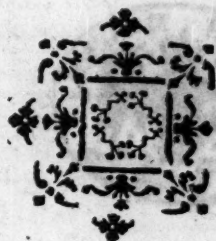


ŒUVRES
DIVERSES
DU COMTE
ANTOINE HAMILTON.

K



A LONDRES.

1776.

GUVERNEUR

DIVISION

DU COMTE

ANTOINETTE



A LONDRES

1776



A V I S

DU LIBRAIRE.



L'ACCUEIL favorable que le Public a fait aux Ouvrages du Comte Antoine Hamilton, nous met dans le cas de lui en donner une nouvelle Edition, & nous engage à la lui donner plus belle, plus correcte & mieux ordonnée; ce-
roient les seuls changemens qu'il y eût à faire. Toucher aux morceaux mêmes sortis de la plume de cet élégant Écrivain eût été une témérité qu'on ne nous pardonneroit pas. Les endroits où l'Auteur semble s'être un peu négligé, offrent, en conséquence de ces négligences mêmes, des beautés qu'un Auteur trop scrupuleusement exact auroit sans doute manquées. Seulement nous avons mis quelque changement dans l'arrangement des Pièces, parce que cet arrangement n'étoit

pas l'ouvrage de l'Auteur. Dans la Pré-
cédente Edition les Œuvres Mêlées for-
moient deux Volumes. Nous les avons
réduites à un seul, en en tirant quelques
Pièces détachées (un peu inférieures aux
autres, autant qu'il nous a paru) que
nous avons répandues sur les fins des trois
Volumes de Contes, pour leur donner
une épaisseur raisonnable qu'ils n'au-
roient pas eue sans cela. Les Tomes se-
ront par-là moins multipliés, sans que
le Lecteur ait à perdre aucune des Pièces
du Comte Hamilton, que nous lui avons
toutes conservées : & le Volume d'Œu-
vres Mêlées ne se trouvera plus compo-
sé que de Pièces intéressantes & généra-
lement estimées, telles que les Lettres
& Epîtres, & le Fragment de Zénéide.

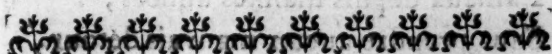




ŒUVRES

M É L É E S

EN PROSE ET EN VERS.



LETTRES ET ÉPITRES.

A MONSIEUR LE COMTE
DE GRAMMONT.

HONNEUR des rives éloignées
Où Corizande a) vit le jour,

[a] Corizande des Andouins, ayeule du
Comte de Grammont.

A ij

4 LETTRES

De Ménodaure (a) heureux séjour ;
 D'où vos errantes destinées
 Semblent vous bannir sans retour ;
 Et d'où l'Astre du jour , passant les
 Pyrénées ,
 Voit tant de faces basannées ,
 Et va finir son vaste tour
 Devers les Isles fortunées :
 Vous qui , dans une auguste Cour ,
 Fameux depuis maintes années ,
 Sans prendre aucun mauvais détour ;
 Avez signalé vos menées ,
 Et dans la Guerre & dans l'Amour ;

C'est à vous , Monsieur , que
 cet Ecrit s'adresse : car à quel
 autre pourroit-il convenir ? Mais
 vous auriez de la peine à vous
 imaginer qui vous l'adresse , puis-
 qu'il n'est plus question de nous ,

[a] Ménodaure, un des ancêtres de la
 Famille.

ET EPIQUES. 5

depuis des tems infinis, & qu'une
longue absence doit nous avoir
effacés de votre souvenir. Cepen-
dant nous osons un peu nous flat-
ter que cela n'est pas, puisque

Vous n'oubliez jamais personne ;
Témoin Don Brite à Lérída ,
Dona Raguez à Barcelonne ,
Gaspar Boniface à Bréda ;
Enfin Catalane & Gasconne ,
Depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne :
De Perpignan à puycerda ,
Et nous, vos deux amis des bords de la
Garonne.

C'est dans ces lieux écartés &
paisibles , que nous apprenons
chaque jour, que vous êtes plus
agréable, plus rare & plus mer-
veilleux que jamais. Nos voisins,
grands nouvellistes, informés des
vivacités dont on leur mande
que vous surprenez la Cour ,

A iij

6 LETTRES

nous demandent si vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Grammont, dont on lit tant de merveilles dans l'Histoire des guerres civiles. Indignés que votre caractère soit si peu connu dans des Provinces où votre nom l'est tant, nous avons formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite : mais qui sommes-nous pour l'entreprendre ? Médiocres pour le génie, & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment seroit-il possible que nous eussions ce goût & cette politesse, qui ne se trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant avoir pour bien parler de vous ? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire,
 Pour réussir dans une affaire,
 Où les talens succombent tous :

ET EPITRES. 7

Et quelque empressement que l'on ait
à vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire :
Et des Campagnards comme nous
Sont bien-tôt réduits à se taire.

Ainsi nous ne songions plus
qu'à ramasser tout ce que notre
mémoire pourroit nous fournir
des particularités de votre vie ,
pour les communiquer aux plus
habiles des lieux où vous êtes :
mais le choix nous embarrassa.
Tantôt nous voulions adresser nos
Mémoires à l'Académie , persuadés
qu'ayant autrefois soutenu
des Thèses de Logique , vous en
saviez assez pour être reçu dans
cet illustre corps , & pour y être
loué depuis les piés jusqu'à la
tête , à votre réception. Tantôt
nous voulions que, comme il n'y

8 LETTRES

à pas d'apparence qu'il reste quelque un sur la terre, quand vous n'y ferez plus, les Réverends Peres Maffillon ou de la Rue vous entreprissent par avance : mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractère : & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une Oraison funebre. Le fameux Despréaux s'offrit ensuite à notre imagination, & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions : mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas votre fait.

Des Ouvrages d'esprit arbitre souverain ,

Il jouit en repos de sa premiere gloire ;
Si du plus grand des Rois il compose
l'Histoire ,

ET EPIQUES. 9

Phébus est attentif à conduire sa Main ,
Et c'est l'unique soin des filles de Mé-
moire ;

Lui seul peut consacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre ;

Mais sa muse a toujours quelque ma-
lignité ,

Et, vous caressant d'un côté ,
Vous égratigneroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en
tête après celui-là , fut de vous
mettre tout de votre long au mi-
lieu du Recueil où l'on voit de-
puis peu cette belle Lettre de l'il-
lustre Chef de votre Maison : &
voici l'adresse qu'on nous avoit
donnée pour cela.

Non loin des superbes lambris
Qu'habitoient nos Rois à Paris ,
Dans un certain recoin du Louvre ,
Est un Bureau fécond, qui s'ouvre

A v

ET EPITRES. 11

Est toujours neuve , & jamais rare.
C'est-là qu'on voit en vieux transports
Gémir nouvelles Elegies ;
Et là s'impriment tous les Morts ,
Avec leurs généalogies ,
Leurs éloges , leurs effigies ,
Leurs dignités , & leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit
pas moyen de vous inférer dans
un recueil qui devoit être farci
de tant d'autres choses ; & toutes ces difficultés nous remirent
enfin sur nos premières voies ,
résolus, malgré notre insuffisance ,
de tenter l'aventure nous-mêmes ,
& d'appeler à notre secours deux
hommes que nous n'avons pas
l'honneur de connoître , mais
dont quelques ouvrages sont par-
venus jusqu'à nous ; & , pour les
engager par quelques petites hon-
nêtetés, un de nous deux , & jus-

112 LETTRES

tement celui qui porte encore à
l'oreille cette perle que vous di-
fiez que sa mere y avoit mise par
dévotion , se mit à les apostro-
pher , comme vous allez voir :

O vous , dont la facile veine
Enchante par d'heureux transports
Tantôt les rives de la Seine ,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne suit de ses bords ;
Qand vos chants , ornés des trésors
Du Permesse , ou de l'Hypocrene ,
Badinent pour quelque Climene ;
Ou quand , imitant les accords
De Thalie ou de Melpomene ,
Vous nous rendez les fameux Morts-
De Rome & de l'antique Athènes ;
La Fare ! & vous , Abbé savant ,
Que Phébus de son influence
Anime & soutient en rimant !
Donnez chacun dans une Stance
Quelque relief à ce fragment ;
Nous implorons votre assistance.

A peine cette invocation fut-elle mise au net , que nous trouvâmes Melpomène & Thalie, quelque peu déplacées , puisque ces Messieurs ne paroissoient pas avoir rien écrit qui soit du département de nos deux Muses. Cette réflexion nous embarrassoit , & nous songions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre écrit , lorsque tout-à-coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions , une figure qui nous surprit , sans nous effrayer ; c'étoit celle de votre Philosophe l'inimitable Saint-Evremond. Rien de tout ce tintamarre, qui annonce d'ordinaire l'arrivée des Morts de conséquence , n'avoit précédé son apparition.

L'on ne vit point trembler la Terre ;
Le Ciel resta clair & serein ;

14 LETTRES

Point de murmure souterrain ,
 Et pas un seul coup de tonnerre.
 Il n'étoit point couvert de lambeaux
 mal cousus ,

Tels qu'ékala près de Philippe
 Le spectre qui de nuit apparut à Brutus.
 Il n'avoit point l'air de Laïus ,
 Qui ne portoit pour toute nippe
 Qu'un petit manteau d'Emaüs ,
 Quand il vint accuser Œdipe.
 Il n'avoit rien du fenestre appareil
 Que l'on croit voir à ces affreuses Om-
 bres

Qui sortent des Royaumes sombres ,
 Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit connoître
 qu'il n'avoit pas eu envie de nous
 faire peur. Il s'étoit mis tout
 comme nous l'avions vu la pre-
 miere fois que vous nous procu-
 râtes le plaisir de sa connoissance
 à Londres. C'étoit ce même air

ET EPIQUES. 15

goguenard, mais un peu refro-
gné; & c'étoient les mêmes ha-
bits, qu'il avoit fans doute gar-
dés pour nous venir rendre cette
visite; & afin que vous n'en dou-
tiez pas :

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin ;
Et cette loupe à double étage ,
Dont il ne vit jamais la fin ,
Ornoit le haut de son visage :
Bref, il parut dans l'équipage ,
Où chez la belle Mazarin ,
Toujours paré du nom de Sage ,
Il venoit noyer dans son vin
Les engourdissemens de l'âge ,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaissant qui brilloit sur son
teint.

Comme il étoit arrivé sans fa-
çon , il se mit entre nous sans cé-
rémonie ; mais il ne put s'empê-

cher de sourire du respect avec lequel nous éloignons nos sièges d'auprès de lui, sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler : mais il nous fit bien-tôt voir le contraire ; &, après avoir jeté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table : J'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conseils pour l'exécution : mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux Messieurs, pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément qu'ils font l'un & l'autre : mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les sujets qu'ils traitent, sont aussi extraordinaires, que le caprice qui les entraîne ?

ET EPIQUES. 17

L'un tendre , fidele & gouteux ,
Se révoltant d'un air profane
Contre l'anodyne tifane ,
Et contre l'objet de fes vœux ,
Ne chante dans fes vers heureux ,
Que l'Inconftance & la Tocane.
L'autre d'un ftyle gracieux ,
Et digne des bords du Permeffe ,
Par mille traits ingénieux ,
Fait tout céder à la pareffe ,
Et de l'indolente molleffe
Vante le repos glorieux.

Laissez - les donc là , s'il vous
plaît : il importe peu que vous
les ayez invoqués , ils n'en vien-
dront pas plutôt à votre fecours ;
arrangez du mieux que vous pour-
rez les matieres que vous alliez
rassembler pour d'autres ; ne vous
embarrassez ni de l'ordre des
tems , ni de celui des évènements.
Je vous confeillerois au contraire

18 L E T T R E S

d'avoir pour objet principal les dernières années de celui pour qui vous écrivez ; les premières sont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures jusqu'au tems où vous êtes. Faites quelques remarques , mais courtes & légères , sur la résolution qu'il a prise de ne point mourir , & sur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas par lui seul tant de fois retardé ,

Est un miracle que l'Envie

D'un œil jaloux n'a jamais regardé :

Mais de tant de secrets qu'à sa gloire
il publie ,

Celui d'éterniser sa vie

Est l'unique secret qu'il ait jamais
gardé (a).

[a] Pensée fautive. C'est peut-être la seule chose qui soit répréhensible dans ce morceau , que d'ailleurs on peut regarder comme un chef-d'œuvre en son genre,

ET EPITRES. 19

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer son caractère : cela sentiroit le Panégyrique ; & ce sera assez le louer que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ses récits ou ses bons-mots ; le sujet est trop grand pour vous. Tâchez seulement, en parlant de ses aventures, de donner des couleurs à ses défauts , & du relief à ses vertus.

C'est ainsi qu'autrefois par des routes
faciles ,

A l'immortalité j'élevois mon Héros ;

Pour vous , peignez d'abord en gros

Cent Beautés à ses vœux dociles ;

Faites-le voir suivant en tous lieux les
drapeaux

D'un Guerrier égal aux Achilles.

Qu'au milieu de la paix, ennemi du
repos,

Il donne des leçons utiles

Aux Courtisans les plus habiles ;

Et toujours actif à propos ,

Sans leurs empressements serviles ,

Qu'il efface tous leurs travaux.

Que vos pinceaux enfin , en nouveaux
traits fertiles ,

Le fassent voir en différens tableaux ,

Tyran des fâcheux & des sots ,

Historien d'amour & des guerres civiles ;

Recueil vivant d'antiques Vaudevilles ;

Redoutable , par ses complots ,

Aux Amans heureux ou tranquilles ;

Désolateur de ses Rivaux ,

Fléau des discours inutiles ,

Agréable & vif en propos ,

Célebre diseur de bons-mots ,

Et , sur-tout , grand preneur de Vil-
les.

ET EPIQUES 21

N'oubliez pas le cheval blanc (a)
 Sur lequel, soutenant téméraire menace,
 Il parut inopinément
 Vers les campagnes de l'Alsace,
 Aux yeux d'un Prince triomphant.
 Dites par quel enchantement,
 Par quelle adresse ou quelle audace,
 En dépit du vieux Saint-Alban,
 Il enleva le (b) Bouquinguant.
 Conte ces faits tout uniment.
 Gens comme vous n'auroient pas bonne
 grâce
 A s'élever insolemment ;
 Et ce n'est pas toujours au sommet du
 Parnasse

[a] Il avoit promis à Monseigneur le Dauphin, qui commandoit l'armée d'Alsace, qu'il le verroit arriver sur un cheval blanc, avant la fin de la campagne.

[b] Il persuada au Duc de Bouquinguant de passer en France avec lui, pour rompre la triple alliance, malgré les efforts que les Ministres d'Angleterre & la Comtesse de Shreusbery firent pour l'en empêcher. Bouquinguant étoit alors favori de Charles II.

Que l'on chante avec agrément.

Que par un tour aisé chaque récit s'ex-
plique ;

Suivez la nature de près,

Et que pour chaque Vers la rime faite
expres

Du misérable Poétique

Evite l'un & l'autre excès.

N'adorez point les goûts de la vogue
publique ,

Mais ne les condamnez jamais :

Il est un lieu près du Marais ,

Où depuis quelque tems le genre Ma-
rotique

Se renouvelle avec succès.

Empruntez les nouveaux attraits

Que l'on trouve à son air antique ;

De Ronfard ou de Rabelais

Instruisez-vous dans la boutique :

Il ne faut que cinq ou six traits

D'un langage obscur & Gothique,

Pour divertir à peu de frais.

ET EPIQUES. 23

Nous l'assurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis : mais que celui de ne pas tomber dans la versification rempante nous paroissoit plus difficile à suivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux ; des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont peuvent compter sur quelque indulgence : en tout cas, vous n'êtes gueres connus que de lui, & selon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finissons cette visite, poursuivit-il, & par les souhaits que je vais faire, faites connoître à mon Héros que je m'intéresse toujours pour lui.

Que de ses jours nombreux l'immuable
destin

D'un esprit éternel soutienne encor les
charmes ;

Qu'il dorme un peu plus le matin;
Qu'il renonce à jamais au tumulte des
armes;

Et que le Pere Séraphin,
Toujours sur de fausses allarmes,
Le vienne exhorter à sa fin :

Et que ce soit toujours en vain
Q'abandonné du Médecin,
La Cour pour lui verse des larmes.

Par ses soins redoublés, que le Roi, con-
vaincu

Qu'il ne vit plus que pour le suivre,
Puisse apprendre de lui l'heureux art de
revivre,

Après avoir aussi long-tems vécu.



A tant, se tut le Normand Philo-
sophe,
De son tems gentil Clerc, ains gaudis-
seur juré,

Et

ET EPITRES. 25

Et que pieçà , dit-on , aviez pour tout
Curé ;

Mais dont Prônes méshui ne sont
pas de l'étoffe
D'un Pasteur ensépulturé.

Or , s'en partit revoir la (a) cointe
bande

D'amis féals qu'en l'autre monde avez ;
Jà n'est métier qu'illec il vous attende :
Si ne dira pourquoi celle legende ,
Trop mieux que nous la raison en savez.
Que si dans cinquante ans sans être
grain malade ,

Force vous est pourtant à la parfin
Sur lit gésir en piteuse parade
Et vers les Morts prendre votre chemin ,
Adonc verrez maint & maint Cama-
rade ,

(a) Vieux mot qui se disoit des personnes
belles , ajustées , du latin *comptus* , ou peut-
être du Celtique *coant*.

Que menant feste & moult joyeux hutin, (a)

A grand (b) randon vous feront accollade.

Là trouverez Messire Benserade,
Le Preux Chapelle, & Maître Chapelain,

Les Damoizels Voiture & Sarrazin,
Et cil qui Chançon ne Balade,
Onc ne rima sans hanap de bon vin.

Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde

Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
Roi de Jousteurs, & courtois Chevalier;
Assez devant les Guerres de la Fronde,
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos & sans vous travailler,

(a) Ce mot signifie querelle, débat. Du Cange dit que Louis *Hutin* fut ainsi appelé, parce que dans son enfance il étoit mutin.

(b) Avec empressement.

Verrez Châtel sis à dextre de l'onde,
 Qui perron n'a , ne superbe escalier:
 Mais dont fossés ont eau claire & pro-
 fonde ;

Là demeurons ; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous-en donc , s'il
 vous plaît , Monsieur , si par ha-
 sard l'envie vous prend de revoir
 votre belle maison de Séméac.
 En attendant , trouvez bon que
 nous finissions cette longue Let-
 tre ; nous avons eu beau changer
 de style & de langage , pour en
 faire quelque chose , vous voyez
 combien nous sommes restés au-
 dessous de notre sujet : il fau-
 droit , pour y réussir , que celui
 que nos fictions viennent de res-
 susciter , fût encore parmi les vi-
 vants. Mais ,

Il n'est plus de Saint-Evremont ,
 Et ce Chroniqueur agréable

28 LETTRES

Du sérieux & de la fable ,
 Ce favori du sacré Mont,
 N'a pu trouver le Cocyte guéable :
 Et de ce Fleuve redoutable
 Le retour n'est permis qu'au Comte de
 Grammont.



LETTRE De M. DE LA CHAPELLE A M. HAMILTON.

O Toi qui sur l'hélicon vòles ,
 Et qui dans tes efforts divers ,
 Près des Muses que tu cajoles ,
 Sûr de toi , jamais ne te perds :
 Toi qui dans des aimables Vers ,
 Maître du sens & des paroles ,
 Ne connois point les tristes fers ,
 Sous qui , dans des écrits frivoles
 Que tracent mille Auteurs pervers ,
 De notre siecle les idoles ,
 Gémit & marche de travers

La raison , sur des rimes folles :

Apprends-moi l'Art de badiner ,

Sans rompre , & sans me gêner.

De tes cadences accouplées

Apprends-moi l'Art miraculeux :

Comment en rimes redoublées ,

Vingt fois avec un tour heureux

A nos oreilles rappelées ,

Un vers court , & pourtant nombreux

Enferme un sens noble & nerveux.

Loin des expressions enflées ,

On voit dans tes plus simples jeux

Toutes les grâces assemblées.

De ce style vif & serré

Qu'on crut par la Parque cruelle

Avecque Chapelle enterré ,

L'honneur par toi se renouvelle.

Pour moi , qu'une Muse rebelle

A d'un autre vin enivré ,

Si , dans une route si belle ,

Sur les pas d'un guide fidèle

Je suivois le chemin montré ,

Bien loin d'aller jusqu'à Chapelle ,
Dont la voix au sommet t'appelle ,
Je ne joindrois pas Bachaumont
Dans les routes du sacré Mont.

Les rimes redoublées sont de véritables routes pour moi ; souffrez , Monsieur , que j'en sorte , & que je me mette dans le chemin uni de la prose. .

Vous savez que les deux Auteurs des rives de la Garonne ne sont pas les seuls à qui le hardi dessein d'écrire l'Histoire du Comte de Grammont , soit venu dans l'esprit. Libre des occupations sérieuses , auxquelles un devoir plus pressant m'attache , si j'avois eu

*La main qui crayonna
L'âme du grand Pompée , & l'esprit de
Cinna ,*

j'eusse voulu l'employer à pein-

ET EPITRES. 31
dre l'inimitable Comte de Gram-
mont.

Je doute encor que cette main ,
Dans le caractère Romain
En traits excellens si fertile ,
Pour cet autre nouveau dessein
Se fût trouvée assez habile.

Les grâces naïves , les actions
sublimes , les merveilles du cou-
rage , les vivacités de l'esprit , les
soupleses du courtisan , les har-
dieuses de l'amant , les entreprises
du guerrier , les vues du politi-
que , le jeu , l'intrigue de la
Cour , la galanterie , la guerre ,
occupations d'une très-longue
vie , les fautes & les traverses ,
souvent plus heureuses que les
prospérités mêmes , & que la bon-
ne conduite ; les défauts aussi ad-
mirables que les vertus , un mé-
lange de qualités opposées , &

d'aventures extraordinaires , formement dans le Comte de Grammont un caractère rare & singulier , que je ne crois pas qu'il soit possible de bien représenter.

Vos Auteurs Gascons ont délibéré sur le choix du style , dont il falloit se servir pour écrire cette surprenante Histoire : pour moi , j'ai souvent songé à quel Héros de l'antiquité on pourroit comparer ce Héros de notre siècle.

Mécène s'est quelquefois présenté à mon esprit : l'amitié d'un autre Auguste , plus grand que celui de Rome , l'extraction presque pareille , & comme Royale , en l'un & en l'autre : la prodigalité du François , même quand il étoit pauvre , assez approchante de la libéralité du Romain : un autre Horace en vous , digne assurément d'être comparé à celui de Mécène : toutes ces ressemblan-

ET EPIQUES. 33

ces m'ont souvent frappé : mais je trouve dans Mécène je ne fais qu'un trop sérieux pour le Comte de Grammont. Je crois que Mécène étoit triste ; c'étoit un Philosophe plein de soucis & toujours occupé de sa fortune ; il avoit de l'esprit, il disoit de belles choses, il aimoit les Lettres, il étoit savant : mais je ne crois pas qu'il fût vif & plaisant comme le Comte de Grammont.

Ne seroit-il point mieux de comparer le Comte à Pétrone ; cet homme né pour les plaisirs, qui vivoit dans une volupté si spirituelle ;

Qui passoit les jours à dormir,

Et les nuits à se divertir :

Quelqu'un dira que le Comte de Grammont ne dort ni nuit ni jour : mais il faut bien que le Proverbe se vérifie, & que toute com-

34 LETTRES

paraïson *cloche* en quelque chose. Pétrone étoit, comme le Comte de Grammont, maître de la politesse, & arbitre du bon goût, diseur de bons-mots, railleur souvent dangereux. Vous savez comme il mourut.

Nul ennuyeux

N'ôsa se montrer à ses yeux ;
Ses oreilles n'étoient pas faites
Pour les entretiens sérieux.
Tranquille en d'aimables retraites,
Et dans sa mort délicieux,
Se faisant lire des sonnettes,
Avec de douces chanfonnettes,
Par des concerts harmonieux,
Il fit au monde ses adieux.

Mais enfin il mourut, dira encore quelqu'un : & le Comte de Grammont, en cela bien différent de Pétrone, nous assure que pour lui il ne mourra jamais. La comparaison n'est pourtant pas si dé-

festueuse en ce point ; car quoique je commence à croire que véritablement le Comte de Grammont vivra toujours , nous n'avons pas laissé de le voir deux ou trois fois badiner avec la mort ; nous l'avons vu dans ces momens si tristes pour les autres hommes , toujours libre & enjoué : non que le Comte de Grammont ne soit un très-bon chrétien ; mais il n'en veut point faire les derniers devoirs prématurément.

Enfin , soit qu'il doive mourir un jour , soit que , comme il l'a résolu , il doive être éternel sur la terre ; la postérité n'aura de lui , non plus que de Pétrone , que des fragmens.

Parmi ces fragmens , on lira avec bien du plaisir la Lettre des deux Écrivains de la Garonne ; je ne doute pas qu'on ne démêle aisément celui qui leur a servi de

36 L E T T R E S

Sécretaire , & qu'on ne pense ,
comme moi, que la Tamise fait
une restitution à la Seine , & lui
donne en vous un autre Saint-
Evremont. Je suis , Monsieur ,
votre très-humble , &c.

LA CHAPELLE.



R É P O N S E

A M. DE LA CHAPELLE.

QUE maudits soient les deux Gas-
cons

Qui se sont avisés d'écrire
Les fatiguans Brimborions
Que chacun est si las de lire;
Tandis que , malgré les raisons
D'un protecteur qui les admire,
On ne peut s'empêcher de rire
De leur ouvrage & de leurs noms!
Quoi ! tant que la journée est longue ,
On croira , sans être importun ,

ET EPITRES. 37

Pouvoir présenter l'Espalongue ,
 Et relire cent fois Peyrun !
 C'est ainsi que leur Secrétaire
 (Car vous voulez que je le sois)
 S'est récréé , toutes les fois
 Que quelque Lecteur en colere ,
 Ou que le Copiste aux abois
 L'avoient touché de leur misere.

Mais , Monsieur , il n'est plus
 question de tout cela , & nous
 respirons depuis l'arrivée de vo-
 tre Lettre : elle est venue délivrer
 le Public d'une oppression mani-
 feste. On ne présente plus l'autre
 comme une estocade à tous ve-
 nans ; car on vient arracher la vô-
 tre des mains du Comte de Gran-
 mont , pour la lire , & pour la
 copier. Elle est si charmante ,
 d'elle-même , & si flatteuse pour
 moi, que j'y ai d'abord été pris ; &
 j'ai cru de bonne-foi , que vous
 pensiez une partie des choses que

38 LETTRES

vous disiez à mon avantage , sans faire réflexion que c'étoit pour vous-même que vous aviez eu la bonté d'étaler ce qu'il y a de plus gracieux dans le tour & l'harmonie des Vers ; & ce qu'il y a de plus élégant , de plus pur , & de plus noble dans l'autre genre.

Le Comte de Grammont en est si transporté , que Messieurs de la Garonne ne lui font plus de rien ; mais permettez-moi de vous dire que je me suis révolté contre le penchant qui nous entraîne toujours , lorsque des louanges , toutes outrées qu'elles puissent être , nous viennent d'une bonne main.

Vous parlez dignement du Comte de Grammont ,

De son mérite & de sa race ;

Mais à moi , de me dire en face

Que j'habite le sacré Mont ,

Et que je suis de la côte d'Horace !

ET EPITRES. 39

Épargnez vos amis , de grâce ,
 Ils savent trop bien ce qu'ils font ,
 Pour avoir seulement l'audace
 De regarder Saint-Evreumont.

J'ai fait la premiere lecture de
 votre Lettre au Comte , selon
 votre intention : cela n'a point
 fait de tort à l'éclaircissement des
 faits ; car quoiqu'il n'ignore rien ,
 comme vous savez , le peu de
 commerce qu'il a depuis quelque
 tems avec les Romains, dont vous
 faites mention , les avoit un peu
 déguisés dans son esprit : & il a
 été bon de lui donner une idée
 un peu plus particuliere que vous
 ne faites des gens à qui vous le
 comparez. Au reste , il vous fait
 si bon gré de ce que vous venez
 de faire pour lui , qu'il est bien
 résolu de ne vous donner ni paix
 ni trêve que vous n'ayez tenu
 la premiere parole que vous lui

avez donnée. Il est ravi de voir , par cet échantillon, qu'il n'y a que vous qui soyez capable de le mettre dans un beau jour. Il trouve par votre Lettre que Mécène & lui se ressemblent comme deux gouttes d'eau , principalement par la confiance & la faveur du Maître. Il n'a pas si bien compris par quel endroit ils étoient tous deux d'extraction royale ; & j'ai été obligé, pour l'en éclaircir, de lui dire en propres termes :

Mæcenas , atavis edite regibus ,

après quoi, il l'a compris sans difficulté. Il s'en tient donc à cette ressemblance, & fait un cas infini du premier Ministre d'Auguste , parce qu'il aime & qu'il honore tous les Ministres.

Mais quant à votre ami Pétrone,
Il dit que c'étoit un vaurien ,

ET ÉPITRES. 41

Et que dans ce siècle chrétien ,
Où veuves ne bougent du Prône ;
Et se montrent femmes de Bien ,
On auroit brulé sa Matrone.

Il estime infiniment l'agréable
& brillante Peinture du dernier
adieu que ce Romain fit au monde :
mais il trouve qu'un homme
qui vouloit se donner du bon tems
à l'article de la mort , n'avoit pas
rassemblé tout ce qu'il faut pour
cela dans les plaisirs que vous
marquez :

Car vainement vous prétendez
Que sa fermeté fut si grande
Pour les fausses tranquillités
Qu'il affecta dans ces extrémités
Que chaque Mortel appréhende.
On jouoit , dites-vous , Chaconne &
Sarabande ;
Rébecs & violons tendrement accordés

Faisoient aux doux plaisirs pour lui der-
niere offrande ;

Il invoquoit Phébus , à qui vous com-
mandez ,

Et recueillant des fleurs qu'ici vous ré-
pandez ,

Il s'en faisoit une Guirlande ;

Mais ses destins en vain se virent re-
tardés

Par cette harmonieuse Bande ;

Il n'avoit ni Cartes ni Dés.

Ainsi le Comte de Grammont
tient qu'un Payen qui est mort si
pauvrement , n'avoit jamais su
vivre. Il tient aussi qu'il est à pro-
pos de faire à présent un mystere
des véritables Auteurs de nos
deux Lettres : & je crois que voi-
ci pourquoi :

Comme , dans ces Ecrits, on a quelque
raison

De ne pas exposer son nom

ET EPITRES. 43

A la critique, ou bien à l'injustice
 Des confreres en Apollon;
 Le Comte, heureux en artifice;
 Dit, pour éloigner tout soupçon;
 Que la premiere est d'un Gascon,
 Et que la seconde est d'un Suisse,
 Mais Suisse du premier Canton.

Je ne vous fais point d'excuse
 de n'avoir pas répondu plutôt à
 votre Lettre; car, quoiqu'il y ait
 plusieurs jours que vous me l'a-
 vez adressée, je ne l'ai que d'a-
 vant-hier. Je suis, Monsieur,
 très-sincèrement, votre très-
 humble, &c.



*VERS de M. de Dangeau, sur
 la Lettre des deux Gascons
 au Comte de Grammont.*

POMPE funèbre de Voiture,
 Voyage tant vanté du poliBachaumont,

Badinages heureux du vieux Saint-Evre-
mont ,

Je ne vous fais aucune injure ;
Vous devez céder sans murmure
A la nouvelle Lettre au Comte de Gram-
mont.



*LETTRE de M. Despréaux
à M. d'Hamilton.*

JE ne devois dans les regles ,
Monfieur , répondre à votre obli-
geante Lettre , qu'en vous ren-
voyant l'agréable manuscrit que
vous m'avez fait remettre entre
les mains : mais ne me sentant
pas disposé à m'en dessaisir , j'ai
cru que je ne pouvois pas dif-
férenter davantage à vous en faire
mes remercîmens , & à vous dire
que je l'ai lû avec un plaisir ex-

ET EPITRES. 45

trême : tout m'y ayant paru également fin , spirituel , agréable & ingénieux. Enfin , je n'y ai rien trouvé à redire que de n'être pas assez long ; cela ne me paroît pas un défaut dans un ouvrage de cette nature , où il faut montrer un air libre , & affecter même quelquefois , à mon avis , un peu de négligence. Cependant , Monsieur , comme dans l'endroit de ce manuscrit où vous parlez de moi magnifiquement , vous prétendez que si j'entreprendois de louer Monsieur le Comte de Grammont , je courrois risque , en le flattant , de le dévisager ; trouvez bon que je transcrive ici huit vers qui me sont échappés ce matin , en faisant réflexion sur la vigueur d'esprit que cet illustre Comte conserve toujours , & que j'admire , d'autant plus qu'étant encore fort loin de son âge , je

sens le peu de génie que j'ai pu
avoir autrefois , entierement di-
minué & tirant à sa fin. C'est sur
cela que je me suis récrié :

Fait d'un plus pur limon , Grammont à
son Printems

N'a point vu succéder l'Hiver de la
vieillesse ;

La Cour le voit encor brillant , plein
de noblesse ,

Dire les plus fins mots du tems ,
Effacer ses Rivaux auprès d'une Mai-
tresse.

Sa course n'est, au fond, qu'une longue
jeunesse ,

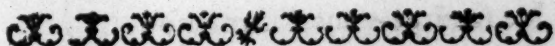
Qu'il a déjà poussée à deux fois qua-
rante ans.

Je vous supplie , Monsieur , de
me mander s'il est égratigné dans
ces Vers , & de croire que je suis
avec toute la sincérité & le res-
pect que je dois , Monsieur , vo-

ET EPITRES. 47
tre très-humble & très-obéissant
serviteur ,

DESPREAU.

A Paris , ce 8 Février
1705.



A M. DE COULANGE,
à Pontalie.

Le 8 Juillet 1704.

ON trouve assez mauvais ici
que vous n'avez pas donné le
moindre signe de vie sur la der-
niere grâce que le Comte de
Grammont reçoit du Roi ; la
Comtesse vous en faisoit des re-
proches dans une longue Lettre ,
qu'elle avoit commencée : mais
trouvant la Prose trop dure pour
gronder un aussi petit homme ,
& aussi bon que vous êtes d'ail-
leurs ; voici tout ce qu'elle a le
courage de vous faire dire :

Est-ce au Pays des Amadis ,
De Cléopâtre ou de Cassandre ,
(Où vous alliez roder jadis)
Qu'il faudra maintenant vous prendre ?
Ne sortirez-vous d'Ormesson
Qu'après la prochaine moisson ,
Tranquile & paresseux Coulanges ?
Prétendez-vous faire vendange
Chez le bon homme Polémon
Plus guoguenard qu'Anacréon ?
Qu'on chante , qu'on boive , ou qu'on
mange ,
Votre esprit toujours de saison ,
Rimant le maître & la maison ,
Unit , par un rare mélange ,
Le seul mérite à la louange ,
Et les plaisirs à la raison.
Serez-vous donc le seul en France ,
Ou du moins le dernier de tous ,
Qui vous rendiez auprès de nous ,
Dans cette aimable résidence ,
Où l'agrément & l'indolence

Sont

ET EPIQUES. 49

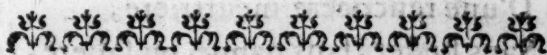
Sont rassemblés exprès pour vous ?
 D'une solitude riante ,
 Le jardin , les eaux , & les bois
 N'ont pas un endroit qui n'enchanter ,
 Pas un seul Oiseau qui ne chante
 Comme chante un Cygne aux abois ;
 Et de la Nature innocente
 L'Art est partout soumis aux loix :
 De ce lieu j'eusse fait le choix ,
 Quand on m'en eût offert cinquante
 Plus magnifiques mille fois.
 Coulange , élevez votre voix ,
 Dites combien j'en suis contente ;
 C'est un présent du plus charmant des
 Rois.

On n'a garde de vous parler ,
 après cela , de la manière obli-
 geante & gracieuse , dont il plut
 à Sa Majesté de nous faire ce pré-
 sent. On vous connoît l'âme si
 touchée de ce qui fait plaisir à
 vos amis , que vous pourriez pleu-

rer de tendresse, & ce n'est pas
 ce qu'on veut de vous dans cette
 occasion; au contraire, il faut que
 votre esprit s'anime d'une viva-
 cité nouvelle. Nous préparons
 une belle carrière aux talens ly-
 riques de votre génie; car, ex-
 cepté la maison qu'il a fallu ré-
 tablir dans la dignité de son an-
 cien titre, les beautés du dehors
 restent encore dans l'obscurité de
 leurs noms vulgaires. Venez-y
 donc remédier.

Venez ici dans vos chansons
 Mettre en honneur nos palissades,
 Venez célébrer nos cascades,
 Nos prés, nos ruisseaux, nos gazons.
 Notre canal, nos promenades;
 Venez donner de nouveaux noms,
 Dans les refrains de vos ballades,
 Aux villages des environs.
 Que la basse Cour ennoblie
 Se transforme en ménagerie

Pleine de mille oiseaux divers.
 Mais, Coulange, je vous supplie,
 N'allez pas changer dans vos vers,
 L'antique nom de Pontalie,
 Pour lui donner de ces grands airs.
 C'est-là que le Comte, à son aise
 Goûtant les douceurs du repos,
 Cite son maître à tout propos;
 Voit ce nouveau don, de sa chaise,
 Et, se remettant de ses maux,
 Fait des récits & dit des mots,
 Entre le fromage & la fraise,
 Inconnus au vieux Moulinos.



A Sceaux, le premier Juillet 1705.

A M. DE MIMURE.

MIMURE, qui, dans la carrière
 Où vous ont engagé l'honneur & le
 devoir,

D'une constance singuliere ,
Bravez du matin jusqu'au soir
La mort , la crotte ou la poussiere :
Vous qu'il fait souvent si beau voir ,
Dans l'oubli de toute glaciere
Appaiser votre soif guerriere
Sur le bord de quelque abreuvoir ,
De quelque bourbeuse riviere ,
Ou bien de quelque réservoir ;
Qui passez mainte nuit entiere
Sans vous coucher, sans vous asseoir ,
Sans avoir fermé la paupiere ,
Et le matin sur la bruyere ,
Animé du flatteur espoir
D'une rencontre meurtriere ,
Sans buffet , sans nappe, ou saliere ,
Mangez bénignement un morceau de
pain noir :

O combien nous portons d'envie
A tous ces travaux glorieux !
Nous , qu'une fainéante vie ,
Nous , qu'un repos délicieux ,
Près d'Iris , Aminte , ou Sylvie ,

Tiennent enchantés dans ces lieux.
 Car enfin l'équitable Histoire,
 Quand vous serez expédiés,
 Vous autres, qui vers l'onde noire
 N'allez jamais qu'estropiés,
 De vos noms par-tout publiés
 Saura conserver la mémoire,
 En volumes bien reliés :
 Tandis qu'au temple de la Gloire,
 Les nôtres seront oubliés.



Il est trop vrai, grâce à l'Envie,
 Que chez les injustes humains
 Le nom des nouveaux Écrivains
 Ne dure pas plus que leur vie ;
 B..., à peine enseveli,
 Parut aux bords de l'onde noire,
 Et de ses vers enorgueilli,
 Tenant encor son écritoire
 Et ses Idyles de Marly,
 Voulut passer l'eau sans en boire :
 Mais Caron, ayant recueilli

Tous les fragmens de cette histoire,
Jeta dans les flots de l'Oubli
Ce frivole appui de sa gloire:
Et de cet ouvrage aboli,
Il n'est plus ici de mémoire.

Dieu garde de tout mal dans
cette vie ceux qui sont mena-
cés d'un pareil destin dans l'au-
tre : mais cela ne nous regarde
pas. Nous qui rimons pour rire,
& pour faire rire les autres, ne
trouvons point mauvais qu'on
nous prenne pour ce que nous
sommes. Au reste, je vous écris
d'un lieu où l'air est si épuré,
que, si je valois quelque chose,
il ne me seroit pas possible de
vous dire des pauvretés; on les
a toutes bannies du commerce
des Lettres.

Car le Sonnet à bouts rimés,
Avec ses agrémens postiches;

L'anagramme & les acrostiches,
 Du Bourgeois toujours estimés,
 Chez le Bourgeois sont renfermés
 Parmi ses effets les plus riches,
 Et, dans cette Cour supprimés,
 Vont sous campagnardes corniches
 Sécher dans les poudreuses niches
 De quelques recueils enfumés.
 Après cette réforme heureuse,
 Ne croiroit-on pas que dans Sceaux
 Le bon sens dût être en repos,
 Loin de l'habitude ennuyeuse
 Du Rébus, & des jeux de mots?

Cependant il nous reste un certain
 volontaire,
 Qui me fait mourir de chagrin,
 Enfant de la table & du vin,
 Difficile & peu nécessaire,
 Vif, entreprenant, téméraire,
 Étourdi, négligé, badin,
 Jamais rêveur, peu solitaire,

Quelquefois délicat & fin ,
 Mais tenant toujours de son pere.

Ce n'est point une énigme du
 Mercure que je vous propose ,
 quoique ce portrait en ait assez
 l'air , je parle d'un monstre , qui
 vulgairement s'appelle *Impromptu* ; nous avons ici des gens qui
 ont le secret de l'apprivoiser , &
 de lui faire dire les plus jolies choses du monde. Mais pour moi ,

Au seul aspect de l'Impromptu ,
 Je me sens troubler la cervelle ;
 La rime indomptée & rebelle
 Me fuit , & Bachus plus bourru
 Qu'il n'est dans sa saison nouvelle ,
 Au-lieu de m'échauffer me gèle ;
 Interdit , morne , confondu ,
 En vain je m'excite & l'appelle ;
 Jamais il ne m'a répondu ;
 Et dans cette route nouvelle

Mon esprit rétif, abbattu ,
 N'a pour rimer, ni force ni vertu.
 Non que, d'une vulgaire audace,
 Je ne pusse, le verre en main ,
 Par un effort plat & soudain ,
 Sans rien emprunter du Parnasse,
 Chanter Iris & le bon vin ,
 Et mettre leurs feux à la glace,
 Dans quelque languissant refrain:
 Tels couplets feroit le poète
 Qui rime aux Petites-Maisons ,
 Ou bien ces gentils compagnons
 Qui, les Fêtes à la guinguette ,
 Régaland facile Griset ,
 Avec trois maudits violons ,
 Pour Toinon , Nicole ou Perrette ,
 A bon marché font des chansons.
 Mais je regarde, avec surprise,
 Que sur mille sujets divers
 On fasse sur le champ des vers
 Que le Dieu des vers autorise,
 Et qui soient dignes des concerts
 Qu'il inspire, ou qu'il favorise.

Facilité qui n'est permise
 Qu'à Mélézieux, Genet, Mayeuvrom
 ou Nevers.

Je garde donc un respectueux
 silence dans ces occasions , & je
 ne brille gueres plus dans les au-
 tres : attentif à recueillir ce que
 la vivacité d'esprit répand ici de
 tous côtés , il n'est question de
 moi, que lorsque je puis me pa-
 rer de ce que j'entends dire.

De tant d'heureux Originaux
 Froid & misérable Copiste ,
 Mon esprit près d'eux ne subsiste
 Qu'à mettre à profit leurs bons-mots.

Ainsi , confus d'ennuyer ici tout
 le monde , sans jamais pouvoir
 m'y ennuyer , je vais m'égarer
 dans les plus belles promenades
 qui soient dans l'univers ;

Dans ces beaux lieux où la Nature,
 Au milieu des secours de l'Art,
 Paroit simple, innocente & pure,
 Étale sans pompe & sans fard
 L'éclat naissant de sa verdure,
 Et semble devoir au hasard
 Les agrémens de sa parure;
 Là, dans ses paisibles canaux,
 Conte à peine l'onde tardive,
 Que nourrissent mille ruisseaux;
 Et là sur leur féconde rive
 On voit les Amours, en repos,
 Essayer leur puissance oisive
 Sur les Poissons, ou les Oiseaux:
 Car quoique cette Cour abonde
 En Nymphes brillantes d'attraits,
 Leurs cœurs dans une paix profonde
 Sont tous à l'épreuve des traits
 De ces petits tyrans du monde.

Ce fut dans une de ces prome-
 nades, que trois figures fort ex-

traordinaires interrompirent la rêverie où je m'étois abandonné : c'étoit une femme & deux hommes , que je pris d'abord pour quelques-uns des masques du dernier Carnaval , quin'avoient pu se résoudre à quitter de si beaux lieux. La Dame, sur-tout , me parut mise d'une façon toute nouvelle :

Son habit d'une étoffe antique ,
 Sur des Falbalas en portique ,
 Offroit d'équivoques couleurs ;
 On avoit tracé les neuf sœurs ,
 Et les instrumens de musique ,
 Qui servent à remplir leurs chœurs ,
 Sur une jupe magnifique ,
 De la façon de ses brodeurs ;
 Et son visage allégorique
 Étoit enjolivé de Fleurs ,
 De fines Fleurs de Rhétorique ;
 Quatre riches expressions ,

Trois hyperboles en lozange,
 Une métaphore en fontange,
 Au lieu de cornette & rayons,
 Compoient sa coëffure étrange,
 Et l'antithèse, mise en frange,
 Bordoit un voile des plus longs.

Je la considérois avec une merveilleuse attention, comme vous pouvez croire, lorsque se jetant à terre, & m'embrassant les genoux :

Généreux étranger, me dit-elle du

ton
 Dont l'élégie en pleurs se plaint de
 quelque absence,

Vous voyez à vos pieds la superbe
 Éloquence,

La moderne Érudition,

Et la gracieuse Éléance,

Qui vient vous demander un don :

Et si vous n'êtes pas le fils d'une ty-
 gresse,

D'un léopard ou d'un lion,
 Ou si vous respectez mon nom,
 Touché du malheur qui me presse,
 Vous prendrez ma protection,
 Et j'en demande la promesse.
 Quoi ! lui dis-je en la relevant,
 Me trouvez-vous donc la figure,
 Le geste, le port, ou l'allure,
 L'œil égaré, l'habillement
 De quelque Chevalier errant,
 Pour donner dans cette aventure,
 Et pour m'en prendre à tout venant ?

Non, Monsieur, me dit un de ses
 deux Ecuyers, ce n'est pas ce que
 Madame vous demande ; je vais
 vous en instruire, si vous n'aimez
 mieux l'apprendre de l'Illustre sur
 qui elle s'appuie. Celui qui me
 parloit étoit en petit collet, &
 en manteau noir ; & voyant que
 je regardois l'autre, & que j'étois
 en peine de savoir ce qu'ils étoient :

Nous sommes, dit-il, beaux-esprits,
 Maîtres passés en éloquence,
 Qui, pour certains doctes écrits,
 Dont vous n'avez pas connoissance,
 Dans le beau milieu de Paris,
 Chez cette Dame avons séance.
 Je suis indigne successeur
 D'un rare & fameux Orateur.
 Pour ce Cavalier qui la mene,
 Excellent versificateur,
 Tout le connoît, c'est cet Auteur
 Qui, pour me louer, prit la peine
 De crier à perte d'haleine,
 Lorsqu'on m'initia Docteur.

Pendant que je l'écoutois, cet
 Illustre dont il venoit de parler,
 & qui paroissoit Docteur d'épée,
 prit la parole, & me dit : Oui,
 Monsieur, je présidois à sa ré-
 ception, mais il n'est pas ques-
 tion de cela maintenant : ce qu'on
 souhaite de vous, est que vous

ayez la bonté de vous déguiser en Nain , pour présenter ce petit mot d'écrit à son Altesse de notre part.

Tout s'étoit assez bien passé jusques-là ; mais à l'air dont je reçus cette proposition, celui qui me l'avoit faite ne put se contenir. Un grand éclat de rire interrompit la Comédie au plus bel endroit, & j'en reconnus les Acteurs ; c'étoient le petit G...., le Chevalier de...., & notre ami l'Abbé....

Ils me conterent qu'ils avoient imaginé cette espece de mascarade , pour divertir Madame la Duchesse du Maine , & me demanderent ce que j'en pensois. Je leur dis assez franchement que le sujet ne m'en paroïssoit pas nouveau , & que je ne croyois pas que cela divertît extrêmement la compagnie ; que cependant la maniere dont ils avoient

ET EPITRES. 65

voulu représenter leur premier personnage , avoit au moins la grâce de la nouveauté ; car voici comme ils s'y étoient pris pour exprimer les différentes figures de Rhétorique dont ils avoient fagoté son déguisement : les riches expressions , par exemple , étoient signifiées par un morceau de papier , où ils avoient écrit ces quatre vers de l'épître de Despréaux sur le passage du Rhin :

Au pied du Mont Adulle , entre mille
roseaux ,

Le Rhin , tranquille & fier du progrès
de ses eaux ,

Appuyé d'une main sur son urne pen-
chante ,

Dormoit au bruit flatteur de son onde
naissante.

Ils en avoient pris deux autres
de la métamorphose des yeux de

Philis en Astres, pour représen-
ter l'Antithèse; & les voici.

Comme elle eut pour un mort une
flamme vivante,

Et fut changée enfin, pour être trop
constante.

Pour la métaphore en fontan-
ge, ils l'avoient renfermée dans ce
seul vers de Brebeuf:

De morts & de mourans cent mon-
tagnes plaintives.

Les hyperboles étoient imitées,
tant bien que mal, de cet endroit
de l'Enéïde, où Virgile parle de
la rapidité dont l'Amazone Ca-
mille alloit de pied, soit par mer,
soit par terre; & voici comme ils
avoient rendu ce passage :

Plus légère que n'est l'haleine

Des tendres Zéphirs au Printems;

Elle auroit vôle par la plaine ,
 Sans courber le sommet des épis jaunissans :

De sa vitesse soutenue ,
 Au milieu des flots suspendue ,
 On auroit vu ses pieds légers ,
 Ouvrant une route inconnue ,
 Fouler la surface des mers ,
 Sans que l'onde en parût émue.

Tous ces fragmens écrits sur
 des rouleaux de papier coupé en
 forme de rubans, vouloient dire ,
 à ce qu'ils m'assurèrent , que la
 Dame éloquence étoit coëffée
 de figures : mais je leur dis qu'une
 personne farcie de tous ces écriteaux ,
 paroissoit plutôt l'emblème
 de quelque Collège que la
 représentation d'une illustre société
 qui ne se reconnoît point à
 ces frivoles enseignes. Je me chargeai
 pourtant de leur placet , qui

est une piece rare , & par laquelle je compris par quelle raison ils vouloient absolument que je fusse déguisé en Nain pour cette expédition. Ils me quitterent , peu satisfaits de mes applaudissemens , & reporterent apparemment à la Friperie l'habit qu'ils m'avoient préparé. Au premier ordinaire je vous ferai part de la Lettre qu'ils m'on laissée ; car je crois que vous n'en demandez pas davantage pour le présent.



*Réponse de Monsieur de Mimure ,
à la Lettre de Monsieur d'Hamilton.*

Au Camp sous Louvain , le 22 Juillet
1705.

JE suis charmé, Monsieur , de la lettre que vous m'avez fait

ET ÉPITRES. 69

l'honneur de m'adresser, & je ne puis assez vous dire combien je me tiens glorieux d'un souvenir comme le vôtre. Quoique votre Lettre soit datée du premier de ce mois, on ne me l'a rendue que le seize au matin; je me tourmentai comme un beau Diable ce jour-là & le lendemain, pour essayer de faire une réponse, telle quelle. J'avois presque fini ce misérable ouvrage, & tout pitoyable qu'il eût été, je vous l'aurois envoyé diligemment, n'étoit l'aventure du dix-huit, qui a changé la face de nos affaires. Ce que je vous aurois mandé pour lors, ne quadre plus à notre situation présente, & il seroit même ridicule à moi de paroître m'amuser de jeux d'esprit dans un tems où nous avons des occupations si sérieuses, & où le badinage est hors de saison; il vien-

dra peut-être un tems plus tranquille où je paierai mieux mes dettes. Je vous supplie seulement, Monsieur, s'il arrive faute de moi, que mon âme n'en soit point en peine : ce que je puis vous dire pour le présent, est, qu'il n'y a rien de plus gracieux & de plus ingénieux que cette Lettre aimable ; je l'ai lue cent fois, & je la saurai par cœur : elle est meilleure à retenir que tous les dictons du Conseiller Matthieu, ouvrage de valeur. Permettez-moi de vous charger de mille respects pour Madame de Staffort, & soyez bien persuadé, Monsieur, qu'il n'y a personne en France qui ait un desir si naturel de mériter quelque part à l'honneur de vos bonnes grâces & de votre estime ; qui soit plus touché d'une sensible reconnoissance pour les bontés dont il me paroît que

ET EPITRES. 71

vous m'honorez , & qui soit en-
fin avec plus de goût pour vous
& vos enfans tout nouveaux nés,
Monsieur , votre très-humble &
très-obéissant serviteur ,

MIMURE.



A MADAME LA PRINCESSE
D'ANGLETERRE.

J'ALLOIS , Madame , vous écrire ;
Pourquoi voudrois-je le nier ?
Vos ordres doivent me suffire ,
Sans vouloir m'en justifier ;
J'avois donc pris plume & papier ,
Encre bien noire , & belle cire ,
Dans l'espoir de vous faire rire ,
Au hafard de vous ennuyer ;
Lorsque Phébus , avec salyre ,
Dit , en me tirant à quartier ;

Quelle témérité t'inspire ?
Les vers ne sont pas ton métier ;
Contente-toi de copier
Ce que , pour la Princesse, Apollon va
te dire ,
Et garde-toi de l'oublier.

Ce n'est donc plus moi , Ma-
dame , qui prends la liberté d'é-
crire à votre Altesse Royale ; c'est
le Pere du jour , le Dieu des
vers & de l'harmonie , dont je ne
suis à présent que le Secrétaire
indigne ; & voici ce qu'il m'a d'a-
bord dicté :

Par quel bizarre enchantement
La maison de feu Bassompierre
(Cet homme jadis si galant)
Est-elle aujourd'hui le couvent
Qui reçoit tout ce que la terre
A de plus digne & de plus grand ?
La mere de ce Roi charmant ,
Que

Que dans les dangers de la guerre ,
 J'ai vu tranquille , indifférent ,
 Et sa sœur , cet astre naissant ,
 Qui de la rebelle Angleterre
 Sera quelque jour l'ornement.

A cette exclamation , je répondis que je ne savois pas au juste comment la Maison de ce Maréchal de Bassompierre étoit devenue Couvent : & que je ne savois pas même si le Couvent de Chailot tenoit quelque chose de cette prétendue Maison : mais qu'à l'égard de la résidence que la Reine y fait actuellement , je pouvois lui dire que Sa Majesté se plaçoit à honorer ce lieu de sa présence , principalement en l'absence du Roi notre maître ; & qu'à votre égard , Madame , toutes les fêtes , tous les spectacles , & tous les divertissemens de l'Univers ne vous

étoient de rien, en comparaison du plaisir & de la satisfaction que vous trouviez à être auprès d'elle ; je l'assurai de plus, que tout cela se faisoit sans le moindre enchantement.

A ces mots, l'Inventeur de la Poésie, le Directeur de la Musique, le Président de la Médecine, & le Fabricateur des Oracles ; car vous savez, Madame, qu'il est de tous ces métiers : à ces mots, dis-je, le blond Phébus m'ordonna de le suivre, voulant me faire l'honneur d'assister à certain Concert qu'il avoit préparé à votre louange. J'obéis, & je ne doutai point qu'il n'eût dessein de me mettre sur le strapontin de son charriot, pour me transporter au sommet du Parnasse : mais je fis réflexion qu'il étoit nuit, & qu'il avoit laissé son équipage au Palais de Thétis, où Messieurs les Poètes assurent qu'il

ET EPIQUES. 75

loge tous les soirs : je ne fus donc pas surpris de le voir sortir tout bonnement par la porte du Château , comme auroit pu faire un simple mortel ; & l'ayant suivi jusques à cet espace qui sépare les deux Châteaux , j'y trouvai la Ville & les Fauxbourgs , c'est-à-dire , tous les habitans de Saint-Germain & du Pec ; comme c'étoit la fête du Patron d'ici , tout étoit en campagne , & tout étoit rassemblé dans ce lieu.

D'un côté nombre de Grifettes ,
 Que paroient gros bouquets de fleurs
 Sous vieux rubans de cent couleurs ,
 Étalant de sales cornettes ,
 Étoient parmi les spectateurs ;
 D'un autre , quittant leur ménage ,
 Spectateurs d'un plus bas étage
 Vinrent se mettre sur les rangs ;
 La troupe étoit un peu sauvage ,
 Soit pour l'air , soit pour le visage ,

Soit pour de certains agrémens
 De piés, fréquemment en usage
 Pour le travail, ou le message ;
 Car c'étoient de nos artisans
 Les femmes, les chiens, les enfans ;
 C'est-à-dire, tout l'équipage.

Ce ne fut pas tant la curiosité
 que le hasard, qui rassembla cette
 populace entre les deux Châ-
 teaux : elle sortoit d'un autre spec-
 tacle, & fut bien aise de se don-
 ner celui du Seigneur Phébus, en
 chemin faisant.

Or Blanchisseuses & Soubrettes,
 Du Dimanche dans leurs habits,
 Avec nos Laquais, leurs amis,
 (Car Blanchisseuses sont coquettes)
 Venoient de voir à juste prix
 La Troupe des Marionnettes,
 Pour trois sols & quelques deniers,
 On leur fit voir (non sans machine)

L'enlèvement de Proserpine,
 Que l'on représente au grenier.
 Là, le fameux Polichinelle,
 Qui du spectacle est le héros,
 Quoiqu'un peu libre en ses propos;
 Ne fait point rougir la Donzelle,
 Qu'il divertit par ses bons-mots.

Quand je vis cette foule igno-
 ble, rassemblée pour donner au-
 dience au Dieu des Concerts, je
 fus sur le point de me récrier sur
 la misère du tems : mais ayant
 tourné les yeux par hasard du cô-
 té du Château, je vis sur ses bal-
 cons, tout ce que ces lieux peu-
 vent nous montrer de plus aimable
 & de plus brillant en votre
 absence :

Sans les nommer à votre Altesse,
 Vous jugez bien que de...
 C'étoit la nouvelle Duchesse,

En qui le Ciel a si bien assorti
Et l'esprit, avec la justesse,
Et les appas, sans leur foiblesse,
Dont l'éclat est moins amorti
Par une incommode grosseur,
Que par l'inquiette tendresse
Qu'elle a, depuis qu'il est parti,
Pour un certain poisson, en époux tra-
vesti.

Près d'elle la divine Laïre
Sembloit avoir tous les appas
De la Déesse de Cythere,
Quand les Grâces suivent ses pas :
Gracieuse à son ordinaire,
D'hommages faisant peu de cas,
Elle charmoit sans vouloir plaire ;
Mais à son ordinaire, hélas !
L'inhumaine, à mes vœux contraire,
Me regardoit de haut en bas ;
D'attraits enfin tous les miracles
Qui regnent dans cette Maison,
Régnoient alors sur le balcon ;

ET ÉPITRES. 79

Et Phébus , le Dieu des Oracles ,
 Les nomma toutes par leur nom.
 Voilà , dit-il , Mademoiselle :
 Je la connois à l'air charmant ,
 A cette grace naturelle ,
 Dont ta Muse , dans certain chant ,
 A fait la peinture fidelle.
 Cependant , à voir ce modele ,
 Je te dirai tout franchement ,
 Que tes chants sont au-dessous d'elle.
 Voilà la belle Mid-dleton :
 On ne peut guere s'y méprendre ,
 Encor qu'elle ait changé de nom ;
 Et cette autre ? c'est donc Ploydon ,
 Dit-il , qui bien loin de se rendre
 Aux hommages de Cupidon ,
 N'eut jamais de sentiment tendre
 Que pour le comte & pour Louison.
 Ces deux Nymphes , dont la jeunesse ,
 L'éclat naissant & la fraîcheur
 Méritent bien de tout un cœur
 Les respects avec la tendresse ,

(Car d'Hebé , la jeune Déesse ,
L'une & l'autre paroît la sœur)
Je les connois ; cet air de Flore ,
Dont tu l'as dépeinte en chanson ,
N'est fait que pour l'aimable Laure ;
Et qui prendrais-je pour l'Aurore ,
Si ce n'est la jeune Skelton ?
Nugent , crainte d'être enrhumée ,
Dans ses cornettes renfermée ,
N'ôsoit les ouvrir un moment ;
Phébus me dit en souriant :
Je la connois ; la Renommée
M'a parlé de son agrément ;
Qu'elle cesse d'être allarmée.
Dans son nouvel appartement ,
Je veux prendre soin de Nugent ,
Et de son époux à l'armée.
Voyant sur le même balcon ,
Quoique négligemment parées ,
Dillon , Maréchal & Sheldon ;
Après les avoir admirées ,
Le Dieu des Vers me dit tout bas :

Ce n'est point là leur domicile.
 Ces trois Nymphes sont de la Ville ;
 Mais leurs figures n'en sont pas ;
 Elles viennent de cette terre
 Si fameuse pour les Beautés,
 Et je leur vois de tous côtés
 Cet éclat , ce sang d'Angleterre.
 Dillon a cet air qu'au matin
 A la Déesse que je quitte ;
 Et lorsque des flots dans le sein
 Mon char la nuit se précipite ,
 De Dillon je crois qu'Amphitrite ,
 Pour me plaire , emprunte le teint ;
 Mais je le dirai sans finesse ,
 Sa sœur n'est pas celle des trois
 Pour qui le moins je m'intéresse ;
 Et si d'Armagh , votre Comtesse ,
 A ma Lyre joignoit sa voix ,
 Je l'aimerois mieux mille fois
 Que tous les Concerts du Permesse.

Vous ne sauriez croire , Ma-
 dame , combien je fus surpris de

voir qu'il la connoissoit déjà sous
le nom de d'Armagh. Il est vrai
que c'est un Dieu qui se fourre par
tout , en vertu de sa lumiere , &
à qui l'on ne peut presque rien
cacher , le jour ; ainsi , je donnai
mon attention à ce qu'il auroit à
dire de Madame Maréchal ; car
il la regardoit très attentivement ;
& voici ce qu'il en dit :

Quand l'Amour , par un trait fatal ,
Me fit jadis courir le monde ,
Pour suivre Daphné vagabonde ,
A Daphné rien n'étoit égal ,
Ni sur la terre , ni sur l'onde :
Mais je la vois dans Maréchal.





A MONSIEUR

MONSIEUR,

LE Sieur de la Salle, Secrétaire de vos commandemens pour les dépêches étrangères, s'est assez bien acquitté de la commission que vous lui aviez donnée, de m'assurer de l'honneur de votre souvenir : mais en termes moins recherchés que ceux dont il s'est servi, pour me donner une idée de votre réception. A la vérité, l'ébauche de cette peinture n'est, à proprement parler, que croquée. Les connoisseurs y découvriront sans doute des traits hardis : mais pour moi je n'y connois rien, sinon qu'on a volontiers soif à Bordeaux, que le vin y est bon, & qu'il en boit beau-

D vj

coup : car il a jugé à propos de quitter le style figuré, pour m'informer tout familièrement de ces particularités. C'est aussi fort uniment, qu'il me mande l'illumination de certaine Forêt, que je croirois faite à votre intention, comme les précédentes, n'étoit qu'il ajoute que cette dernière coûte beaucoup à quelqu'un, qu'il ne nommoit point. Au reste, je n'attendois que la nouvelle de votre heureuse arrivée, pour vous en féliciter : mais comment m'y prendre ? C'est l'usage pour ces sortes de complimens, d'emprunter le langage des Vers, & je n'en fais plus faire : il faut être de bonne humeur pour cela ; & trouve-t-on ici de quoi s'y mettre depuis votre départ ; ici où l'on ne respire que par habitude, & non pour jouir de la vie ; où l'on aime sans succès, où l'on rime sans raison, &

ET ÉPITRES. 85
où l'on se marie sans savoir pour-
quoi ?

Le solitaire Saint-Germain ,
Jadis passablement fertile
A produire un couplet badin ,
Et quelquefois un peu malin ,
N'est plus à présent que l'asyle
D'un ennui qui n'a point de fin ,
Et de ce loisir inutile ,
Qui pèse plus que le chagrin ;
Ce n'est plus qu'un désert stérile ,
Où Phébus perdrait son latin ,
A vouloir seulement d'un chétif vau-
deville

Nous inspirer quelque refrain.
Mais dans vos climats de Guyenne,
Tout est esprit , agrément ou beauté :
Et chez cette race ancienne
Et sa vive postérité ,
Ce n'est pas une nouveauté
De voir que l'esprit y soutienne
L'immortelle vivacité ,

Dont d'âge en âge, à part la sienne,
Les deux sexes ont hérité.

C'est donc aux beaux-esprits de cette Province, où ils abondent, qu'il faut remettre le soin de vous entretenir galamment sur votre arrivée. Comme je ne doute point que la chose ne soit déjà faite, j'espère que vous nous ferez part de quelques-uns de ces nouveaux ouvrages : je voudrois voir aussi, s'il vous plaît, votre compliment à Messieurs du Parlement, que je crois court, & bien tourné ; & en même-tems la Harangue de Monsieur le Premier Président, qu'on tient élégante & fleurie, quoique le Sieur de la Salle ne m'ait parlé que de son Maître-d'Hôtel, & de son Cuissinier. Mais à propos de vos Poëtes de Guyenne :

ET EPIQUES. 87

Vous souvient-ils des deux Gascons
 Qui , des rives de la Gironde ,
 Qui coule devers vos cantons ,
 Avoient ici jadis amusé tant de monde
 Par leur Epître & leurs faux noms ?
 Que s'ils n'ont pas suivi les Ombres
 Du fameux Comte de Grammont ,
 Et du rare Saint-Evremont ,
 Dans la nuit des Royaumes sombres ?
 Je ne doute point qu'à Bordeaux
 Vous n'ayez reçu leur hommage
 En Stances , Sonnets , Madrigaux ;
 Ou bien que dans quelque autre Ou-
 vrage ,

Ils ne vous en aient dit deux mots ;
 Surtout , tandis que le Rivage ,
 La Terre , l'Onde , & les Vaisseaux
 Brilloient de mille feux nouveaux ,
 Dont le surprenant étalage
 Eût fait honte aux jours les plus beaux ;
 Que tous les Dieux du voisinage ,
 Dieux des forêts , Dieux des roseaux ,
 Dieux de tout sexe , & de tout âge ,

Jusqu'aux Nayades des ruisseaux ,
Escortèrent votre équipage ,
Lorsqu'on vous reçut aux flambeaux.

Je crois , Monseigneur , qu'il
faisoit bon vous voir tenant vo-
tre gravité , au milieu de ce cor-
tège de demi-Dieux champêtres ,
& de Nymphes aquatiques , prin-
cipalement si ces dernières étoient
aussi négligées, comme on les peint
d'ordinaire.

On tient pour chose très-certaine
Que l'une d'elles , se haussant ,
(Car on n'approchoit pas sans peine)
Reconnut Manette en passant ,
Pour avoir un jour dans la Seine
Vu cet éclat éblouissant
Qu'elle répandoit sur la Plaine ,
Tel qu'y repand le jour naissant.
S'il est vrai , ladite Nayade
N'auroit pas fait peu de chemin
Fût-ce sur un cheval marin ,)

Car lointaine est la promenade
 Depuis les eaux de Saint-Germain
 Jusqu'à celle de cette rade
 Où , pour vous recevoir , tout Bor-
 deaux à dessein ,
 Étoit en nocturne parade ;
 Où les Jeux & les Ris , par ordre en
 embuscade ,
 Ici , sous ombre d'un festin ,
 Et là , de quelque serenade ,
 Veillerent jusqu'au lendemain.

Adieu , Monseigneur ; je ne
 vous dis rien en fait de Nouvel-
 les , persuadé que Mademoiselle
 vous mande toutes celles d'ici , &
 que votre Correspondant de Dan-
 geau fait régulièrement copier
 quelques articles de son Journal ,
 pour ne vous pas laisser ignorer
 ce qui se passe à la Cour & à la
 Ville.





*LETTRE de M. le Duc de
à M. d'HAMILTON.*

DANS le tems que je reçus la
premiere de vos Lettres, Mon-
sieur, j'étois dans les angoisses de
l'enfantement, & jurois contre
la réconciliation que vous m'avez
obligé de faire avec celle des neuf
sœurs qui

De l'aimable simplicité
Nous donna le juste modele,
Inspirant jadis à Chapelle
Sa charmante naïveté.

Il n'y a ni prieres, ni soumis-
sions, que je n'aie mises en usage,
pour tâcher de la fléchir; je la
conjurois, en lui disant:

Venez, ô Muse gracieuse,

ET EPIQUES. 91

M'accorder vos puissans secours,
De mes Vers terminez le cours,
Y plaçant quelque rime heureuse;
Prodiguez-moi vos riches dons,
Et faites qu'en cette journée
Ma main, par vous étant guidée,
Plaise à l'ainé des Hamiltons.

J'espérois la toucher, & que
lui parlant de vous, je pourrois
en tirer quelque chose:

Mais c'est une franche quineuse,
Qui, se guindant sur le haut ton,
Dès qu'elle entendit votre nom,
Prit une mine précieuse.

Je la laissai bientôt, comme
vous pouvez croire, & vous me
connoissez d'humeur à ne pas frap-
per bien des fois aux portes qu'on
ne veut pas m'ouvrir. Ainsi, je
plantai là ma Vieille, me promet-
tant bien de ne lui faire jamais

l'honneur de lui rien demander. Pendant que j'étois dans ces sentimens , & que je prenois une plume pour vous dire en bonne ou mauvaise Prose tout ce que je sens pour vous , je me disois en moi-même , en pensant à cette fantasque : n'est-il pas étrange que cette surannée savante me refuse pour la première fois de ma vie , que je lui demande quelque chose , elle qui va au-devant de Monsieur d'Hamilton , & qui lui verse à pleines mains tout ce qu'il peut désirer ? Je ne fais si je fis toutes ces réflexions sans les accompagner de quelques paroles , le dépit de son refus m'ayant fort échauffé : mais à peine eus-je lâché votre nom , que je la vis rentrer dans ma petite gallerie , & d'un ton sévere , après m'avoir débité plusieurs mauvais discours , dont je ne me souviens pas, elle finit par

ET EPITRES. 93

ceci , que j'écrivis sur-le-champ ,
de peur de l'oublier. C'étoit à
propos de vous , dont elle venoit
de me parler fort au long :

A ses vœux toujours attentive ,
J'ai soin de remplir ses desirs :
N'esperez de moi nuls plaisirs ,
Puisqu'il a quitté cette rive.

A peine eut-elle achevé, qu'elle
s'enfuit ; je courus pour l'arrêter :
mais ce fut en vain ; tout ce que
je conclus de cela , c'est qu'elle
vous aime , non-seulement plus
que personne , mais qu'elle vous
chérit uniquement , & que , lors-
que l'on veut se la rendre favora-
ble , il faut avoir recours à vous.
Je vous fais bien mauvais gré ,
Monsieur , connoissant votre pou-
voir , de ne lui avoir point parlé
en ma faveur avant de partir ,
sur-tout puisque c'est pour vous

plaire, que je me suis raccommodé avec elle & avec toute sa suite. Il y en a une de ce nombre de qui je suis un peu plus content : elle est sérieuse & grave : mais il faut prendre les gens avec leurs défauts. Depuis votre départ, j'ai reçu une de ses visites, & elle m'a promis de me fournir de quoi me venger de sa compagnie ; nous la verrons ensemble à Versailles, où je compte

Qu'avant que le Soleil ait sur notre
hémisphere

Par trois fois de sa course achevé la
carrière,

De ces murs abordant le turbulent
séjour,

Nous rentrerons enfin dans le sein de
la Cour.

Pour vous, vous entendrez aisément que c'est Jeudi prochain que nous y arriverons : car un

ET EPIQUES. 25

favori des Muses, est accoutumé à
cet idiôme. Seroit-ce par hasard
celui que vous destineriez pour

Dans les phrases les moins frivoles
Conserver éternellement
Du fastidieux Révérend ,
Les étonnantes paraboles ?

Je n'en ai pu tirer aucune depuis
que vous êtes parti : je m'en con-
solerois aisément , si ce n'étoit
qu'en cela que je me fusse aperçu
de votre absence.

Depuis la fatale journée
Que vous avez quitté ces lieux ,
De ces bords la Nymphé éplorée ,
Au fond de son lit retirée ,
Ne veut plus paroître à nos yeux ;
Le Soleil avec moins d'éclat
Dore la croupe des montagnes ,
Et quittant nos vastes compagnes ,
Il abandonne ce climat ;

Des arbres, la cîme endormie
 Nous les offre tous dépouillés;
 A peine dans leurs troncs sechés
 Paroît-il un reste de vie.
 Provoquant l'Hyver rigoureux,
 Les hirondelles consternées
 S'en vont, d'un vôle impétueux,
 Habiter d'heureuses contrées.
 A ces malheurs de la saison,
 Communs à toute la Nature,
 Il faut se rendre sans murmure,
 Et n'écouter que la Raison.

Il me paroît, Monsieur, qu'elle
 me dit qu'il est tems de finir
 cette Lettre, qui n'est déjà que
 trop longue; pourvu qu'elle puisse
 vous amuser un moment, &
 servir à vous renouveler le sou-
 venir des sentimens que j'aurai
 toute ma vie pour vous, elle exé-
 cutera ce que je me suis proposé
 en la commençant. Je crois qu'a-
 près

ET EPIQUES. 97

près toutes ces badineries il seroit inutile de signer, & encore plus de vous ennuyer de la fin commune des Lettres ordinaires. Vous recevrez ici mille complimens de nos Dames, & comme je n'ai pas daté en commençant, il faut le faire ici:

De ces lieux par vous renommés,
Huit jours après les trépassés.



*Épître, écrite de Maintenon à
M. Despréaux.*

DES bords de la rivière d'Eure,
Lieux où, pour orner la Nature,
L'Art fit jadis quelque fracas;
De ces lieux, aujourd'hui brillans de
mille appas,
Gens qui n'estiment point Voiture,
M'ont engagé dans l'embarras

E

D'un nouveau genre d'écriture,
 Dont vous ferez fort peu de cas,
 Et que l'écrivain du Mercure,
 Pour grossir le recueil de ses galans
 fatras,

Trouveroit d'un style trop bas;
 On veut que je vous prouve en rime
 (Moi qui n'en suis qu'à l'alphabet)
 Que pour ces lieux charmans, où cha-
 cun vous estime,

Vous devez pour un tems, & quitter le
 sublime,

Et vous arracher à Babet (a).

En vain je m'en défends; on ne veut
 point d'excuse:

Écrivez, me dit-on; peut-on être en
 défaut,

Quand du gentil Voiture on révere la
 Mule,

Et les prologues de Quinault?
 Révolté contre l'ironie,

(a) Sa Gouvernante.

Jesoutiens , par dépit , en termes ab-
solus ,

Que j'aime l'auteur d'Uranie
Jusques dans ses Lanturélus ;
Que ses rondeaux sont au-dessus
De la Taurique Iphigénie , (a)

Et des vacarmes rebattus

Que vient faire dans sa manie

La belle-fille d'Egyptus. (b)

Mais par ce discours inutile ,

Ayant attiré leur courroux ,

D'une maniere plus docile

Je leur dis : à quoi songez-vous ?

L'art de rimer , pour moi , fut toujours
un mystere :

Et dans mes efforts superflus

Inspirez-moi les vers que je ne fais
point faire ,

Ou permettez-moi de me taire ,

Sans prendre (en dépit de Phébus)

(a) Iphigénie , Tragédie du petit la Grange.

(b) Belle-fille d'Egyptus , Hypermnestre ,
de Longepierre ; toutes deux nouvelles alors :

Une route si téméraire :
Assez d'Idyles , de Rébus ,
De bouts rimés, & d'impromptus ,
Excitent par-tout sa colere :
Est-il pour vous si nécessaire
De renchérir sur ces abus ?
Ce n'est qu'aux lieux où l'indolence ,
Dans la retraite & dans l'aisance ,
Ignorent jusqu'aux moindres maux ;
Ce n'est qu'aux lieux où dans un plein
repos
Le Jugement & l'Élégance ,
Du bon-goût tenant la balance ,
Pesent le choix de tous les mots :
Ce n'est enfin que parmi ces coteaux
Où Phébus à longs traits répand son
influence ,
Que l'harmonieuse cadence
Fait naître la rime à propos :
Et cet art n'a de résidence
Que chez l'illustre Despréaux ;
Chez nous chétifs rimeurs, le Dieu
des vers de glace ,

N'échauffe qu'en pointe de vin ,
 Ou bien, quand un couplet malin
 Peint quelque Iris à triste face :
 Mais sur Auteuil , comme au Par-
 nasse ,
 Il épanche son feu divin ;
 C'est là que, près de lui , tient la pre-
 miere place ,
 Cet élève fameux , qui chanta le Lu-
 trin ,
 Qui le premier ouvrit tous les trésors
 d'Horace ,
 Qui des replis obscurs du Grec & du
 Latin
 Démêla Juvenal, développa Longin,
 (Déguisés sous l'ignoble crasse
 Des traducteurs de chez Barbin).
 Tels Chantres ont le goût trop fin
 Pour espérer qu'ils fassent grâce
 A des vers qui sont de la classe
 Des madrigaux de Trissotin.
 Nous donc qu'un même sort menace,
 Pour éviter même disgrâce ,

A nos fornettes mettons fin ;
Notre Pégase est un rouffin
Que la moindre traite embarasse ,
Et qui bronchant , dès la Préface ,
Est rétif à moitié chemin.



R É P O N S E D E M O N S I E U R
DESPRÉAUX.

JE ne fais pas , Monseigneur ,
comme vous l'entendez : mais il
me semble que c'est le Poète qui
doit écrire de belles lettres au
Duc & Pair, & non point le Duc
& Pair au Poète. D'où vient donc
que vous avez songé à m'en écrire
une ? Est - ce que vous vouliez
m'apprendre mon métier , & que
vous pensez savoir mieux que

moi où il faut placer les belles figures, & les comparaisons du Soleil? La vérité est cependant, que votre plume a mieux fait que vous, & non-seulement ne s'est point guindée pour me dire de belles choses, mais en me disant des choses très-badines, m'a autorisé à vous en dire de pareilles : c'est de quoi je m'accommode fort, & dont je saurai très-bien user. Oserois-je néanmoins vous dire que votre Lettre, en me réjouissant fort, m'a pourtant chagriné, puisque je vous croyois entièrement guéri, & que c'est par elle que j'ai appris que vous étiez encore sous la conduite d'Esculape. O le fâcheux Dieu! il ne parle jamais que de sobriété & d'abstinences : & nous autres beaux-Esprits, quoique ses freres en Apollon, nous ne le pouvons plus souffrir, sur-tout depuis qu'il

n'a plus voulu entreprendre de guérir Messieurs de..... de la folie de juger des Ouvrages. Je le tiens de la faculté : je lui pardonne pourtant volontiers la défense qu'il vous a faite de m'écrire de belles lettres , mais non pas de m'écrire, comme vous faites, tout ce qui vous vient au bout de la plume , & surtout de m'assurer que Madame de N.... & Madame de Q. .. me font l'honneur de se souvenir de moi ; cela ne s'appelle point *magno conatu magnas nugas*, puisque c'est au contraire une chose très-aisée à dire , & qui me fait un plaisir très-sérieux. Mais , Monseigneur, à propos de belles choses , quel est donc le nouvel habitant de Maintenon, qui m'a écrit la Lettre en vers, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer ? *Quis novus hic vestris successit sedibus has-*

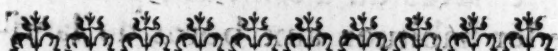
pes? je n'ai pas l'honneur de le connoître ; mais supposé qu'il y ait chez vous beaucoup de pareils habitans , je ne doute point que les Muses n'abandonnent dans peu les rives du Permesse , pour s'aller habituer aux bords de la riviere d'Eure. Il a raison de soutenir le parti de Voiture , puisqu'il lui ressemble beaucoup , & qu'en le défendant il défend sa propre cause , aux pointes près dont je ne le vois pas fort amoureux. J'ose vous prier , Monseigneur , de lui bien témoigner l'estime que je fais de lui , & la reconnaissance que j'ai de l'estime qu'il fait de moi : mais de quoi je vous conjure encore d'avantage , c'est de bien marquer à Madame de N..... & à Madame de Q..... la sincere vénération que j'ai pour elles , & de croire qu'il n'y a personne qui soit avec plus

106 LETTRES

de sincérité & de respect que
moi, Monseigneur votre très-
humble, &c.

DESPRÉAUX.

A Paris, ce 13 Octobre 1704.



A M. DE LA CHAPELLE.

Vous voilà donc devenu Suisse,
Et vous habitez ces cantons
Que l'on habite avec délice,
Où le plus riant des vallons,
Au lieu de fournir des Melons,
Est un honnête précipice,
Fertile en ronces & chardons;
Où l'on respire entre des monts,
Au sommet desquels la Genisse,
Le bœuf, la chèvre, & les moutons
Ne grimpent que par exercice,
Si fatigués qu'ils ne sont bons
Ni pour l'usage des maisons,
Ni pour offrir en sacrifice.

Que le Seigneur vous y bénisse :
 Car de bonne part nous savons
 Que vous nous y rendez service ,
 Et cet Ambassadeur , que tant nous
 honorons ,
 Et qui paroît si peu novice
 Dans les politiques leçons
 Dont il honore son office.
 Mais revenons à nos cantons :
 Là , comme l'époux d'Eurydice ,
 Par votre lyre , ou vos sermons ,
 Enchantant Magistrats barbons ,
 Leurs diettes & leur milice ,
 Et leurs femmes en chapperons ;
 Le peuple entier devient propice
 Au besoin que nous en avons ,
 Et se moque de l'artifice
 Que l'on oppose à vos raisons.
 Mais quant à moi , ne vous déplaîse ,
 Puisque dans ces climats l'usage en est
 reçu ,
 Franchement je serois plus aise ,

De vous voir en chapeau pointu ,
En manteau noir , en large fraise ,
Après avoir longuement bu ,
Près d'un Magnifique rendu ,
Vous endormir dans votre chaise ,
Sur quelque article débattu.

Après tout , Monsieur , dans
quelque état que vous vous met-
tiez pour travailler aux affaires
du Roi , soit que vous emprun-
tiez la figure d'Orphée , peu con-
nue dans les cantons ; soit que
vous preniez celle de Bacchus ,
pour traiter avec des gens qui ne
font rien sans lui , je devrois vous
y laisser : mais il y a long-tems
qu'on fait céder l'utilité publique
aux intérêts particuliers ; ainsi je
ne puis m'empêcher de vous dé-
tourner pendant quelques mo-
mens de l'attention que vous don-
nez aux affaires sérieuses , pour

ET EPIQUES. 109

la lecture du monde la plus frivole,
flatté par l'espérance que vous y
pourrez faire un mot de réponse.

Je ne doute pas que vous ne
soyez exactement informé de ce
qu'il y a de plus important à la
Cour, & chez les Ministres;
mais quand il s'en faudroit quel-
que chose, comme il ne seroit
pas en mon pouvoir d'y mettre
ordre, tâchons de vous amuser
sur quelqu'autre sujet.

Vous savez la mort du pauvre
Comte de Grammont; & je suis
persuadé que vous en avez été
touché, autant qu'il est permis à
un homme qui fréquente les Phi-
losophes du monde les moins
tendres, qui sont Messieurs les
Suisses: mais en apprenant cette
mort, vous n'avez peut-être pas
appris que les Muses d'ici sont
restées dans un silence si hon-

110 LETTRES

teux, qu'il n'y a que le Sacrif-
tain de Saint-Thomas du Louvre,
qui se soit mis sur les rangs, par
une épitaphe de deux-cents vers.
Il est vrai qu'elle conviendrait
beaucoup plus à la mémoire du
Maréchal d'Ancre, qu'à celle du
Comte de Grammont : mais le
bon Ecclésiastique a fait tout de
son mieux. Laissons-là cette ma-
tiere, elle nous attristeroit l'un
& l'autre ; & comme mon des-
sein n'est pas de vous ennuyer,

Prenons quelque sujet fertile,
Et sous l'aveu de ce Patron
Dont Phébus au sacré vallon
De tous ses traits orna la Bile,
Traçons d'un fidele crayon
Les amusemens de la ville.
Du siecle, on murmure, on se plaint,
Le vice y regne à l'ordinaire,
Le désordre, partout dépeint,
S'applaudit de son caractère.

ET EPIQUES. III

La Sagesse est une chimere
Dont le nom même semble éteint !
Vain Phantôme à visage austere ,
Plus décrié qu'il n'étoit craint ,
L'amour ne paroît qu'en emblème ,
On y trompe toujours de même :
Mais la grande variété ,
Soit pour l'Hiver , soit pour l'Été ,
Est d'éviter d'un soin extrême
Le travail & l'oisiveté.



Nos auteurs font nouveaux ouvrages
Où le bon sens a peu de part ,
Et nos Beautés ont des visages
Qui doivent quelque chose à l'art ,
Et ne tiennent rien de leurs âges ;
On voit toujours briller ici
Le luxe & la magnificence ,
Quoi qu'il en coûte à l'innocence :
Et chez le Sexe radouci
Les rigueurs ni l'indifférence

N'accablent point l'amant transi ,
Et l'on s'y moque de l'absence.



Un certain nombre de Cloris ,
Constantes dans leur train de vies ,
Poursuivant les Jeux & les Ris ,
Dont elles ne sont plus suivies ,
Sont célèbres dans les écrits
De ces faiseurs de rapsodies ,
Qui vont rimailant dans Paris ;
Ces héroïnes de spectacles ,
De l'art galant nouveaux oracles ,
Sans entamer nos libertés ,
Étalent de tous les côtés
De leurs maximes les miracles ,
Et leurs accueillantes bontés.



Par une habitude applaudie ,
Le Public toujours les verra ,
Sans amour pour la symphonie ,
Pour les chants , pour la poésie ,
Et sans goût pour ce qu'offrira.

ET EPIQUES. 113

La plus touchante Tragédie ,
Chercher fortune à l'Opéra
Et l'offrir à la Comédie.
Loin d'ici , discrettes ardeurs ;
Empressements vifs & fideles ,
Respects , hommages , qui des Belles
Attaquiez autrefois les cœurs ;
De ces égards , de ces mysteres ,
De ces vœux & de ces sermens ,
Qui marquoient jadis les amans ,
Les soins ne sont plus nécessaires ,
Et ces Belles ont trop d'affaires ,
Pour ces inutiles momens ,
Et pour les vains préliminaires
Deces commerces de Romans.



La bienséance méprisée
Leur paroît une mode usée ,
Dont on ne doit faire aucun cas ;
Leur bonté fait les premiers pas ,
Et leur pudeur apprivoisée ,
Dès le début , humaine , aisée ,
Loin de résister , tend les bras.

Si je parlois à des gens qui ne
 connussent pas , comme vous fai-
 tes , les mœurs & les coutumes
 des lieux d'où je vous écris , ils
 ne manqueroient pas de croire
 qu'il y a de l'exagération dans mes
 peintures , & que la licence est
 plus grande dans les vers , qu'elle
 ne l'est dans la conduite
 des personnes merveilleuses qu'ils
 ont fidèlement copiées : mais
 vous savez si je leur fais tort , &
 si leur mérite n'égale pas tout ce
 qu'ont ôsé les Princesses des
 vieux Romans pour se distin-
 guer en fait de galans exploits.

On lit dans l'histoire ancienne
 Des chevaleureux Amadis ,
 Que la vertueuse Elizene
 Ne fut pas long-tems inhumaine ;
 Et qu'Oriane , aux vœux du fils ,
 Tint tout ce qu'elle avoit promis ,
 Et dans le milieu d'une plaine

Voulut bien accorder le prix
 Que méritoit sa longue peine.
 Cette chronique dit encor
 Que par-tout, la brune & la blonde,
 Qui vivoient dans ce siècle d'or,
 Recevoient le Preux Galaor
 Le plus bénévolement du monde;
 Mais eux, ni tous leurs descendans,
 Friands d'amour & de querelles,
 Qui trouvoient des Beautés à tendres
 sentimens,

Comme les nôtres, peu rebelles
 A leurs premiers empressemens,
 Ne les voyoient point infidelles,
 Briguer des conquêtes nouvelles,
 Et s'entre-arracher les amans,
 Comme elles font de notre tems.



Trop long seroit le Commentaire
 Qui marqueroit tous ces abus:
 Ensevelissons le surplus
 Dans un silence nécessaire;
 Et si Paris ne peut s'en taire,

116 LETTRES

Pour nous du moins n'en parlons plus.
Mais c'est trop abuser de votre pa-
tience ,

Par un tas de vers indiscrets ,
Qui ne méritent pas qu'on leur donne
audience :

Adieu , Suisse , dont le Marais
Et gens qui n'en sont gueres près ,
Regrettent chaque jour l'absence.
Sans pénétrer dans vos secrets ,
(Car ce seroit trop d'imprudence)
Apprenez-nous si de la paix
Il est chez vous quelque espérance.
On en parle beaucoup en France ,
Elle y plairoit plus que jamais ;
L'évènement est d'importance ,
D'importance en est le succès ,
Et s'il nous rend votre présence
(J'entends en toute diligence)
Je lui donne tous mes souhaits.

A Paris , ce 14 Mars 1707.



*LETTRE écrite par Madame
d'Artagnan, sous le nom de la
Fauvette, à des Gentilshom-
mes & Dames de Normandie,
qui lui avoient écrit sous le
nom du Pinson, de l'Allouet-
te & du Rossignol, & lui
avoient fait des réponses sur
l'oubli où elle paroissoit être
du Robillard qui est la Maison
où elle a été élevée, & des oi-
seaux qui y avoient été élevés
avec elle.*

PINSON, Rossignol, Allouette,
Oiseaux que j'ai toujours si tendre-
ment aimés,
Pouvez-vous soupçonner la constante
Fauvette
De n'avoir plus de goût pour l'aima-
ble retraite

Où par un charme heureux nous fûmes transformés ?

Non : mon cœur à jamais gardera la mémoire

De ce séjour où nous avons goûté

Tant de plaisir , tant de félicité :

Rien n'en peut effacer la mémorable histoire ;

Chers oiseaux ! soyez sûrs de ma fidélité.

La Dive (a) révoltée ira contre sa source ;

L'Océan , couvert de guérets ,
Nourrira dans son sein les trésors de Cérès ;

Le Soleil suspendra son immortelle course ;

Les Enfers jouiront de la clarté des Cieux ;

Nos plaines au Printems ne seront plus fleuries ;

(a) La rivière du Robillard.

ET EPIQUES. 119

Philomèle oubliera ses tons harmo-
nieux ;

Les Loups d'un soin officieux ,
Veilleront sur les bergeries ;
Quand mon cœur inconstant ne pren-
dra plus de part

Aux innocens plaisirs qu'on goûte au
Robillard.

Toutefois , cher Pinson , la Fauvette
ingénue

Ne doit pas vous dissimuler

Qu'elle est en ces lieux retenue

Par un oiseau que rien ne sauroit
égaler.

Cet oiseau si mignon , dont la beauté
me touche ,

C'est l'oiseau Mouche, ou Finemou-
che :

On le nomme aussi Colibris. (a)

Les diamans , les perles , les rubis ,

L'astre du jour au haut de sa carrière

[a] Petit oiseau de l'Amérique , qui a le
plumage & le chant admirables.

A moins d'éclat , moins de lumière
Que n'en a ce petit oiseau ,
Le plus petit de tous , mais aussi le
plus beau.
L'oiseau de Jupiter , d'un effort moins
rapide ,
Perce le vaste sein des airs.

Mon Colibri , plus prompt que les
éclairs ,
Sans qu'obstacle ou péril l'arrête , ou
l'intimide ,
Parcourt en un instant l'enclos de l'U-
nivers.
A sa vivacité rien n'est impénétrable ;
Rien ne peut échapper à ses regards
perçans :
Mais qui peut exprimer combien il est
aimable ,
Et quel est le pouvoir de ses divins
accens ?
Son petit bec , plus beau que la plus
belle

ET EPIQUES. 121

belle bouche,
Soumettroit d'un seul ton l'âme la plus
farouche.
Il est plus d'un Oiseau comme le
Perroquet,
Qui parle, & n'a que du caquet:
Mais le divin Oiseau, dont mon âme
est ravie,
Mêle à tout ce qu'il dit tant d'art, tant
d'agrément,
De politesse, d'enjouement,
Que qui peut l'écouter, ne sent plus
d'autre envie
Que de lui consacrer sa vie,
Jusques à son dernier moment.

Aussi, depuis qu'à Sceaux il fait sa
résidence,

A l'envi tout s'empresse à lui faire la
cour.

Les chantres de nos bois respectent sa
naissance;

F

Mais le respect fait bien moins que
l'amour.

Colibris regne ici par un commun
suffrage :

Tout s'est soumis à ses aimables loix.
Il est bien vrai que son haut paren-
tage

Est illustré de mille & mille Rois.

En vain l'on demande à l'Histoire

Les noms de ses premiers ayeux :

Ils sont avant le Temple de Mé-
moire :

Leur respectable antiquité

Va plus loin que l'obscurité

De tous les siècles héroïques ;

Et quand les premiers Colibris

Firent leur nid dans les Gaules bel-
giques,

Les mortels ignoroient le grand art
des écrits.

Mais huit siècles entiers d'autorité
suprême,

ET EPITRES. 123

Qu'on ne peut contester à ses puissans
ayeux ,

Lui sont beaucoup moins glorieux
Que la gloire & l'éclat qu'il tire de lui-
même.

Sur tout ce qu'on m'avoit conté ,
Je croyois son portrait flatté ;
Mais enfin , mon âme charmée ,
Connoît avec ravissement

Que ce petit Oiseau surpasse infiniment

Tout ce qu'en dit la Renommée ;
Oui , cette Déesse à cent voix ,
Qui flatte si souvent les Princes & les
Rois ,

Qui toujours franchit les limites
Que prescrit la sincérité ,
A fait de vains efforts , publiant ses
mérites ,

Pour atteindre à la vérité.

Vous voyez , chers Oiseaux , qu'il ne
m'est pas possible

De résister à des charmes si doux :

La Fauvette a le cœur sensible ;
 Et quoique je le sois pour vous ,
 Je ne puis m'éloigner de la Cour en-
 chantée

Que Colibris tient à Sceaux ;
 L'hyver il quittera les bois & les ha-
 meaux

Pour une autre maison par les Dieux
 habitée ;

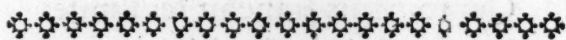
Alors j'aurai la liberté

D'aller revoir vos heureuses cam-
 pagnes :

Alors, mes chers amis , mes aimables
 compagnes ,

Vous rendrez témoignage à ma fidé-
 lité.

LA FAUVETTE.



*LETTRE à M. d'HAMILTON,
 au nom de Madame de par
 M. de MALEZIEU.*

EN vain, sous un nom emprunté,
 mimitable Philomel ,

Tu veux cacher la vérité;
 C'est de toi la Chanson nouvelle;
 Eh ! quel autre a jamais chanté
 D'une voix si tendre , si belle ?
 Oui , l'amitié te l'a dicté ,
 Cette charmante Ritournelle
 Sur ma nouvelle dignité.
 Ce titre où tant de monde aspire ,
 Ne fait pas mon plus grand bonheur ;
 C'est ce que tu veux bien en dire ,
 Qui m'assûre un durable honneur.
 Tout périt après quelques lustres ,
 Bâtons fleurdelysés , Balustres ,
 Hermine , Supports , Écussons ;
 Tout cela n'est qu'une fumée ;
 Mais je devrai ma renommée
 A tes immortelles Chançons.
 En vain le vaillant fils d'Eaque ,
 Sur les rives de Simois ,
 Eût vaincu l'époux d'Andromaque ,
 Et fait mille exploits inouis ;
 Ses glorieuses destinées

N'auroient pas vaincu les années
Avec tous ses faits éclatans :
Mais ce qui sauve sa mémoire
Des affreux ravages du tems,
C'est qu'Homere a chanté sa gloire:
Ainsi mon nom , par toi chanté ,
Ira chez la postérité
Jouer d'une gloire immortelle.
Rien ne peut effacer un nom
Qui fut chanté par Philomele ,
Ou célébré par Hamilton.

LA FAUVETTE.



A Saint-Germain , le 12 Août.

A MADEMOISELLE B....

QUE puis-je faire, Mademoi-
selle , pour ne vous être plus in-
supportable ? J'ai honte d'être en-
core en vie , après avoir mérité

voire indignation , & après les assurances que je vous avois données dans ma dernière Lettre , de ne vivre plus que quelques jours : mais ce qu'il y a de plus extraordinaire à mon aventure , c'est que la violence du désespoir , qui fait chercher aux autres des solitudes pour gémir , des arbres pour se pendre , & des rochers pour se précipiter , m'a conduit au beau milieu de Sceaux , le même jour que la Danse , la Comédie , la Musique , les Feux d'artifice , & toutes les Beautés de l'Univers , excepté celles de votre famille , s'y étoient rassemblées pour la Fête de Châtenet. Je fus d'abord tenté d'en troubler la célébration par un événement tragique ; car croyant bien que je ne trouverois jamais une plus belle occasion de me punir , & de signaler mon repentir , j'étois sur le point

d'assembler la compagnie autour de moi , de leur dire que vous étiez la plus charmante personne du monde , & moi le plus grand coquin ; & après vous avoir nommée trois fois , avec trois horribles soupirs , de me donner trois coups d'épée , tout au milieu du cœur : mais faisant réflexion que je suis à vous absolument , j'ai cru que je ne devois pas me tuer sans votre permission ; & qu'en attendant que vous eussiez la bonté de me l'accorder , je ne ferois pas mal de donner toute mon attention aux magnificences de cette fête , pour vous en faire une espece de relation : mais comme ces récits demandent un peu d'ornement , & que je suis dans une situation trop déplorable pour la Poésie Françoisé , trouvez bon , Mademoiselle , que dans les endroits où il sera ques-

tion de Vers, j'appelle quelque Muse d'Angleterre à mon secours; car avant que de vous parler des préparatifs & du spectacle, il est bon de vous nommer les principaux de ceux qui s'étoient rendus à Sceaux pour y assister: c'étoient Monsieur le Duc, Mademoiselle d'Anguien, Monsieur le Comte d'Harcourt, autrefois Abbé de ce nom, Madame sa femme, Madame la Duchesse d'Albemarle, recommandable par son érudition, Monsieur le Duc, & Madame la Duchesse de Nevers avec Mademoiselle leur fille, Madame la Duchesse de la Ferté, & Madame de Mirepoix, Madame la Duchesse de la Feuillade, Madame la Duchesse de Quintin, Madame la Comtesse de Dreux, Madame de la Vieuville, Madame la Comtesse de Lussan, Madame la Marquise de Moras, Ma-

dame la Comtesse d'Artagnan ,
Monsieur le Duc de Coëslin ,
Monsieur le Président de Mes-
mes , Monsieur le Marquis de
Lassay , Monsieur le Baron de
Ricouffe , Monsieur Carill , Gen-
tilhomme Anglois , & Monsieur
de Fimarcon. Remarquez , s'il
vous plaît , Mademoiselle , que
cette liste n'est qu'un très-petit dé-
nombrement de ceux qui étoient
priés , & que la Cour ordinaire
de Madame du Maine , avec l'or-
dre entier de la Mouche , dont
je ne parle point , étoient de la
fête. Toute cette Compagnie par-
tit Dimanche , neuvième du mois ,
à une heure après midi , pour
se rendre à Châtenet , distant de
Sceaux environ de quinze stades :
il se trouva des voitures toutes
prêtes pour la Compagnie que je
viens de nommer ; Madame la
Duchesse de la Ferté , qui par

ET EPITRES. 131

hasard m'aimoit ce jour-là , me fit l'honneur de me mettre , avec elle & Madame de Mirepoix , dans une calèche ouverte , où deux personnes des plus minces , dans la saison la plus froide , seroient en danger de s'étouffer.

Il faut avouer que les faveurs du beau Sexe seroient bien précieuses , si elles étoient plus durables ; les Dames qui m'avoient distingué par cette préférence , s'en repentirent apparemment ; car elles dirent que j'avois été de très-mauvaise compagnie pendant le voyage. Si je voulois vous mander en détail ce qu'il y avoit de rare & de magnifique dans la célébration de cette Fête , je n'aurois jamais fait ; imaginez-vous que le premier spectacle qui se présenta , lorsque tout le monde fut arrivé , fut une galerie de plain pié au jardin , dans laquelle

il y avoit une table de vingt-cinq couverts , où vingt-cinq Dames , plus belles les unes que les autres , se placèrent : dans la même galerie , une autre table de dix-huit ou vingt couverts fut servie en même tems pour Monsieur le Duc , M. le Duc du Maine , & pour une partie des hommes : mais il faut voir de quelle magnificence , de quelle profusion , & de quelle délicatesse tout cela fut servi.

C'est la vérité , Mademoiselle ; car il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait que vous autres Angloises qui ayez des yeux brillans , & des teints fleuris. Toutes ces Dames paroissoient autant de Déesses qui s'étoient mises à la table , pour prendre une tasse de nectar , & quatre doigts d'ambroisie : à la droite de Son Altesse , étoit Madame de Nevers ,

ET EPITRES. 133

à sa gauche Madame de la Feuillade.

Si je louois chacune de ces Divinités autant qu'elle le mérite, je ferois un Poëme au lieu d'une Lettre ; disons pourtant quelque chose de Mademoiselle de Nevers, digne héritière de l'esprit de Monsieur son pere, & des charmes de Madame sa mere....

On a omis ici quelques Vers Anglois, à la louange de cette Demoiselle.

Les autres Beautés me pardonneront, si je n'en dis rien de particulier ; ce n'est pas qu'elles ne le méritent, mais il faut du tour & de la délicatesse pour rendre les louanges agréables : & c'est ce que je n'ai pas.

Au sortir de la table, on se mit à jouer, pendant que tout se pré-

paroit pour la Comédie. La salle où elle fut représentée, étoit au milieu du jardin : c'étoit un grand espace couvert, & environné de toiles, où l'on avoit élevé un Théâtre, dont les décorations étoient entrelacées de feuillages verts, fraîchement coupés, & illuminées d'une prodigieuse quantité de bougies. La Piece en trois Actes, est de Monsieur de Malezieux; elle étoit mêlée de danses, de récits, & de symphonie : & afin que vous ne puissiez douter qu'elle ne fût représentée dans toute sa perfection, vous saurez que Madame la Duchesse du Maine y jouoit; Mademoiselle de Moras, Monsieur de Malezieux, Monsieur Crom, Monsieur Landais, Monsieur Dampierre, Monsieur Caramon, & un Officier de l'Artillerie, dont j'oublie le nom, en étoient les

ET EPITRES. 135

Acteurs ; pour les intermedes ,
 c'étoient Balon , du Moulin , &
 les Allards , qui formoient les
 entrées ; les paroles du Prologue ,
 & des récits , étoient de Monsieur
 de Nevers pour l'Italien , & de
 Monsieur de Malezieux pour le
 François , excellemment mises en
 Musique par Matair , & le tout
 exécuté par les voix & les ins-
 trumens de la Musique du Roi.
 Le spectacle dura trois heures &
 demie , sans ennuyer un moment :
 il est vrai qu'il fut interrompu
 vers le milieu de la représenta-
 tion , par un laquais de Madam-
 e d'Albemarle , qui , pendant
 qu'on étoit le plus attentif , &
 qu'on suoit à grosses gouttes , fit
 lever tout le monde pour por-
 ter une coëffe & une écharpe à
 sa maitresse , de peur du serein :
 Dieu fait les bénédictions qu'on
 donnoit à son laquais , & à la

délicatesse de son tempérament. Le souper fut encore plus magnifique que le premier repas : les Dames s'y présenterent avec les mêmes charmes , & quelque chose de plus : les applaudissemens fournirent les premiers entretiens ; on se mit de bonne humeur : les faiseurs d'Impromptus ajouterent quelques plats de leur façon à ceux de l'entremets : Monsieur de Nevers commença ; un homme qu'on prit pour moi , poursuivit , & ne fit rien qui vaille. Je ne vous envoie pas ces ouvrages , parce que vous avez assez mal reçu ceux que je vous ai déjà envoyés. Après le souper , on tira force fusées , & à une heure après minuit , le Bal commença : je ne vous dirai point à quelle heure il finit , car je me retirerai à la petite pointe du jour , qu'on ne faisoit que

ET EPITRES. 137

commencer les contre-danses :
je regagnai Sceaux , j'y dormis
deux heures , & quand j'en suis
parti , je ne doute pas qu'on ne
dansât encore à Châtenet. Voilà ,
Mademoiselle , le récit abrégé
d'une Fête que vous trouverez
beaucoup plus circonstanciée dans
le premier Mercure.



A Paris le premier Septembre.

A MADEMOISELLE B...

CHARMÉ déjà , de tout ce qui
vous rend aimable , je viens de
l'être de votre miséricorde &
de votre bonté : elles sont si mar-
quées dans la Lettre que je reçus
hier , que je ne vous offenserai
jamais , si ce n'est par une trop
grande assiduité à vous marquer
mes respects , & mon attention

pour vous. Nous avons hier eu la noce & toutes les cérémonies , je veux dire la noce de Mademoiselle Butler , autrefois dite le petit Violon. Quand je dis , & toutes ses cérémonies , je n'entends pas parler de nos noces de Saint-Germain , où les Nymphes & les Déeses , plus belles que l'astre du jour , se marient pendant les ténèbres de la nuit , comme des hibous & des chats-huants , & vont promptement se retirer avec leurs époux fortunés , comme s'ils venoient de faire une mauvaise action. Nous nous sommes mariés en plein midi , au milieu de Paris ; nous avons eu sept ou huit-mille personnes qui nous attendoient sur le passage , en allant & en revenant , & un festin à dîner & à souper , où nous étions dix-huit ou vingt à table ; ajoutez à cela trois ou

ET EPIQUES. 139

quatre des conviés , beaux-esprits de profession , qui se tuoient de dire des gentilleſſes ſur le ſujet préſent , pour faire rire le marié , & pour faire pleurer la mariée. Je n'ai pas manqué de ſonger à vous , Mademoiſelle ; car j'y ſonge toujours , & de ſouhaiter que vous ſoyez mariée avec cet appareil , ſachant que cela eſt infiniment de votre goût. Comme je vous ai depuis peu excédée de descriptions , je ne vous dirai rien de plus de cette fête : je vous envoie ſeulement une liſte des préſens , que l'époux a envoyés la veille des noces , & des habits que la Comteſſe de Grammont a donnés au Violon , pour cette expédition. Je n'oſerois vous dire , Mademoiſelle , que vous avez le goût le plus juſte du monde , après les louanges que vous me donnez ; il eſt vrai que , ſelon

moi, il n'y a pas tant à se récrier sur le mais quand je l'ai loué, je savois bien que c'étoit louer l'esprit, l'âme & le Directeur de la Cour de Je vous fais le meilleur gré du monde de vous souvenir des mouches de Zénéide, quoique je les aie presque oubliées : j'avoue qu'elles ont plus de mérite dans leur petit doigt, que toutes ces autres dont vous parlez. Au reste, je vous prie de croire que j'aurois plutôt jeté le Bélier dans la rivière, que de le lâcher parmi ces précieuses & ces especes inconcevables : je vous demande pardon de l'avoir laissé voir à Madame C... & à la famille de Pontalie, avant que de vous l'envoyer. Je vous ai déjà dit qu'il étoit à vous, & fait exprès pour vous : je l'avois fait emballer & cacheter bien soigneusement de tous les côtés, à la pre-

ET EPIQUES. 141

miere nouvelle de l'arrivée de l'Etang à Saint-Germain ; cependant je viens d'apprendre que le dit l'Etang est venu ici pendant que j'étois à la Messe à quatre pas d'ici : qu'il a vu le Comte & la Comtesse de Grammont , & qu'il n'a pas voulu attendre mon retour , quoiqu'on lui eût dit que je ne serois pas un demi-quart-d'heure à revenir : j'ai été outré de cette brutalité , & s'il ne revient pas , comme on m'assure qu'il n'a garde de faire , je vous en fais mes plaintes. Adieu , belle B....



A Paris , le 17 Novembre.

A MADEMOISELLE B...

JE n'esperois plus de vos nouvelles , lorsque je reçus hier votre Lettre : je ne vous dirai point les

réflexions que votre silence m'a fait faire ; car à quoi cela sert-il ? Je n'ai murmuré qu'une fois contre vous , & j'ai trouvé que j'avois tort : mais cela me fait connoître que je suis très-sensible aux moindres marques de votre indifférence. J'ai été fort étonné du froid dont vous faites mention dans le beau climat où vous êtes , parce que votre Lettre est datée du 8 Octobre ; & je ne me suis apperçu, (que par ce que vous me mandez du voyage du Duc de...) que vous vous êtes trompée de six semaines ou environ. Je n'ai bougé d'ici depuis le retour de mon frere , de Fontainebleau : il en étoit revenu dans un état si dangereux , que je l'ai cru à l'extrémité ; il s'évanouissoit à tous momens de foiblesse, on ne pouvoit le porter dans sa chaise , de la cheminée au lit , qu'il ne perdît connoissance : &

ET EPIÎRES. 143

vous , Mademoiselle , qui vous
 plaidez à rendre visite aux agoni-
 sans , & aux gens nouvellement
 trépassés , vous l'auriez comp-
 té parmi les derniers , à sa mai-
 greur extrême , & à la couleur de
 son visage : mais il est dans un
 état tout différent à l'heure qu'il
 est : il n'a plus de fièvre , & il
 marche tout seul ; ainsi je ne dou-
 te pas qu'il ne soit entièrement
 rétabli avant que je parte pour
 Montpellier. Je n'ai jamais eu
 tant d'envie d'y être , quoique jé
 fois très persuadé , comme je vous
 l'ai toujours mandé , que je n'y
 trouverai pas mon compte ; ma
 destinée a toujours été d'être beau-
 coup plus agréable de loin que
 de près ; sur-tout aux personnes
 à qui j'avois le plus d'envie de
 plaire. Mon frere vous fait ses
 complimens aussi bien qu'à Ma-
 dame votre sœur ; il m'a paru que

la bonté que vous avez eue, l'une & l'autre, de vous intéresser à sa santé, lui a donné une vivacité, lorsque je le lui ai dit, qu'il n'avoit point encore témoignée depuis sa maladie : & je ne doute pas qu'il ne vous en témoigne sa reconnaissance, après une petite opération qu'on lui doit faire assez loin du visage, & qui, sans être dangereuse, est très nécessaire, & passablement douloureuse. Je vous fais si bon gré, Mademoiselle, d'avoir songé à moi, de m'avoir écrit, & de souhaiter de me voir, immédiatement après avoir vu le Berger P... que, si j'avois auprès de moi le portrait que le Bel fit de vous, pendant que vous fricassiez de la fleur d'orange, je me mettrois à genoux devant, & je lui baiserois la main. Cependant au milieu des choses obligeantes que vous avez
la

ET EPITRES. 145

la bonté de me dire dans votre Lettre, vous ne me faites pas un mot de réponse sur les plaintes que je vous avois faites, de me voir faire des présens de Montpellier, sans y avoir ajouté la moindre chose de votre part; peut-être faites-vous faire une épée garnie de rubis & de diamans, ou quelque belle écharpe brodée de vos chiffres, par vos belles mains, telles que la Reine Thomyris, ou la Princesse Placidie envoyèrent au vaillant Spitridate, ou à l'amoureux Constance. Je les recevrai avec le même respect, & les mêmes transports: mais je ne vous réponds pas de tuer autant de gens à votre service après. Je pars aujourd'hui pour notre Cour, d'où je me donnerai l'honneur d'écrire à Madame la grande Duchesse, &c.



G



A Paris , ce 10 Mars.

A MADEMOISELLE B...

RIEN ne marque si bien votre retour , belle Henriette , que ce que vous avez eu la bonté de m'écrire au bas de la Lettre de Madame votre sœur ; c'est une querelle d'Allemand que vous me faites dès Agde , pour avoir un prétexte de ne me plus regarder à Saint-Germain. Dieu veuille bien vous pardonner toutes vos injustices ; ce n'étoit pas la peine de vous faire tant importuner , & de vous faire exorciser , comme Monsieur le Comte d'Agde me mande qu'on a fait , pour m'écrire des cruautés : je n'ai pas laissé de baïser ces inhumanités , & de vous en remercier comme

je fais , bien humblement ; car c'est toujours m'écrire , que de m'écrire en colere , & c'est ce que vous ne ferez plus , dès que vos appas ne logeront qu'à trois pas de moi. Je suis si éloigné de me réjouir de ce que votre retour me dégage du vœu de vous aller voir à Montpellier , que j'ai été sur le point de partir pour l'accomplir , dès que j'ai su que vous n'y resteriez plus gueres : & j'avois pris ma résolution pour vous suivre jusques aux Frontieres de Portugal , si le vous y avoit menée. Il m'a écrit avant son départ de Montpellier , & m'a fait part de votre voyage de Béziers : le Chevalier Hall m'a annoncé celui d'Agde ; vous avez beaucoup d'honneur , Mademoiselle , à lui avoir enseigné l'orthographe . Je vous garde cette dernière Lettre , qu'il date de Montpellier ,

& où il me mande qu'il vous accompagnera jusques à Béziers. Au reste, je vous avertis qu'il faudra soutenir votre retour à Saint-Germain, avec hauteur & noblesse; car la Comtesse & M^e. N.... sont bien résolues de vous témoigner quelque peu de surprise, de ce qu'après avoir fait la pluie & le beau tems dans les Pays étrangers, vous ayez la bonté de revenir parmi nous: mais que cela ne vous embarrasse pas: je me range de votre parti, Mademoiselle, envers & contre tous: & moi, qui, depuis votre départ, n'ai pas été à Saint-Germain la valeur de trois semaines de suite, je vous promets de n'en bouger, tant que vous y ferez: outre que Madame D.... promet de vous mener à Sceaux, à présent que les voyages ont augmenté votre mérite. Je ne vous parle point

ET EPITRES. 149

des aventures modernes de sa
bonne amie , Madame de
vous les savez , ou vous les
serez à votre arrivée , mieux
que je ne pourrois vous les
conter. Jamais Carême ne me
paroîtra si long que le reste de
celui-ci , puisque vous ne devez
partir de Montpellier qu'après
Pâques. Jurez-moi deux choses ,
belle Lifette , pour me consoler
de ce que vous m'avez trouvé si
fot dans une de mes Lettres au
Maréchal : l'une de ces grâces
est que vous me ferez savoir po-
sitivement le jour que vous arri-
verez à Essone ; & l'autre , que
vous viendrez à Pontalie toutes
les fois qu'on vous en priera , &
que vous n'importunerez point
Madame votre sœur, pour la quit-
ter : je ne doute point que Mon-
sieur le Comte ne vous ait fait
la plus galante réception du mon-

de , & que cette Lettre ne vous trouve encore dans son Palais Episcopal : je ne veux point songer au regret que vous aurez de vous quitter l'un & l'autre , pour revenir nous voir ; cette idée me feroit de la peine : mais afin que vous ne soyez pas trop attendrie dans vos adieux , je vous avertis qu'il étudie déjà son compliment pour Madame de R.... , & que vous n'aurez pas plutôt le dos tourné , qu'il préparera toutes ses attentions à la bien recevoir. J'espere que vous établirez le Sieur de la Salle , Concierge de la maison de campagne de Monsieur de B.... jusques à nouvel ordre ; car il ne feroit qu'une misérable figure à Saint-Germain , lui qui n'entend pas raillerie.





PREMIERE LETTRE

de M. le D. à Madame la D.

D... M...

O R maintenant en ce grand chan-
gement

Où cette Cour reprend la vertugade ;
Reprend (il faut le style de Clément,
Pour rimailier encor joyeusement)

Le Virelai, chant royal , & Balade :
Mais qui pourra rattrapper l'enjou-
ment ,

Le tour naïf, où, sans grand ornement,
En mots précis , s'exprimoit noble-
ment ,

Au bon vieux tems, une juste pensée ?
Ceci , ma sœur , n'est pour moi chose
aisée ;

Mais le voulez , il faut aveuglément
Vous obéir , dussé-je, en un moment ,
En quatre Vers, voir ma veine épuisée,
De plus , ici n'ai malheureusement

Que quelques fous, mais n'ai point de
Poète,

Pour vous rimer baliverne & sornette.

J'ai bien encor quelques bons Ora-
teurs,

Chasseurs rusés, & sur-tout en grand
nombre,

Joueurs subtils & cauteleux à l'ombre:

Mais tout au-plus ne font que Prosa-
teurs ;

Jà n'est pour vous la chose difficile,

Besoin n'avez de chercher à la Ville :

Car près de vous avez certaines gens

De grand savoir, d'esprit rare & su-
blime,

Et près d'accorder en tout tems

L'harmonieux son de la Rime

A la justesse du bon-sens.

Point ne prenez ceci pour flatterie :

Mais écoutez, vous verrez si j'ai tort.

Chez un Chanoine de Saint-Maur

Est une vieille centurie

Qu'il tira jadis du trésor

De l'Eglise Sainte-Marie,

Où le grand Nostradamus dort ;

Qu'en une cassette pourie
Il garde écrite en Lettres d'or :



Quand viendra l'an de la grande Ome-
lette,
Oncques ne fut Princesse si parfaite ;
Changé sera lors en Rhinocéros
L'ailé Cheval , qu'on appelle Pégase ;
Et l'on verra dans une selle rase
Maître Curé s'affourcher sur son dos.
Alors la docte Neuvaïne ,
Par le vouloir d'Apollon ,
Quittant les bords d'Hypocrene ,
Transportera dans Sceaux tout le sacré
Vallon.



Voilà justement la cause ,
Princesse , pourquoi je n'ose
Vous attaquer de ce lieu ;
Il vaut mieux vous dire en prose :
Adieu , ma chere sœur , adieu.





SECONDE LETTRE.

J'AI fait cent tours sous mon portique ,

Rongé mes ongles bien & beau ,
 Pour , en style macaronique ,
 Tirer encor de mon cerveau
 Quelque vieux rébus Prophétique ;
 Mais plutôt ferois-je un Rondeau ,
 Ou même un Poëme épique ,
 Qu'un obscur & triste lambeau
 D'une figure allégorique.
 Reprenons donc style nouveau ,
 Laissons la langue marotique.
 Bouquins , Bouquins , rentrez dans
 le tombeau.

Rébus sont morts , adieu la Muse antique ;

A moins que , du fleur des Accords
 Reprenant les traces obscures ,
 Je n'aille compiler un corps ,

ET EPIQUES. 155

Dont je vous dédierai , ma sœur , les
Bigarrures :

Aussi-bien contre nos clartés
Tiennent peu les obscurités
Qu'avec art & fine maniere
Dans vos écrits vous affectez ,
Et savez d'un trait de lumiere
En percer les difficultés.

Deviner des Rébus , Princesse , est où
je pipe :

Le Ciel, en me formant, me fit des yeux
de Lynx.

Eussiez-vous l'Enigme du Sphinx ,
Vous avez trouvé votre Œdipe.

Nous avons d'abord entendu

Ce fameux ennemi d'Auguste ,

Qui depuis peu nous a rendu

Par un Placard , le sang aduste.

Je n'en dis rien : mais pour celui

Qui voulut faire l'agréable.

Auprès de cette Reine aimable ,

Qui sur le Nil servit d'appui

A ce Romain si redoutable ,

Je dirai franchement de lui,
Que, s'il avoit été semblable
A celui qui vit aujourd'hui,
Cléopâtre, l'amour du monde,
Jamais pour un pareil Amant,
N'auroit dissout dans du vin blanc
Sa grosse & belle Perle ronde;
Et n'eût jamais vû le Soleil
Cette fête si magnifique,
Dont décrit si bien l'appareil
Le bon Plutarque, en sa Chronique;
Ni le Nil, porté sur son eau,
Qui n'avoit vu que de la toile,
Ce riche & superbe Vaisseau,
Dont la pourpre faisoit la voile.

*

Loin de ce Banquet merveilleux,
Dont la chere fut si parfaite,
Ma table, sans viande & sans œufs,
Est celle d'un Anachorette;
Je ne suis entouré que de gobe-gou-
jons,
De mangeurs de Lapins, de raves,
champignons:

ET EPIQUES. 157

Aucun pourtant n'a le teint blême;
 Car, grâce au sage Mandement
 Du Prélat, qui, si saintement,
 Ordonne avec un soin extrême,
 Ce qu'on doit manger seulement,
 Le vin qui mouffe est de Carême,
 Et n'offense Dieu nullement.
 Ainsi, pleins d'une sainte joie,
 Toujours réglés & non dévots,
 De dits joyeux & de bons-mots
 Nous assaisonnons la lamproie,
 Et l'arrosons du jus des pots.
 Mais c'est trop tirer de ma tête,
 Dont petit est le réservoir :
 J'irai dans deux jours vous revoir.
 Donnez ordre que l'on m'apprête
 Poulet maigre en votre manoir,
 Dont en ce tems on se fait fête,
 Avec regret, mais par devoir.





A MONSIEUR SILLERY,

L'Evêque de Soissons.

PRÉLAT, qui des Prélats savans,
Comme des Prélats résidens,
Pouvez passer pour le modele,
(Et cela n'est pas bagatelle,
Tant il en est de notre tems)
Grand merci de tous vos présens,
Et du dernier qui renouvelle
Ceux que vous faites tous les ans.
Le Comte, qui pourroit chez la troupe
immottelle
Passer pour un des Vétérans,
Dit que le vin dont les Dieux vont
buvans,
Auprès du vôtre en parallele,
Paroîtroit du vin d'Orléans :
Et si je me connois en gens,

ET EPIQUES. 159

Le Soiffons des Prélats est , dit-il , le
modele.

Jadis Pasteurs , ou soi-disans ,
Pour le monde brûlans de zele ,
De la Cour rarement absens ,
Alloient de ruelle en ruelle ,
L'amour au beau Sexe prêchans ,
Et la charité fraternelle ;
Tandis que leur troupeau fidele ,
En liberté couroit les champs ,
Et se païssoit d'herbe nouvelle ,
Sans crainte des loups ravissans.

Vous donc , Monseigneur , qui
savez tout ce qu'on peut savoir
dans les Belles-Lettres , & qui
n'avez d'autre soin que celui de
vous en cacher ; on ne se lasse
point d'admirer ici la même mo-
destie dans tous les devoirs d'un
veritable Pasteur , que vous rem-
plissez si dignement. Le Comte
de Grammont remarque que , sans

crier si haut que font quelques-uns de vos Confreres, contre des périls imaginaires, ou contre des erreurs déjà prosrites, votre troupeau ne s'égare point, parce qu'il connoît votre voix, & qu'il suit votre exemple.

Au reste, on m'a fort grondé de ce que je n'étois pas ici pour répondre à cet endroit de votre Lettre, où vous attribuez à Pontalie les agrémens de la Maison d'Horace. Ne croyez pas que ce soit trop dire : Pontalie les auroit tous, si vous y étiez avec le vin que vous nous y faites boire; car, vous pouvez vous souvenir d'un endroit de ce jardin qui vaut bien celui dont Horace fait une description si agréable :

*Quâ Pinus ingens albaque Populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.*

ET EPIQUES. 161

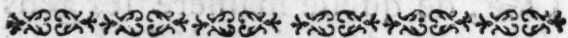
Car , rien n'y manque : le
Pin , le Peuplier , & le murmure
du ruisseau , nous en font souve-
nir. N'avez - vous point remar-
qué , Monseigneur , dans la même
Ode , de quelle maniere les gens
de goût se donnoient du bon tems
dans un siècle si poli , sur-tout
les Fêtes & les Dimanches ?

*Seu te in remoto gramine , per dies
Festos , reclinatum beâris
Interiore notâ Falerni.*

Je crois que ce vin de Falerne ,
Dont il fait par-tout tant de cas ,
Étoit un vrai vin de Taverne ,
Dont vous & moi ne boirions pas.

Mais c'est trop abuser de votre
loisir ; je finis donc , Monsei-
gneur , en vous assurant que tous

les habitans de Pontalie auroient bien autant de goût pour vos Lettres que pour vos présens , si vous vouliez bien les faire un peu plus longues.



✍ A Paris , ce 10 Mars.

A MADEMOISELLE B...

IL m'est tombé entre les mains , Madame , depuis quelques jours , un écrit daté de Pontalie , mais qui n'est signé de personne. C'est un ouvrage plein d'esprit : surtout ce beau Simple auquel on arrive si difficilement , & qui fait dire néanmoins à quiconque lit tout ouvrage composé dans ce goût exquis , qu'il en auroit sans peine fait autant , y brille de tous côtés. Seroit-il possible que mon vin eût inspiré à l'Auteur tout ce

ET EPITRES. 163

que je viens de lire de choses spirituelles & agréables ? J'ai peine, je vous l'avoue, à me le persuader. En effet, le meilleur vin ne peut tout au plus donner que des faillies : mais ici tout est réglé ; les pensées sont sages, les sentimens sont délicats, les expressions sont justes, les tours sont fins, nobles, polis. Je vous assure, Madame, que, si ce n'est pas vous qui avez fait l'ouvrage, c'est au moins quelqu'un dont le caractère d'esprit approche beaucoup du vôtre.

J'ai regret seulement que, dans une composition si parfaite, on ait négligé une chose capable plus que toute autre, de rendre un ouvrage immortel : je parle du soin exact de ne dire que la vérité : & certainement la vérité ne se trouve pas dans tout ce qu'il y a, dans l'écrit, d'obligeant & de gra-

cieux pour moi : mais c'est que l'Auteur , en ce point très-habile , a su que les louanges , quand celui à qui on les adresse ne les mérite pas , ne sont précisément que des conseils qu'on lui donne. Ainsi , lorsque l'Auteur me loue ici sur certains chefs , ce n'est pas que j'en aie rempli les devoirs ; c'est que proprement il m'avertit que je les dois remplir.

A l'égard de ce qu'ajoute Monsieur le Comte de Grammont , que , sans crier bien haut , j'empêche mon troupeau de s'égarer , je ne dirai qu'un mot. Je mets en effet toute mon application à procurer qu'on ne lui distribue que des nourritures saines : mais après que là-dessus nous avons fait notre devoir , convient-il que nous allions publier nos prouesses , s'il faut user de ce terme ? Tâchons , autant que nous pouvons ,

ET EPIQUES. 165

de faire le bien pour le bien même ; & malheur à nous , si à une œuvre si sainte , nous mêlons des vues humaines ! Après tout , personne ne mérite moins que moi , la louange que me donne , à ce sujet , Monsieur le Comte de Grammont.

Au reste , Madame , l'Auteur met dans tout son jour , avec un agrément infini , la ressemblance de Pontalie à la maison d'Horace. Que j'aime le Pin , le Peuplier & le murmure du ruisseau , dont il me rappelle le souvenir ! Certainement la Nature a des beautés auxquelles l'art ne sauroit atteindre. Aussi voyez-vous que l'Auteur, qui a le goût pur & vrai , autant qu'homme que je vis jamais , se garde bien de célébrer vos allées , les compartimens de vos parterres , quelque beau que tout cela soit ; tandis qu'il se hâte ,

en quelque sorte , de parler du ruisseau , des prairies que son onde baigne , des arbres épars confusément sur ses bords.

Il fait une espece de comparaison des Fêtes des Anciens , avec nos Fêtes : c'est un jeu d'esprit , permis à un homme du monde. Aussi ne croirai-je pas lui apprendre rien de nouveau , quand je lui dirai que les Fêtes des Anciens n'étoient proprement que ce qu'on appelle des réjouissances ; au-lieu que les nôtres ne sont établies que pour aider à notre sanctification.

Enfin , Madame , tout plaît dans cet ouvrage ; & j'ose assurer que l'Athénien le plus poli du siècle de Périclès ou d'Alcibiade , n'auroit point désavoué de l'avoir fait , tant il est plein de délicatesse , de grâces naïves & naturelles. Je doute néanmoins que

ET EPITRES. 167

son auteur soit né dans les environs du Pyrée ou de l'Aréopage. Mais voilà une Lettre bien longue pour un homme qui a coutume de n'en faire que de courtes. Je finis, en vous assurant que je suis avec la dernière passion, Madame, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

L'EVÊQUE DE SOISSONS.



AU SEIGNEUR, &c.

LE Chevalier.....

De son autorité nouvelle,

N'est pas si fier que....

L'est des Vers faits par vous pour elle.

Quant à moi, qui me vois banni

D'auprès des yeux de la Pucelle,

Par ordre d'un Envoi rebelle,

Que Satan vous avoit fourni

Pour me tourmenter la cervelle :
 Quand j'en devrois être honni ,
 Ne craignez pas que j'en appelle.

E N V O I.

... supprimez cependant
 Dans vos Vers certaine formule ,
 De qui le tour insinuant
 Rend le beau Sexe un peu crédule.
 Dans un autre tems, sans scrupule ,
 Tendres Vers sont mis en avant :
 Mais si l'Amour va s'unissant
 A Phébus, dans la canicule ,
 Alors ce n'est plus jeu d'enfant.



A Mademoiselle S K E L T O N.

E P I T R E.

JEUNE & charmante Skeltonie ,
 De vos amans la Litanie
 Pleure depuis votre départ
 Comme un vrai jour de Saint-Médard,
 Et

Et jamais, parmi nous, vos charmes
 N'ont fait de si tendres vacarmes.
 Gros de soupirs, la larme à l'œil,
 Nous nous sommes mis en grand deuil;
 L'Hôtel où fait sa résidence
 Certain Envoyé de Florence
 Du Tonnerre paroît frappé :
 De noir son carrosse est drapé,
 Et son cocher, en vain, se tue
 D'aller tous les soirs à la rue
 Où, vous voyant, tous les Bardis
 Croyoient se voir en Paradis.
 Bref, belle Infante, votre absence
 Est de si mortelle influence,
 Que chaque jour, pour quelqu'amant,
 On fait billet d'enterrement;
 Les plus pressés veulent se pendre :
 Mais pour moi, comme feu Léandre,
 Je veux dans un tems moins amer,
 Me jeter tout nud dans la Mer,
 Sans timon, cordages, ni voiles,
 Vos beaux yeux me servant d'étoiles,

Et nageant comme un faumon frais,
 Me rendre auprès de vos attraits;
 Tandis que, comme Héro la belle,
 Vous ferez mettre une chandelle
 Quelque part au haut de la tour,
 Où vous faites votre séjour;
 Bien entendu, pour ce voyage,
 D'attendre le tems où l'on nage;
 Car d'arriver tout morfondu,
 Autant vaudroit être pendu;
 Pas n'est bon dans telle aventure,
 Que les rigueurs de la froidure,
 Malgré les feux de Cupidon,
 D'un amant fassent un glaçon.
 Zéliane, l'aimable Fée,
 De vous paroît toujours coiffée,
 Elle aime à s'en entretenir;
 Mais ce vœu de ne plus venir
 De vos jours la revoir en France,
 Sans vous flatter, un peu l'offense.
 Est-ce par certain Damoïsel
 Que nous appelions Carizel,

Dit-elle , qu'elle est enchantée ,
 Et dans Albion arrêtée ?
 Est-ce pour les joyeux ébats
 De chasses, danſes , grands repas
 (Quel l'Amour ſouvent accompagne)
 Qu'elle aime ſi fort la campagne ,
 Et qu'elle me preſſe ſi fort
 D'aller débarquer dans le port
 Le plus prochain de Suſſexie ?
 Humblement je l'en remercie :
 Jà , n'eſt beſoin ſi loin aller
 Pour chaffer , mommer , ou baller.
 De Paris dans le voiſinage
 Eſt un palais du haut parage ,
 Ordinairement habité
 Par Ris , Jeux , Grâces , & Beauté ,
 C'eſt-la que feſtins, danſe & chafſes
 Ne marchent jamais ſans les Grâces ;
 Château dont, par enchantement,
 La Maitreſſe eſt tout l'ornement.
 Ainſi d'aller par mes journées
 Vous voir deſſus vos haquenées ,
 Ou bien quelquefois regarder

En contre-danſes gambader ;
 Fuſſiez-vous cent fois plus aimable ,
 Le projet n'eſt pas raifonnable ;
 Tandis qu'à Sceaux (ſéjour des Dieux)
 Tout charme l'eſprit & les yeux.
 Ainſi railonne Zéliane.
 Pour moi (qui ne ſuis qu'un profane,
 Peu digne des plaiſirs de Sceaux)
 J'irai vous voir , entre deux eaux.
 En attendant ſe recommande
 A toute cette Cour d'Urgande ,
 A ce Palais d'Apollidon ,
 (J'entends du Comte la maiſon ,)
 De cet écrit le ſécretaire ;
 Le nommer n'eſt pas néceſſaire :
 Mais en jouant au corbillon
 Il rimeroit à votre nom ;
 Très-humble ſerviteur du pere ;
 De la belle-ſœur , de la mere ,
 De vous & de l'heureux mari
 De la charmante Barbari :
 De vos chafſes peu ſe ſoucie ;
 Mais il auroit aſſez d'envie

De se trouver à vos repas,
 Si l'on y sert des poulets gras.
 Mais quant à ce dernier chapitre,
 Plus rien ne dira mon épître;
 Et Pégase étant un peu las
 De l'avoir pris d'un vól si bas,
 Je finis par une nouvelle,
 Dont voici le récit fidele.
 Votre absence a rendu Nointel
 Plus maigre & plus sec que le Bel:
 Et même on craint qu'il n'en périclé,
 Car il a déjà la jaunisse.
 Pour votre amant aux cheveux gris,
 Qui mangea lui seul deux perdrix,
 Comme on alloit sortir de table,
 Et qui faisoit tant l'agréable
 Ce même soir auprès de vous;
 Voici son état, entre nous:
 Le pauvre homme est en frénésie,
 Et, sans secours d'Apoplexie,
 Chez Pluton auroit fait un tour,
 S'il n'attendoit votre retour.

*A MADEMOISELLE B...*

JE vous écris, belle Lisette,
Du fond de la tendre retraite,
Où s'assemblent ici les cœurs
Pour se plaindre de leurs malheurs,
Et pour déplorer votre absence
Dans un respectueux silence :
Mais ce mot n'est pas le premier,
(Quoiqu'il le soit sur le papier ;)
J'avois tant de choses à dire,
Que mon cœur n'a cessé d'écrire,
Et mon esprit qui les savoit,
A tout moment vous écrivoit ;
Mon âme avoit la même envie,
Mais hélas, je ne suis en vie
Que depuis deux jours seulement,
Et cela, bien petitement ;
Je rêve jusqu'à la nuit noire,
Soupirant, sans manger, ni boire ;

Je ne bois plus , en vérité ,
 Que pour boire à votre santé ,
 Et dans ma tristesse fatale
 C'est de l'absynthe que j'avale.

Depuis le jour que vos beaux yeux ,
 S'éloignant de ces tristes lieux ,
 En ont fait une solitude ,
 Les chagrins & l'inquiétude ,
 Les sombres jours , d'affreuses nuits ,
 Se trouvent par-tout où je suis ;
 Je veille la nuit , & l'aurore
 Me retrouve veillant encore ,
 Et dans Paris on me croit fou ,
 De n'y parler plus que de vous ,
 Jusqu'auprès de la porte verte
 Mille oiseaux , touchés de ma perte
 Mettant mes plaintes en chansons ,
 Les chantent sur tous les buissons.
 O que je bénis la Prudence
 Qui m'ôta de votre présence !
 Elle fit m'éloigner du lieu
 Où chacun fut vous dire adieu :

Car, malgré le foible avantage
 De la raison, ou du courage,
 Loin de soutenir cet effort,
 N'en doutez point, j'en serois mort ;
 Mais cette mort prompte & certaine
 Vous auroit épargné la peine
 De lire tout ce fatras-ici,
 Et d'en pleurer peut-être aussi.
 C'est-pourquoi changeons delangage,
 Pour vous parler de l'étalage
 Où se mettent manteaux crottés,
 Qui voudroient passer pour Beautés,
 Qui font par-tout les entendues,
 Et, dans le jardin répandues,
 Portent leurs téméraires pas
 Où vous promeniez vos appas.

Elles vont même à la chapelle
 Se mettre au coin de Mademoiselle,
 Se flattant dans cet heureux coin
 Qu'on leur pourra trouver de loin
 Cet air naturel que l'on vante,
 Cette taille qui nous enchante,

Cet agrément, & ces attraites
 Que chacun vous trouve de près ;
 Mais elles y vont à leur honte ,
 Nos yeux n'y trouvent point leur
 compte ,
 Et, malgré tout leur effilé,
 Pour elles chacun est gelé :
 Non pas chacun , car l'infidèle
 Qui n'adoroit que Mademoiselle ,
 Laborn ne voit plus de Jupon,
 Sans aller comme un Céladon
 Offrir ses soins & sa tendresse
 A cette nouvelle maitresse.
 Nous l'avons vu sur les balcons
 Au milieu de quinze rayons ,
 (Dont le plus beau paroïssoit sale)
 Se moquer du pauvre la Salle ,
 Et leur conter qu'à votre Cour
 Il en triomphoit chaque jour.
 Cette insolence téméraire
 Mérite une peine exemplaire :
 Mais c'est , dans l'empire amoureux

L'innocent & le malheureux
Que le destin toujours accable ,
Et qu'on punit pour le coupable.
Voulez-vous savoir à présent
Tout notre divertissement ,
Je veux dire celui des autres.
Car vous pleurer, sont tous les nôtres :
On ne bouge d'auprès du feu ,
De froid chacun a le nez bleu ;
On ne voit plus chez la Comtesse
Que la guinguette & la grosseffe ;
Chez les échets
Ont perdu leurs premiers attrait ;
On aime mieux ceux du carrosse ;
Dans trois jours... part pour l'Écosse.
On mange ici peu de pois verts.
Laborn , d'une épigramme en vers ,
A mis en Anglois la substance ,
Sans faire aucun tort à la France.
Toujours les Grâces & l'Amour
Chez votre sœur font leur séjour ,
Et ce Dieu l'a trouvé si belle

Qu'il ne fait point de pas sans elle ;
 Mais peut-être qu'à votre tour
 Il ira vous faire sa cour ;
 Et quand des cruels fanatiques
 On ne craindra plus les pratiques ;
 Sous la figure de Bélier ,
 Vous le verrez à Montpellier.



A MADEMOISELLE B.....

TOUTE matendresse s'étoit ré-
 veillée , & j'allois , belle Lisette ,
 vous en dire deux mots de la seule
 maniere qui m'est permise : c'est-
 à-dire , que j'étois sur le point
 d'employer la prose & les vers
 dans une description des masca-
 rades de Saint-Germain , lorsque
 j'ai reçu une lettre du dans
 laquelle il m'apprend que vous

H vj

m'aviez fait l'honneur de lui dire ,
 que celle que je lui avois écrite
 sur la prise de Nice étoit la plus
 sotté lettre du monde ; je m'en
 rapporte infiniment à votre goût,
 & c'est le jugement que vous ve-
 nez de me rendre , qui me fait
 rentrer en moi-même ; car je
 m'étois moqué de la critique des
 Dames du bel air , & des beaux-
 esprits de Paris , qui se sont sou-
 levés contre quelques couplets
 faits à Versailles : mais vous pre-
 nez leur parti ; c'est plus qu'il
 n'en faut pour me faire renoncer
 au desir de rimer , & même à ce-
 lui de vivre.

Je ne vivois que pour vous plaire ,
 Je n'espere rien de l'amour ;
 A mes vœux Phébus est contraire ,
 Et je suis plus mal à la cour
 De la Déesse de Cythere ;
 Que me reste-t'il en ce jour ,

ET EPIQUES. 181

Que de m'en plaindre à votre mere?
 Mais comme ce seroit vous faire un
 mauvais tour,
 J'aime mieux mourir & me taire.

Je devrois finir à cet endroit,
 & vous laisser croire que je suis
 mort: mais, outre que je ne sau-
 rois vous tromper, je suis très-
 persuadé que vous n'en feriez
 que rire, & que votre grand plai-
 sir seroit de regarder entre deux
 yeux un amant à l'article de la
 mort, pour lui faire manquer son
 coup, comme vous avez voulu
 faire manquer la harangue de ce
 pauvre Evêque d'Agde: je vais
 donc remettre mon trépas jus-
 qu'à ce que j'aie l'honneur de
 vous voir, pour vous laisser le
 plaisir de m'interrompre. En at-
 tendant faisons un petit récit d'u-
 ne des fêtes de notre Cour: ce

182 LETTRES

fut la mascarade du Jeudi gras,
où d'abord,

Le fils aîné de Mr.,
Accompagné du preux S.....,
Ayant fait ouvrir la barriere,
D'une contenance guerriere
Montoient deux chevaux de carton;
Leur déguisement & leur danse
Attirerent tous les regards,
Leurs chevaux dansoient en cadence,
Faisoient tous deux la révérence:
Leurs maîtres paroissoient deux Mars,
Et jamais de cet air en France
On a vû danser des Houzards.
Au beau milieu de cette presse
Dansoit avec vivacité,
Avec grandeur, avec noblesse,
Du jeune Roi la Majesté:
Tandis que d'un autre côté
Les Grâces menant la Jeunesse,
Les Agrémens & la Beauté,
D'un extrême légereté,

Suivoient les pas de la Princeſſe,
 Et ſur leurs pas marchotent les cœurs.
 Er les reſpects des ſpectateurs;
 Mais de ces Beautés chaque mere,
 Parut ſurpriſe que l'Amour,
 Ou qu'un peu de tendre myſtere,
 (Qui vont chercher à pareil jour
 Quelque petit exploit à faire)
 Ne fuſſent point de cette Cour;
 L'aventure étoit aſſez neuve,
 Sur tout en cette occaſion;
 Mais en ce tems-là Cupidon
 De tous ſes traits faiſoit l'épreuve,
 Contre la douleur d'une veuve,
 Qu'il vouloit mettre à la taiſon.

Mais je ne ſonge pas au vœu que
 je viens de faire, & je m'amuſe
 à vous faire des récits, quand je
 devrois me taire. Je finis donc,
 Mademoiſelle, en vous deman-
 dant humblement pardon, de
 vous avoir ennuyée. On me dit

dans ce moment que vous allez avec Madame votre sœur vous camper à Bayonne , en attendant que Monsieur le Duc de.... ait mis l'Espagne en état de vous recevoir : mais je ne veux point croire une nouvelle qui me mettroit au désespoir.



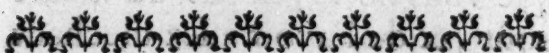
*Lettre de M. l'Abbè de Chau lieu ,
à M. d'Hamilton.*

IL faut que je vous estime jusqu'à la vénération , & que je vous aime jusqu'à l'adoration , pour vous envoyer mes folies : car quoiqu'elles dussent de droit courir les champs , les miennes ne les courent point , par le peu de cas que j'en fais. Je suis bien malheureux , & trop glorieux ,

que vous ne foyez pas du même goût , & de l'avoir assez méchant pour *meas aliquid putare nugas*. Vous savez le serment solennel que vous m'avez fait par le Sbirre, de n'en point donner de copies : je vous en conjure très-sérieusement : faites-les, s'il vous plaît, copier, car ce sont mes brouillons, & je ne les ai plus; sur-tout la premiere & la seconde lettre, que vous me rendrez, s'il vous plaît, demain, en vous allant prendre chez Mademoiselle Certain vers huit heures. Je vous embrasse de tout mon cœur, & vous honore plus que personne du monde.

L'ABBÉ DE CHAULIEU.





*Lettre de Madame Tibergeau , à
M. d'Hamilton.*

Les Muses & l'Amour veulent de
la jeunesse ;
Je rimois autrefois , & rimois assez
bien :
Aujourd'hui le Parnasse & la douce
tendresse
Sont étrangers pour moi , je n'y con-
nois plus rien.

Ces quatre vers en prose ri-
mée ne font que trop foi de cette
vérité ; cependant une Muse que
j'avois flattée de voir arriver ici
le célèbre Antoine d'Hamilton ,
s'étoit engagée à ne me point a-
bandonner , tant qu'il seroit avec
moi , & à me fournir encore as-
sez de feu & de nobles pensées ,

ET EPIQUES. 187

pour chanter le preux Chevalier
qui doit mettre à chef l'entreprise
de l'Isle d'Albion : mais comme
cet Antoine , favori du Parnasse ,
n'a point paru , la Muse sur qui
je comptois , m'a impitoyable-
ment refusé son secours , & a pris
son vól vers la Lorraine , où ,
dit-elle , on trouve en la personne
de plusieurs belles Chanoinesses
de véritables Muses. Le brave Ri-
chard plaint ma peine , je l'aime ,
je le goûte , je l'estime : mais il
ne m'inspire rien de la part d'A-
pollon. Ainsi , réduite à la prose
& à la simple amitié , mes écrits
ne peuvent plus être que fades ,
ou sérieux , & je prise trop no-
tre illustre Hamilton , & les char-
mantes Dames de Poussay , pour
ajouter ici rien de plus.





*Réponse de Monsieur d'Hamilton
à Madame Tibergeau.*

IL ne falloit pas , Madame ,
nous envoyer les vers du monde
les mieux tournés , pour nous
prouver que vous n'en savez plus
faire. O que ces quatre vers ren-
fermeroient de belles leçons pour
moi , si par malheur je n'étois in-
corrigible!

S'il faut , par un arrêt fatal ,
Que les charmes de la jeunesse ,
Et les doux soins de la tendresse
Marchent chez nous d'un pas égal ,
Pour nous guinder sur le cheval
Qui voltige autour du Permesse ;
Malheur à qui dans la vieillesse ,
Des fâcheux triste original ,
A l'insolence , ou la foiblesse

De piquer le docte animal ;
 Et qui va , sans que rien l'en presse ,
 Toujours rimant quelque maitresse ,
 Pour divertir quelque rival.
 Dans le cas suis , je le confesse ,
 Plus importun que B
 Je chante quelque Iris sans cesse ,
 Mais aussi , je la chante mal.

Et afin que vous n'en puissiez
 douter , je vous envoie quatre
 couplets assez nouveaux , que j'ai
 faits pour mon Iris d'à-présent ,
 qui par son nom de guerre , ou
 de confirmation , s'appelle Pin-
 cette.

Au reste , Madame , les aima-
 bles Muses de Pouffay ne sau-
 roient consentir au dégoût qui
 semble vous être venu pour leur
 ordre ; j'entends en qualité de Mu-
 ses : & voici ce qu'elles me dictent
 pour vous sur ce sujet :

O vous ! ornement d'une race
Où le bon goût regna toujours,
Pourquoi renoncer au Parnasse ?
Dans le plus charmant des séjours
Quel autre soin vous embarrasse ?
Qu'avez-vous besoin du secours
De la tendresse, ou des beaux jours ?
On en trouve par-tout la trace
De vos vers dans les heureux tours ;
Sur eux la mere des Amours
Semble avoir répandu sa grâce,
Et la rime, sans vains détours,
Sous votre main court & se place.



A Mademoiselle de la Force.

O vous ! qui d'une main rapide
Écrivant sur l'Amour, les Bergers ou
les Rois,
Avez à chaque pas le Dieu des vers
pour guide,

Et les neuf Sœurs à votre choix ;
 Quelle malice vous incite
 A relancer dans Saint-Germain
 Un Anachorete , un Hermite ,
 Un Solitaire , un Pèlerin ,
 Qui ne fait ni Grec , ni Latin ?
 Car dans ces lieux on en est quitte
 Pour savoir chanter au lutrin.
 Jamais ici Phébus n'habite ,
 C'est la demeure du chagrin.
 Il n'est si triste compagnie
 Pour les vers & pour l'harmonie ,
 Que fantômes vêtus de noir ,
 Tels qu'ici le sort fait pleuvoir.
 La Rime en est à l'agonie ,
 Et la Raison au désespoir
 De cette longue litanie.
 Que votre lettre est charmante à mes
 yeux !
 Je ne l'avois pas attendue ;
 Et quoique j'en sois envieux ,
 Un souvenir délicieux

Me vantera long-tems cette grâce
imprévue ; -

Ma Muse cependant vous auroit pré-
venue ,

Si j'eusse été dans d'autres lieux.

Rimer est chose peu connue

Dans un séjour si sérieux.

En vain une flatteuse amorce ,

Dans le dessein de m'animer ,

Offroit , pour me faire rimer ,

Tous les agrémens de la Force.

Oui , j'ai voulu plus de cent fois

Me mettre en train de vous écrire ;

Mais un air indolent que chez nous on
respire ,

M'accabloit & m'ôtoit la voix ;

Et , sans trouver rien à vous dire ,

La plume me tomboit des doigts.

En vain je m'enfonçois dans nos plus
sombres bois ,

(Où l'on tient qu'Apollon quelque-
fois se retire ;)

Mais

Mais lui, ni le Dieu Pan, inventeur du
hautbois,

N'avoient pas le tems de m'instruire,
Et je n'y rencontrai qu'un amant aux
abois,

Qui n'avoit pas le mot pour rire ;
Et comme il m'ennuyoit avec sa triste
lyre,

Je laissai là le pauvre Anglois.
De-là je descendis vers les bords de la
Seine,

Pour chercher quelque'objet qui ré-
chauffât ma veine,

Et non pour imiter l'ennuyant babil-
lard,

Que je ne lus jamais sans peine,
Je veux dire le vieux Ronfard ;

Car, n'en déplaise à cette vogue an-
tique

Que lui donna la voix publique,

Le vieux Ronfard étoit un sot :

Et vous allez voir, mot pour mot,

Comment ce jargon poétique

Chantoit autrefois l'Ostrogot :



Tantôt j'erre seulet par nos forêts sau-
vages,
Sur les bords enjonchez des peintures
rivages.



Monesprit, indigné de ce style pé-
dant,

Des qu'il me vint dans la pensée,
Eut vainement recours à la Seine
offensée;

Il se trouva cent fois plus glacé que
devant :

Mais par vos vers heureux ma veine
dégoûtée

Se sentit animer par un transport sou-
dain ;

Je pris d'abord la plume en main ;
Tant il faut peu d'agacerie ,
Quand le cœur est de la partie ,
Pour remettre l'esprit en train,

ET EPIQUES. 195

Mais, dites-nous un peu, pourquoi
cette morale

Que votre esprit, fertile en exemples
pompeux,

Avec tant d'agrément étale ?

Est-ce pour nous montrer, par ces re-
vers fameux,

Une nécessité fatale,

D'être, en tous états, malheureux ?

Hélas ! tout nous trace l'image
Des maux dont nos destins nous ont
environnés ;

Dès l'instant que nous sommes nés,
Nous en faisons l'apprentissage.

Mais, après tout, de quel usage

Nous est-il d'être importunés

Du récit de notre esclavage,

Et d'être sans cesse ennuyés

Par un sérieux babillage,

Dont on nous vient brider le nez ?

La Force ! croyez-moi, passons dans
l'innocence,

Dans le repos, & dans l'aisance,

Ce qui reste à filer de nos tranquilles
jours.

Des Muses & des chants empruntons
le secours ;

Et , bannissant la médisance ,

Que les Jeux , les Ris , les Amours ,

Au milieu de la complaisance ,

Regnent au moins dans nos discours :

Mais qu'ils fassent leur résidence

Où nous nous trouverons toujours ;

Pour moi j'en meurs d'impatience.



Sortez donc d'un triste manoir ,

Inventé pour de pauvres filles ,

Qu'un pompeux appareil mit en sot-
tes guenilles ,

Pour les consacrer au dortoir.

Il feroit vraiment beau vous voir ,

Derriere un parapet de grilles ,

Nous entretenir au parloir !

Revoyons-nous bien-tôt chez la trou-
pe divine ,

ET ÉPITRES. 197

Près de l'hôtel de Vilgagnon ;
 On ne peut se méprendre, à n'en voir
 que la mine ,
 Entre l'une & l'autre maison.
 Dans l'une (selon moi) jamais n'entra
 jambon ,
 Vin champenois ou Bourguignon ,
 Dans l'autre souvent Apollon ,
 Animant jusqu'à la cuisine ,
 Inspire couplets de chanson.



A Monsieur l'Abbé Abeille.

MONSIEUR, il y a quelques
 jours qu'on me fit voir une épi-
 gramme habillée en madrigal , où
 l'on prétend critiquer certains en-
 droits de votre ode ; il y avoit un
 de mes amis avec moi , qui, trou-
 vant votre ode fort belle , & la
 critique fort mauvaise , y fit la
 réponse que je vous envoie.

I iij

Jadis le Grec Archilochus
 Mit par un vaudeville iambe
 (Pour certains griefs prétendus)
 Neobulé la belle, & son pere Lycambe
 Au catalogue des pendus :
 Mais aujourd'hui , pour se défendre
 Contre les attentats divers
 D'épigrammes fans sel, de madrigaux
 pervers ,
 On se contente de les rendre ;
 Car c'est au Censeur à se pendre ,
 Lorsque son esprit à l'envers
 Veut enseigner, au-lieu d'apprendre ;
 Fait des fautes pour les reprendre ,
 Et qu'il médit en méchant vers.





Épître de Monsieur de

EST-IL donc vrai que le langage
 Que nous enseignent les neuf sœurs
 N'a plus ni charmes, ni douceurs
 Pour les gens qui sont en ménage,
 Et que l'attrait du mariage
 Devient l'unique soin des cœurs?
 Voilà, du moins, la seule excuse
 Du silence de notre Muse:
 Depuis l'hymen (vous l'avez dit)
 Phébus chez nous se refroidit.
 Vain prétexte de la paresse: ✓
 Le sacré Mont & le Permesse,
 Nobles & doux amusemens
 D'époux heureux, d'heureux amans,
 Ont de tout tems été propices
 Aux Corines, aux Euridices;
 Ont toujours animé la voix
 Des mortels soumis à leurs loix.

Ce fut par galante élégie
Qu'Ovide apprivoisa Julie ,
Et plus par ses Vers que ses vœux ,
Des Amans fut le plus heureux.
En vain une épouse captive
Avoit passé l'affreuse rive
Du Cocyte & du Phlégéon ,
Un tendre époux fléchit Pluton ;
Et l'implacable Proserpine
Rendit à cette voix divine ,
Rendit à ces touchans accords
Ce qu'on ne rend plus chez les Morts.
• Heureux ! si lorgnade imprudente
Ne l'eût privé de son attente :
Heureux ! si jusqu'à son retour
Il eût gagné sur son amour
(L'harmonieux & tendre Orphée)
De tourner le dos à sa Fée.
Ainsi , puisque les chants , les Vers ,
Triomphent jusques aux Enfers ;
Vous , de qui l'aimable compagne
Fait le bonheur d'une campagne

Où sa présence & les Zéphirs
 Comblent tour-à-tour nos desirs,
 Sans mêler à la solitude
 Les ennuis ou l'inquiétude ;
 Quel sort , pour nous injurieux ,
 Nous ôte la voix dans des lieux
 Où tout anime , où tout conspire
 Au desir d'exercer la lyre ?
 Sortez de ce profond oubli
 Où vous semblez enseveli ;
 Pour l'Hélicon , pour le Parnasse ,
 De leurs sentiers suivez la trace ,
 Et pour les Vers ingratement
 N'enterrez plus votre talent.
 Pour moi , qui sans art , sans étude ,
 Vais rimaillant par habitude ,
 A ce frivole amusement
 Je m'abandonne sottement ;
 Témoins ces pauvretés nouvelles ,
 Où jamais les doctes Pucelles ,
 Ni leur maître , n'ont mis la main :
 Non , je ne suis pas de leur train.

Ainsi , guidé par la prudence ,
Sans aspirer à l'excellence
Que demandent les Vers pompeux ,
Fleuris , sublimes , ou nombreux ;
Me tenant à mon caractère ,
J'exerce une veine étrangère ;
Tantôt enfant mes chalumeaux
Au doux murmure des ruisseaux ;
Tantôt , quittant le ton rustique ,
Je lasse tout un domestique ,
Par cent couplets pour des appas
Que j'aime , ou que je n'aime pas ;
Tantôt je cherche quelque rime ,
Digne d'un mérite sublime ,
Et quoique je la cherche en vain ,
Ma plume , en conduisant ma main
Dans un amusement que j'aime ,
Va griffonnant malgré moi-même.
Si par hasard je pense bien ,
Mes Vers n'en disent jamais rien ;
Je le fais : mais , en récompense ,
Exprimant mal ce que je pense ,

Ma rime , d'un zele indiscret ,
 Ne va point prôner mon secret ;
 Car d'abord je brouille ou déchire
 Ces amusemens que m'inspire ,
 Soit en Hiver, soit en Eté,
 Une indolente oisiveté.
 Si quelquefois je leur fais grâce
 Sur le Destin qui les menace ,
 Et s'ils évitent mon courroux ,
 C'est pour un ami tel que vous.



*LETTRE du R. P. R.... à
 Monsieur d'Hamilton.*

Vous savez que la Renommée,
 Sur-tout chez les Peuples François,
 Est de tout tems accoutumée,
 En s'éloignant, d'enfler sa voix.

N'en déplaise au Révérend pere,
 Je dirai , s'il me l'est permis ,
 Qu'il abonde & qu'il exagere

Lorsqu'il parle de ses amis.

S.-Germain est plus près que Rome;
S'il m'arrive d'y faire un saut,
Vous direz : est ce là cet homme
Que vantoit le Pere B.....?

Est-ce là cette voix tonnante,
La terreur du Pere A.....?
S'il est un Apollon à Mante,
C'est un Polyphème autre part.

Oser devant vous me produire,
J'en connois la témérité :
C'est auprès de vous me détruire,
Et démentir qui m'a vanté.

Mais en vain la peur me dégoûte
Du plaisir que j'y dois avoir :
Je ne puis trop ; quoi qu'il m'en coûte,
Acheter l'honneur de vous voir.

On voit dans les Vers que vous faites
Briller un génie infini.

O qu'un Banni tel que vous êtes,
Fait honte à ceux qui l'ont banni !

Mante, le 31. de Juillet 1718.



A Madame la Comtesse de St....

EPIÎRE.

QUELLE chaleur , quel incendie
 La canicule , à son départ ,
 Allume-t-elle ici de son dernier re-
 gard ?
 L'air est moins chaud dans la Lybie ,
 Moins étouffant dans la Nubie ,
 (Climats où naît le Léopard ;)
 Moins sec aux Désert d'Arabie ,
 Et plus frais au pays du fameux Man-
 dricard ,
 Qu'il ne l'est à présent en Basse-Nor-
 mandie.
 Astronomes ! je vous supplie ,
 Apprenez-nous par quel hasard
 L'Urne de Monsieur Saint-Médard
 (Qui verse souvent trop de pluie)
 En d'autres lieux s'est désemplie ,

Pour nous en ôter notre part ,
Nous que rarement elle oublie.
Pas un vallon , pas un côneau ,
Depuis cette saison brûlante ,
N'a vu murmurer de Ruisseau ,
Qui d'un filet d'onde naissante
Pût nourrir le moindre Roseau.
Mais ce qui plus nous épouvante ,
C'est que la Seine a trop peu d'eau,
Pour faire flotter ce Bateau ,
Cette rare & grande Serpente ,
Qui devoit à Fontainebleau
Porter la Princesse charmante ,
Et le reste de son troupeau.
Si la charge étoit importante ,
De cette machine galante ,
Que le spectacle eût été beau !
Aimable ... , vous étiez du voyage ,
Si le Dieu du fleuve , en courroux
De se voir découvert jusques sous les
genoux ,
N'eût abandonné son rivage.

On dit que plus d'un cœur jaloux
 Vous envia cet avantage ;
 Mais vous avez (& soit dit entre nous)
 Certains agrémens en partage ,
 Qui font qu'on veut toujours de vous
 Quand vous les mettez en usage.
 Quoi qu'il en soit, sans deux raisons,
 Dont la plus légère est solide ,
 Dessus cette route liquide ,
 Qu'on auroit vu de Cupidons
 Se rassembler d'un vôle rapide !
 De Rouen , combien de Tritons ,
 Menant chacun sa Néréide ,
 Seroient venus à toute bride
 Se ranger près de tous les Ponts ,
 Pour contempler d'un œil avide
 L'illustre Beauté qui préside
 Aux Beautés que nous adorons !
 Sur cent Dauphins , cent Arions
 Seroient venus , d'Adélaïde
 Célébrer les appas dans leurs doctes
 Chançons.



A Madame la Comtesse de

Quoi ! dès les premiers jours d'absence ,

Faut-il , par de nouveaux rébus ,

Que ma tendresse recommence ,

Larice , à tomber dans l'abus

D'une vaine persévérance ?

La Raison dit : n'écrivez plus ,

Ne laissez point sa patience ,

Par tous vos hommages reçus

Avec autant d'indifférence ;

Mais ces conseils sont superflus ,

L'Amour emporte la balance ,

Et je m'abandonne à Phébus.

Mais comme ce voyage est court ,

Il faut aussi que cet Épître ,

Sans parler du sieur d. ,

Ni de la voisine d'H.

Ne fasse qu'un petit Chapitre.

ET EPITRES. 209

Ainsi, Madame, je vous dirai succinctement, que, dans les premiers fables où nous entrâmes, je me retournai vers Saint-Germain, où je m'imagine que vous dormiez tranquillement ; c'est pourquoi je m'endormis aussi, par complaisance : mais mon sommeil ne dura gueres ; car Monsieur le Maréchal se mit à gronder ses gens de ce qu'ils n'avoient pas pris derriere la maison du Barbier. A ce nom je m'éveillai en sursaut, & même un peu effrayé, me souvenant de l'histoire non moins délectable que tragique que Madame votre Sœur, & Mademoiselle m'ont souvent contée d'un certain Barbier qui revenoit jadis de l'autre monde, pour rassurer les gens de celui-ci. Quoi qu'il en soit, je n'eus garde de me rendormir, comme vous allez voir par ces couplets.

L'Amour, criant comme un fou

Dès Chatou,

Dit : sachons par quel caprice

Ta muse ne chante pas

Les appas,

Aujourd'hui, de ta Larice.

✱

Sachez, dis-je, Cupidon,

Qu'Apollon

Ne m'est pas toujours propice.

Il faudroit avoir le don

D'Amphion,

Pour bien célébrer Larice.

✱

Mais, à propos, Dieu d'Amour,

Nuit & jour

Faudra-t-il que je périsse,

Sans que le moindre retour,

A son tour,

Pour mes peines l'attendrisse,

ET EPITRES. 211

Prends de quelque joli chien
Le maintien ,
Me dit ce Dieu , par malice ;
Si tu prétends aux douceurs
Des faveurs
De l'insensible Larice.

Cette réflexion me fit venir les larmes aux yeux , tant j'eus pitié de moi-même ; je laissai là le reste de la Chanson : car on ne chante rien qui vaille , quand on pleure. Ce fut donc en pleurant que j'entrai dans Paris , & ce fut en pleurant que je pris une tasse de chocolat chez l'Abbé de Louvoy : mais ce ne fut pas en pleurant que je sortis de Paris ; car ce que je vis alors me fit rire malgré moi : c'étoit toute la Badauderie qui s'étoit mise en campagne dès le matin de ce Dimanche , pour aller à Saint-Denis.

Tout le quartier de l'Arsenal,
Et tout celui des Madlonettes,
Vieillards, enfans, jeunes grisettes,
Avec leurs Amans à cheval,
Étoient dans soixante charrettes ;
Mais, grâces à Dieu, les Coquerres,
Avec leur air de Carnaval,
N'avoient garde, en rien, d'être faites
Comme ces Blondes, ces Brunettes,
Que je suivis à Joyenval.
Ce Cortége, tant bien que mal,
(Grâce au jour) en blanches cornettes
S'acheminoit au lieu fatal
Où gissoient en repos tant de Grandeurs
 muettes,
Depuis peu lugubres retraites
D'un couple qui n'eut point d'égal.

La Messe nous y attendoit, &
comme c'étoit pour un Maréchal
de France, on la fit dire par un
Révérend Pere qui avoit été Ca-
pitaine d'Infanterie ; toute l'E-

ET EPIQUES. 213

glise fourmilloit d'un nombre in-
nombrable d'habitans de Paris ,
outre ceux que nous avions lais-
sés derriere : & Dieu fait comme
tout cela sentoit la talmouse.
Ayant avec beaucoup de peine
percé cette foule presque impéné-
trable , pour regagner notre car-
rosse :

Chacun fit à ces saint Lieux

Ses adieux ,

Après le Divin Office ;

Tandis que chemin faisant ,

Et rimant ,

Je chantois tout bas Larice.



Nous ne vîmes ni courier ,

Ni boubier ;

Car , pour lui rendre justice ,

Phébus avoit l'air serein ,

Ce matin ,

Et ressembloit à Larice.

Sur la hauteur d'Ecouan ,

Le Dieu Pan

Crut que j'avois la jaunisse.

Ciel ! dit-il , comme on est fait

Et défait ,

En s'éloignant de Larice !



Sylvains , pour vous garanti

De périr ,

Comme lui , par ce supplice ;

Sylvains , ne voyez jamais

Les attraits

De la divine Larice.



Grand merci , lui dis-je , Pan.

Ecouan

Vous doit bien un sacrifice ,

Pour un Discous si galant ;

Cependant

Gardez-vous de voir Larice.

ET EPIQUES. 215.

A mesure que j'écris, je trouve que j'aurois encore une infinité de choses à vous mander : mais je me souviens en même tems que j'ai promis que ma Lettre seroit courte, & qu'elle n'est déjà que trop longue. Je ne vous parlerai donc pas de notre aventure de Creil, où nous étions modestement entrés avec six chevaux, & d'où nous sommes superbement sortis avec huit : je vous dirai seulement qu'au haut de la montagne enchantée, nous étant souvenus de Mademoiselle, & du Fils de la Reine, nous nous mîmes à dire, pour l'amour d'elle : mon Dieu ! le beau jour ! Ce fut là que nous trouvâmes que Madame la Duchesse votre Sœur avoit raison ; car nous apprîmes de bonne part qu'une certaine maison sur la droite en allant, s'appelloit Bellegarde, & non pas Mouchy.

Nous arrivâmes à cinq heures & trois minutes à Fitz-James, où nous espérons trouver Monsieur de Saint-Laurent ; mais comme il avoit envoyé deux carpes magnifiques à sa place, & qu'il devoit arriver le lendemain avec cinquante douzaines d'huitres, on prit patience ; car on se console de tout, excepté d'être quatre jours sans voir la belle Larice, quand on l'a une fois vue.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE de M. ROUSSEAU,
à Madame... ..

Vous avez bien raison, Madame, de dire que qui connoît le monde, n'a nulle peine à s'en passer. Je regrette pour vous le séjour de Marilly, & il me paroît que la Campagne va devenir plus que jamais le séjour des gens sensés :

sensés : c'est le ton sur lequel me
 parlent toujours deux de vos
 amis , qui m'écrivent réguliè-
 rement , je veux dire Monsieur de
 Canchal , & Monsieur le Che-
 valier de Comminges. Il y a
 de quoi rire jusqu'à un certain
 point , à tout ce qui se passe à
 Paris ; mais il est bon que le
 spectacle soit un peu éloigné ,
 pour y prendre plaisir , & le mot
 pour rire le trouve rarement
 pour ceux qui ont un person-
 nage dans la Comédie. Je devrois
 vous faire mille excuses de ne
 vous avoir envoyé qu'un échan-
 tillon de mon Epître à votre
 illustre Ambassadeur. Je me
 flatte que Monsieur le Baron de
 Breteuil réparera ma faute , &
 qu'il n'aura pas encore exécuté
 la promesse qu'il m'a faite , de
 la brûler , après l'avoir lue à
 Monsieur le Duc d'Orléans. Je

me suis rendu avec assez de peine au serment qu'il m'en a fait dans plusieurs Lettres redoublées , & je ne fais point encore l'effet que cette Epître a produit , ce qui , (joint à la juste défiance où j'ai toujours été sur mes ouvrages) me fait penser que le Palais-Royal ne m'a pas été aussi favorable que Bar-le-Duc & Saint-Germain. Sur cela , Madame , je vous laisse absolument la maitresse de confier Merlin à Monsieur d'Effiat. Il est beaucoup plus votre ouvrage que le mien , & l'usage que vous en ferez me fera infiniment plus avantageux que celui que j'en pourrois faire moi-même. Pour revenir à mon Epître , si Monsieur le Baron de Breteuil l'a encore , quand vous ferez à Paris , je vous supplie de la lire de vos yeux : & je le prierai même de

vous la laisser autant que vous le voudrez , bien persuadé que , bonne ou mauvaise , vous ne la laisserez voir à personne , si ce n'est à M. le Chevalier de Comminges , pour qui je vous demande la même grâce sur nos *Roches de Salisburi*. Je ne fais comment j'ai fait pour vous écrire une Lettre si longue , sans vous avoir encore parlé du cher & illustre Héros de mon Epître. Vous rendriez peu de justice au pouvoir magique de vos Lettres , si vous pouviez penser que de simples complimens , faits de votre part , pussent les remplacer ; cependant , les marques de souvenir qu'il a trouvées dans celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , lui ont fait , du moins , autant de plaisir que les souhaits que vous formez pour lui , supposé qu'ils soient accom-

plis ; vous savez trop comme il pense pour ignorer combien il est touché de votre estime , & je me flatte , s'il m'est permis de parler de moi , après un si grand nom , que vous ne douteriez point que ce sentiment , malgré toute la différence que la nature a voulu mettre entre ce grand-homme & moi , m'est du moins commun avec lui , si vous pouviez lire dans mon cœur tous les sentimens d'admiration , de zele & de respect , dont il est pénétré pour vous.

ROUSSEAU.





*LETTRE de M. le Comte
de Grammont, à Monseigneur
le Duc de Berry.*

MONSEIGNEUR,

LES grandes douleurs sont
muettes ; ainsi je n'ai pu vous
marquer plutôt l'affliction que
j'ai eue de votre départ ; mais
la philosophie , comme vous sa-
vez , Monseigneur , est d'un grand
secours dans ces extrémités ; elle
m'a un peu remis , & je prends
la liberté de vous écrire , pour
vous apprendre (car je ne fais
point flatter) que tout ne vous
regrette pas tant ici , que fait
le Comte de Grammont. Le peu
de gibier qui reste dans les lieux

où vous avez coutume de chasser, regarde votre absence comme une bénédiction, & ce ne sont que feux de joie parmi les perdrix de la plaine. Le Roi ne sauroit plus monter à cheval, sans être accablé d'une foule de lievres & de lapins, qui lui présentent des placets contre vous. Un petit lapreau, estropié d'un pied, se mit à genoux, pour demander justice de toute sa famille, que vous aviez tuée dans un jour. Je ne le fais que par le bruit commun. Mais voici ce que je fais par moi-même : je me promenois l'autre jour dans le parc, (selon ma coutume) rêvant à toutes les qualités qui vous rendent aimable. Quoi ! disois-je, ce jeune Prince, qui a tant de bonté pour moi, sera donc absent trois ou quatre mois C'est pour en mourir..... Au contraire,

ET EPITRES. 223

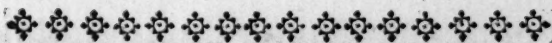
c'est le moyen de vivre , me dit un faisan , blanc comme neige , qui m'aborda dans ce moment. Ho , ho ! lui dis-je , & qui vous a , s'il vous plaît , appris à parler ? Le gros perroquet de Madame Dudicour , me dit-il , qui étoit fort de mes amis. Et d'où vient que vous êtes blanc , lui dis-je ? C'est que je porte le deuil d'un frere , que le Prince , dont vous parlez , tua quelque tems avant son départ. Vous savez , poursuivit-il , que la volatille ne porte point autrement le deuil , & que tous les cygnes ont fait vœu de porter le deuil , & de chanter en mourant , pour honorer la mémoire des cygnes du Méandre. Voilà , lui dis-je , de beaux contes ! mais , que souhaitez-vous de moi ? Je voudrois , me dit-il , comme vous aimez à rendre de bons offices , & que

le Roi vous écoute avec bonté ,
que vous voulussiez le supplier
très - humblement , de donner
quelque Royaume à Monseigneur
de Berry , où il pût , depuis le
matin jusqu'au soir , tuer les
faisans , ses sujets , pour laisser
ici en repos ceux du Roi , son
grand-pere.

Voilà , Monseigneur , la com-
mission que m'a donné le pauvre
faisan du parc de Versailles ;
voyez si vous voulez que je
m'en charge ; en attendant vos
ordres , je suis , avec un profond
respect ,

Monseigneur , &c.





*LETTRE de Monsieur le Comte
de Grammont, à M. de
Saint - Evremont.*

VOTRE régularité à m'écrire sur mes autres résurrections, me fait croire que vous n'avez rien su de celle-ci. Je viens pourtant de pousser l'aventure plus loin que jamais, avec aussi peu d'envie de la mettre à fin. On se moque de dire que les occasions accoutument au péril. Pour moi, qui viens de voir la mort d'assez près, je vous dirai franchement, que je me sens une grande averfion pour elle, & lorsqu'on la voit venir droit à son homme, je tiens qu'il est assez difficile de n'en être pas ému.

Malgré la misere, ou les ans ;
Malgré les chagrins accablans

D'une ennuyeuse maladie ;
Malgré cette glace ennemie
Qui se répand sur tous les sens ;
Quoique perclus , quoique mourans ,
Il reste aux humains , pour la vie ,
De chers & de tendres penchans.
On a beau le voir d'un œil ferme ,
On n'aime point le dernier terme :
Et de vos Grecs & vos Romains ,
Qui se ruoient à belles mains ,
On a beau vanter le courage ;
Et l'on auroit beau discourir
Sur une vertu si sauvage ;
Je tiens , pour moi , que l'homme sage
N'est jamais pressé de mourir.
Je conviens , qu'après certain âge ,
La mort , à-peu-près , s'envisage
Comme un mal qu'on ne peut guérir ;
Ou , comme la fin d'un voyage ,
Q'on n'acheve point sans périr.
Mais pour nous rendre à ce passage ,
Doucement , d'étage en étage ,

Approchons-en , sans y courir ;
 Allons au bout de la carrière ,
 Sans ennui , sans empressement ;
 Assez-tôt , de l'heure dernière
 Arrive le fatal moment ,
 Je suis peu fort sur la morale ,
 Et je ne fais pas grand Latin ;
 Mais afin que d'une âme égale
 Je puisse soutenir ma fin ,
 Voici , pour l'une & l'autre vie ,
 Le plan de ma philosophie :
 Je tâche de mettre à profit
 Ce que la Comtesse m'en dit ;
 Car , sans méditer , & sans lire ,
 Je commence à me faire instruire
 Des principes de notre foi ;
 Petitement , pour me suffire ,
 Je fais ce que prescrit la loi ;
 Au prochain je ne veux plus nuire ,
 A moins qu'il ne me nuise , à moi ;
 Sur l'incontinence , je croi
 Que l'on n'a plus rien à me dire ;

Dévôt, sans jeûner, ni médire ;
Je le suis : je l'ai dit au Roi ,
Et n'ai garde de m'en dédire.



*LETTRE de Saint-Evreumont,
au Comte de Grammont.*

J' A I appris , avec beaucoup de
douleur , votre seconde mort , &
avec beaucoup de joie votre se-
conde résurrection. J'écris tou-
jours à mon Héros d'un style
Poétique ; je vous dirai donc , en
Poète , que vous avez trouvé un
gué au Cocyte , que vous passez
& repassez avec plus de facilité
que je ne ferois un ruisseau. La
difficulté que j'aurois à revenir de
l'autre monde , me tient attaché ,
autant que je puis , à celui-ci.

Heureux qui , de bonne heure , a pu
songer aux Cieux !

C'est-là qu'on peut trouver la félicité
sûre ,

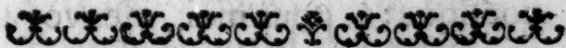
Le bien , toujours égal , & toujours
précieux.

Je trouve cependant une chose assez
dure :

C'est qu'on n'arrive point au séjour
glorieux ,

Sans passer par la sépulture ;

Une autre route seroit mienx.



RÉPONSE du Comte de
Grammont , à la Lettre
de Saint-Evreumont.

LES Complimens que vous me
faites sur mon retour de l'autre
monde , plaisent beaucoup dans
celui-ci ; les , applaudissemens

qu'on donne à votre Lettre , &
 le nombre des copies qu'on m'en
 a demandées , sont dignes de la
 réputation de mon Philosophe.
 On ne se lasse point d'admirer
 cette vivacité que les ans ne font
 que réveiller : & l'on soutient que
 deux hommes , nés comme vous
 & moi , pour porter si loin , &
 conserver si long-tems tous les
 agrémens de l'esprit , ne sont pas
 faits pour mourir ; il me semble
 que vous ne vous éloignez pas de
 cette opinion , dans votre style
 poétique ; & pour moi , mes voya-
 ges là-bas l'autorisent assez.

Deux fois du ténébreux Cocyte ,
 Ayant su repasser les bords ,
 Je prétends faire mes efforts
 Pour différer long-tems la dernière
 visite
 Que l'on doit rendre chez les Morts.

Là pourtant le gentil Voiture,
 Sous quelques myrthes verdoyans,
 (Les Grâces & les Ris, près de lui
 badinans,)

Admiroit de vos vers les sons & la
 mesure,

La cadence, les tours brillans,

Et ravissoit, par leur lecture,

Les Malherbes & les Racans;

Et là, votre Maître Epicure,

A certains Morts des plus récents

Demandoit par quelle aventure,

Avec tant d'esprit, tant de sens,

Vous restiez parmi les vivans.

Mais n'en déplaise à la figure

Que font là-bas tous vos savans,

Puisque c'est par la sépulture

Qu'on passe à leurs paisibles champs,

Suivez ici les doux penchans.

Où vous attache la nature,

Et que dans la demeure obscure

On vous attende encor long-tems.



*LETTRE de M. d'Hamilton
à M. de Campistron.*

JE vous écris , Monsieur , pour vous prier de vouloir bien assurer son Altesse Monseigneur de Vendôme de mes très-humbles respects , & de lui faire un compliment de ma part sur son mariage. Si j'avois été à portée de m'acquitter de ce devoir , il y a long-tems que cela seroit fait ; mais relégué dans cette solitude par une indisposition , que vous nommerez comme il vous plaira , j'ai été plusieurs fois tenté d'écrire ; mais j'ai eu beau rêver aux tours qui pouvoient donner quelques agrémens à ma lettre , rien ne s'est offert à mon imagination qui fût digne du sujet , & j'ai trouvé

ET EPITRES. 233

que cette béatitude, qu'on appelle
pauvreté d'esprit, régnoit autant
à Saint-Germain, que l'autre es-
pèce d'indigence.

En vain l'antique Epithalame
Vient fadement se présenter,
Avec cette ennuyeuse game,
Que Poètes lui font chanter;
Je rejetai sa grâce usée,
Comme en son lit, jeune Nonain,
(Que vient tenter l'esprit malin)
Chasse une mauvaise pensée.
Laissez-moi faire un compliment,
Dis-je, sans pointe, sans figure,
Mais tel qu'en pareille aventure
Fit pour l'Hymen, si galamment,
Jadis le renommé Voiture.
Et vous, Phébus, Dieu des Concerts,
Dont le feu rarement anime
Les habitans de nos déserts,
Faites au moins qu'en humble rime
Mes vœux aujourd'hui soient offerts.

Mais j'eus beau l'invoquer, ce fut inutilement. Dans cet embarras je m'enfonçai dans la Forêt, où le Dieu des Vers (quelquefois un peu fantasque, aussi bien que ses Nourrçons) se présenta devant moi, lorsque j'y songeois le moins.

Car le lumineux Apollon,
(Ainsi qu'on nous le fait entendre)
Se plaît souvent à faire attendre,
Quand on a recours à son nom,
Pour quelque ouvrage de renom.

Quoi qu'il en soit, il m'aborda :
il avoit ôté ses rayons, de peur de
me rissoler le corps, en m'échauf-
fant l'esprit. Je ne laissai pas de le
reconnoître à sa lyre, & à son
laurier. A son aspect, je me sentis
faisi d'une certaine vénération,
mélée de frayeur, qui me fit per-
dre toute contenance.

ET EPITRES. 235

Examinons , me dit-il , un projet
Dont l'extravagance est extrême ;
Vous voulez des vers pour Anet ,
Ils en font-là mieux que moi-même.
Pour célébrer le nom du Maître de
ces lieux ,

Jamais Phébus ne se refuse
A celui dont l'aimable Muse
A chanté ses faits glorieux ;
En sa faveur rien ne m'arrête.
Oui , pour chanter sa gloire , au mi-
lieu des combats ,
Un de mes favoris , fidèle à tous ses
pas ,

Et témoin de mainte conquête
Que la France doit à son bras ;
Ce digne Elève , à qui je prête
De mes chants les plus doux
appas ,

Trouve ma lyre toujours prêtée.

Mais quant à son hymen , ajouta-t-il
tout bas ,

236 LETTRES, &c.

Quoi que vous ayez dans la tête ,
Entre nous , je ne croyois pas
Jamais chanter à telle Fête.

Après ce discours , le Seigneur
Phébus , ayant repris ses rayons ,
qu'il avoit distribués aux beaux
yeux de Saint-Germain pendant
qu'il me parloit , s'enveloppa
dans un nuage de pourpre , brodé
d'or , & disparut, Je suis , Mon-
sieur , &c.

Fin des Lettres & Épîtres.



ŒUVRES

MÉLÉES

EN PROSE ET EN VERS.



ZENEYDE.

A MADAME DE P...

Vous me demandez, Madame, une longue Lettre, & des particularités de notre Cour: vous allez être satisfaite. Je ne vous parlerai point de la situation du lieu, vous la connoissez: mais avec toute sa magnificence, c'est

le poste du Royaume qui nous convient le moins : car le Château a si peu de commodités, qu'il n'y a que trente ou quarante, tant Prêtres que Jésuites, qui y aient des appartemens. Une Chapelle & deux Oratoires dans le corps de la place, une Paroisse, & quelques Couvens dans les dehors, voilà tout ce qui s'offre à notre dévotion. Ce n'est pas contentement ; & dans un jour d'été, on a dépêché cela, avec les menus suffrages qui en dépendent, avant le coucher du Soleil. Il est vrai que la vue en est enchantée, les promenades merveilleuses, & l'air si subtil, qu'on y feroit quatre repas par jour. C'est plus de la moitié qu'il ne nous en faut, & nous serions bien mieux près de quelque endroit marécageux, où toujours enveloppés d'un brouillard épais, nos sens & nos appétits

fussent plus assoupis. N'allez pas croire que nous soyons si éveillés ici que nous n'y puissions durer ; ce n'est pas ce que je veux dire , & vous l'allez bien voir par la vie que nous menons.

Quoiqu'il y ait parmi nos Dames de quoi contenter le goût le plus difficile & , que , dans ce petit nombre , la beauté , l'agrément , l'esprit & la sagesse brillent dans tout leur éclat ; il faut convenir qu'il n'en est pas de même à l'égard de l'autre sexe. A peine a-t-il pu fournir parmi nous quelques mérites distingués , pour former la maison du Prince de Galles. Le reste consiste en certains esprits , que l'exemple n'a pu rendre hypocrites , gens d'un caractère un peu méprisant ; mais aussi fort méprisés ici , & plus connus ailleurs.

Nos occupations paroissent

férieuses , & nos exercices tout chrétiens , car il n'y a point ici de quartier pour ceux qui ne sont pas la moitié du jour en priere , ou qui n'en font pas le semblant.

Le malheur commun qui réunit d'ordinaire ceux qu'il persécute , semble avoir répandu la discorde & l'aigreur parmi nous : l'amitié dont on fait profession , est souvent feinte ; la haine & l'envie qu'on renferme , toujours sinceres ; & tandis qu'on offre en public des vœux pour le prochain , on le déchire tout doucement en particulier.

La tendresse du cœur , qui de fragilités est sans doute la plus excusable , passe ici pour la moins innocente.

Pour la galanterie , elle y regne à-peu près comme dans les Amadis : on la voit éclater tout-d'un-coup par quelque aventure surprenante ;

ZENEYDE. 241

prenante ; ou bien on commence
par se marier , & ensuite on est
amoureux & galant tout à loisir.
Cela ne vous fait-il point souve-
nir de Dom Kyrieleyson de Mon-
tauban , ou de Palmerin d'Olive ,
& de l'infant Archidiane , dont le
fils aîné servoit la Messe le jour
de leurs noces : mais revenons
chez nous , où l'amour est prof-
crit ; & où les déclarations font
dresser les cheveux à la tête ; mais
non ...

Fils de la Reine de Cythere,
Vous de qui, tôt ou tard, on reconnoît
les loix,
Vous ne perdez rien de vos droits
Dans une Cour triste & sévère.
Il est ici des yeux dignes de tous les
vœux ;
Et si pour ces beaux yeux en secret on
souponne,
Le tourment d'aimer sans le dire

L

Nefait que redoubler nos feux ;
Car , fans eſpérer d'être heureux ,
Notre conſtance augmente avec notre
martyre ,

Et vous n'avez ſous votre empire
Rien de plus beau qu'ici , rien de plus
dangereux ,

Ni rien qui tant d'ardeur inſpire ,
Ni rien qui ſoit plus amoureux.

Si vous demandiez en quel endroit de Saint-Germain tout cela ſe trouve , je ne ſerois pas embarraſſé à l'égard des Beautés ; j'aurois plus de peine à produire les Amans ; cependant j'en connois de ce caractère.

Quel triſte uſage on eſt réduit à faire de ce que la fortune nous offre dans notre exil pour nous aider à le ſupporter ! Les réflexions que j'y faiſois ces jours paſſés , me remplirent l'eſprit de

mille vapeurs sombres ; & pour les dissiper, je voulus avoir recours au jardin : il étoit fête ce jour-là , & par malheur la bourgeoisie... s'étoit emparée de toutes les allées avec des chiens crottés , de vilains petits enfans , & des maris plus laids que leurs femmes. Je cédaï à cette foule ignoble , & cherchai un asyle sur la terrasse. Vous savez s'il y a rien dans le monde de plus superbe , ou de plus spacieux que cette vaste promenade ; cependant il n'y avoit pas place ce jour-là pour moi & mes chagrins. Car j'y trouvai d'abord un Pere J... grand convertisseur, entre un Grenadier & un Dragon Anglois, tous deux déserteurs, mais qui me parurent plus fideles à Calvin qu'au Prince d'Orange ; car le bon Pere s'échauffoit en vain dans la ferveur de ses exhortations ; en vain il tâ-

choit de leur prouver en Italien ,
que les Protestans d'Angleterre
étoient damnés. Je vis bien qu'il
ne persuadoit pas , & qu'il falloit
quelque argent pour achever la
conversion. Je vis un peu plus
loin un fort honnête homme , qui
a de l'esprit , mais je ne laissai pas
de l'éviter : car , outre qu'il est
grand raisonneur sur la politique
ancienne & moderne , il est tou-
jours accompagné de deux grands
levriers , qui , d'aussi loin qu'ils
voient un homme , viennent à
toutes jambes lui sauter sur les
épaules par maniere d'honnêteté.
Dieu veuille avoir l'âme de feu
Monseigneur l'Archevêque de Pa-
ris , il occupoit la moitié de la
terrasse avec ses huit chevaux de
carrosse , occupé lui-même de...
& suivit de son grand Maure. Je
fus quitte de cette rencontre pour
une grande révérence , que le bon

prélat ne vit pas , tant il méditoit profondément le service du Roi pour l'assemblée du Clergé. Je commençois à louer le Ciel de ce que le reste de la promenade paroissoit libre , lorsque je vis sortir inopinément de la forêt la bête la plus cruelle , & la moins inévitable que je connoisse : c'est une veuve dont le mari est mort d'apoplexie au service du Roi , & qui d'une queue de serge noire va balayer depuis le matin jusqu'au soir les galeries du Château & les allées du jardin , pour demander une pension , ou trouver quelqu'un qui connoisse quelque personne qui soit connue de quelque Dame qui veuille avouer qu'elle est des amies de la favorite pour lui obtenir sa protection. Je me souvins d'abord de la peine que j'avois eue à m'en débarrasser un jour qu'elle m'avoit accroché ,

& voyant qu'elle venoit droit sur moi , je pris le seul parti qui me restoit dans ce péril extrême ; & choisissant l'endroit le moins élevé , je me jetai à bas de la terrasse , & descendant toujours par un petit sentier assez difficile , je ne me retournai que lorsque je me vis hors d'insulte au milieu de ces belles prairies qui bordent la riviere. C'est-là que m'arriva l'aventure peut-être la plus singuliere dont on ait jamais ouï parler. Je vais vous l'apprendre : mais , Madame , je vous conjure de ne la point divulguer avant que j'aie l'honneur de vous en entretenir.

C'étoit la saison des beaux jours , & je respirois sans contrainte , éloigné des fâcheux : mais ma mauvaise humeur ne m'avoit point quitté , & j'étois en train de trouver à redire à tout. Quoi !

disois-je (me promenant lentement le long des rives de la Seine), c'étoit dans ces lieux maintenant si sauvages , que la plus belle Cour du monde venoit autrefois étaler sa magnificence & sa galanterie : quelle solitude ! quels objets ignobles , au lieu des chasses & des promenades que j'y ai vues ! Je m'arrêtai à ces mots , & regardant avec mépris le courant de l'eau : qui croiroit , dis-je , que cette pitoyable riviere , où il ne paroît pas un chat , vienne de passer au travers de la Capitale de France , & qu'elle ne coule qu'à quatre pas des Palais du plus grand Roi du monde ? Voilà l'endroit où tant de Beautés venoient baigner leurs appas : oui , c'est justement où ce coquin de chasse-marrée vient d'abreuver ses chevaux. Je me sentis outré de cette profanation ; & m'en prenant à la

248 ZENEYDE.

pauvre riviere , je changeai de
style pour la mieux gronder. L'in-
dignation , comme vous savez ,
inspire les vers aussi bien que l'a-
mour. Voici les mauvaises rimes
qu'elle me fournit !

O solitaire & triste Seine!
Vos bords abandonnés m'inspirent
plus d'ennui
Que la terrasse même, où le chagrin
promène
Tant de fâcheux , plus importuns que
lui.

On ne voit sur votre rivage
Que quelques malheureux trou-
peaux ,
Suivis de Nymphes de Village,
Qui, les escortant en sabots,
Mêlent un chant triste & sauvage
Au murmure de leurs pourceaux ;
Et sur le courant de vos eaux,
On voit en pompeux étalage

Deux ou trois grands vilains bateaux,
 Où les souris tiennent ménage
 Sous le bled ou le foin entassés par
 monceaux,
 Ou bien sur le dernier étage
 D'une voiture de fagots.
 Rivière en été si chétive
 Qu'on en compteroit les sablons,
 Et dont l'eau basse à peine en a pour
 les poissons,
 Quand vous désertez votre rive,
 N'est-ce pas vous que nous voyons
 Prisonnière en hyver, quand l'âpre
 froid captive
 Vos ondes dessous ses glaçons?
 On ne voit sur vos bords que des
 bergers à hotte,
 Et des ânes buvant votre eau.
 Adieu, j'aimerois mieux parler d'un
 ruisseau.
 Adieu rivière antique, adieu pauvre
 viollotte.

Je m'éloignois de ces bords
après mon compliment , lorsque
la surface de l'eau commença tout
à coup à se troubler , sans que le
moindre vent parût l'agiter. Et
après deux ou trois gros bouillon-
nemens , je vis s'élever du milieu
de la riviere quelque chose qui
m'effraya d'abord : mais dès que
je fus assez revenu de ma surprise
pour y attacher les yeux , l'éton-
nement & l'admiration succédè-
rent à ma premiere frayeur.

D'une femme sous la figure ,
Je vis s'élever hors de l'eau
Le corps le mieux fait , le plus beau
Qu'ait jamais formé la Nature.
Sa gorge & ses bras étoient nus ,
Tout l'étoit jusqu'à la ceinture.
Vous allez croire (à voir cette pein-
ture)
Sans doute, que c'étoit la Déesse Vénus :
Mais écoutez la fin de l'aventure.

Ses levres étoient de corail ,
 Ses dents (que j'entrevis) étoient cou-
 leur de perle ;

Ses beaux cheveux, noirs comme un
 Merle ;

Et des plus vives fleurs son teint for-
 moit l'émail.

L'esprit tout plein d'inquiétude ,
 Qui que vous soyez , dis-je , ô Beauté
 que je vois ,

Qui méritez de voir tous les cœurs
 sous vos loix ,

Excusez mon incertitude ,
 Et daignez m'informer quels hon-
 neurs je vous dois.

La Belle , après avoir touffé deux ou
 trois fois ,

Fit une espee de prélude ,

Comme pour accorder sa voix ;

Et puis d'un air touchant & tendre ,

Mais d'un ton qui rendroit tout l'opé-
 ra jaloux ,

(Si l'opéra pouvoit l'entendre)

L. vi.

252 ZENEYDÉ.

Elle dit en bémol... Me reconnoissez-vous ?....

Oui , vous êtes une Syrène :

Mais , dis-je , au nom de Dieu , que faites vous ici ?

Non , dit-elle ; je suis Déesse de la Seine :

Vous vous moquerez de ceci ;

Mais cependant ce qui m'amène

Est pour vous dire un mot en allant à Poissy.

Moi , Madame ! vraiment vous prenez trop de peine.

Mais vous me permettrez , dis-je , de croire que vous n'êtes rien moins que ce que vous me voulez persuader. Je me souviens , dans le prologue de quelque opéra , d'avoir vû la Nymphé de la Seine qui s'entretenoit avec les Tuileries ; & sans vous offenser elle étoit mise tout d'un autre

air. Elle avoit une coiffure fort élevée, composée de plumes & de pierreries, des engageantes qui lui tomboient jufqu'aux genoux. D'une main elle tenoit un éventail, & de l'autre un mouchoir; fon corps de jupe étoit fort ferré, & fa queue n'entroit fur le théâtre qu'un quart-d'heure après elle, tant elle étoit magnifique. Et vous voilà nue comme la main; non que j'y trouve à redire: mais je gagerois bien que ce qu'on ne voit pas de vous n'est pas le plus beau, & que l'eau nous cache une certaine queue de poiffon qui n'est gueres du goût de celui qui a l'honneur de vous entretenir. Non, Madame; vous n'êtes qu'une Syrène; & pour preuve de cela, vous ne fauriez vous exprimer qu'en chantant. Je la vis foudre à ces mots; & par un mouvement imperceptible fe coulant

sur la face de l'eau dans cette situation de demi-bain, elle approcha du bord où j'étois, & me donna lieu de voir de fort près les beautés d'un buste qui ne cédoit point à celui pour qui on a fait dernièrement tant de bouts-rimés. Je m'éloignois par respect, lorsque, me faisant signe d'approcher, & se penchant un peu, elle me dit assez bas, & d'un air de mystère.

Vous qui, sans profiter, avez lu tant
d'Écrits,

Et qui n'en tirez d'autre gloire
Que celle de citer par fois de vieux
débris

De quelque Auteur chéri des filles de
Mémoire;

Qui des plus bas rimeurs n'eussiez pas
eu le prix,

Quand en plein Hélicon on vous au-
roit fait boire ;

Vous qui craignez tant les Esprits,
 Et qui les craignez sans y croire;
 Qui pour mon caractere avez tant de
 mépris,

Que vous me regardiez en monstre de
 la foire;

Vous, enfin, dont le cœur nouvelle-
 ment épris...

Oui, voilà dis-je, mon histoire,
 Divinité d'un fleuve aussi beau que la
 Loire;

Mais qui vous en a tant appris?
 Ces bords, dit-elle alors, qui servent
 de passage

Aux habitans de tous ces lieux,
 Nous exposeroient à leurs yeux,
 Et je veux à vous seul accorder l'a-
 vantage

D'un entretien secret avec les demi-
 Dieux.

Dessous ce même endroit où j'ai paru
 sur l'onde,

Des vouûtes d'un brillant crystal

Forment une grotte profonde,
Dont la nacre par-tout , & par-tout
le corail

Ornent le liquide portail;

Où la richesse & le travail...

Mais suivez-moi , pour voir le plus
beau lieu du monde.

Je veux croire, dis-je , (un peu
surpris de cette proposition) que
vous êtes logée le plus magnifi-
quement du monde là-bas : mais,
outre que je n'aime point à faire
le plongeon , & que je ne dure-
rois pas long-tems entre deux
eaux; comme j'ai quelquefois pris
la liberté de me rafraîchir dans
votre lit humide , si votre Déesse
avoit eu quelque attention pour
moi dans ces occasions , elle ver-
roit bien que je ne vaux rien du
tout pour un rendez-vous, quand
je suis mouillé.

Eh bien ! dit-elle , assez choquée de mon refus , puisque ce n'est point pour ce qui vous regarde qu'on se manifeste à vous , il faut , malgré votre incrédulité ou votre foiblesse , avoir des égards pour l'une & l'autre , & s'accommoder à vos fantaisies. Cependant ce que j'ai à vous dire ne doit point avoir de témoins. Au milieu de cette prochaine prairie , il y a une espece de grotte rustique invisible aux yeux des mortels ; ce n'est , à la vérité , qu'une chaumière en comparaison du lieu où je voulois vous mener. Je m'y retire assez souvent dans l'ardeur des saisons où il vous a plu de me dire si agréablement , qu'il ne me reste pas de quoi donner à boire à mes poissons ; aurez-vous bien la bonté de m'y donner une audience particuliere ? A ces mots , elle me fit jaillir une goutte ou deux d'eau

fur les yeux avec le doigt du milieu; & voyant que j'en avois trefailli : ne craignez , dit - elle , aucune métamorphose d'une petite cérémonie sans laquelle vous ne verriez pas le lieu où nous allons. Elle sortit, à ces mots, entierement de l'eau; elle n'avoit qu'un jupon de gase transparente , & la moiteur l'avoit tellement collé autour d'elle , qu'elle auroit aussi-bien fait de ne rien avoir. Je vis donc fort distinctement toute la forme de son corps : mais quoiqu'il n'y ait jamais eu rien de plus gracieux , ni d'un tour plus achevé , tant de merveilles ne me causerent que de l'admiration.

Il faut , dis - je tout bas , que telles
Déités

Soient des viandes assez creuses ,
Permisés dans le tems de nos austérités,
Comme est la chair des Maquereuses;

Lss âmes les plus scrupuleuses
Pourroient bien regarder de telles nu-
dités.

La blancheur de son corps la blanche
neige efface :

Mais aussi son corps est de glace ;
Car tout ce que d'appas on voit
Ne m'inspirent qu'un froid extrême ;
Oui , sans doute son sang est froid ,
Et c'est un ragoût de Carême.

J'avois à peine achevé cette
méditation téméraire , que je me
crus transporté par quelque en-
chantement dans un Palais le plus
magnifique , & le plus agréable
du monde. La nouveauté & le
bon goût regnoient dans son ar-
chitecture ; ils étoient répandus
sur les fontaines & le jardin au
milieu duquel il étoit situé. Quoi !
dis-je , nous avons déjà fait trois
lieues , & dans un instant nous

voilà arrivés à Trianon ! Elle ne daigna pas seulement me répondre : mais comme si elle avoit pitié de la pauvreté d'une telle pensée, haussant ses épaules d'ivoire, & souriant dédaigneusement, elle me fit entrer dans un cabinet orné de tout ce que l'antiquité & les siècles modernes ont produit de plus rare & de plus éclatant ; & se couchant sur un superbe canapé, elle me contraignit, après quelques difficultés que j'en fis, de prendre un siège auprès d'elle ; & après m'avoir regardé quelque tems assez fixement, elle me parla en ces termes.



HISTOIRE

DE ZENÉYDE.

Ce n'est point le hasard qui fait que je m'adresse à vous ; c'est encore moins l'espérance de trouver dans votre esprit cette crédulité facile qui donne dans ce qu'on veut. Je vous soupçonnerois plutôt d'être dans l'autre extrémité : mais comme je sais que vous n'avez pas tout le mauvais naturel qu'on vous attribue, & que vous avez assez de mémoire pour ne rien perdre de ce qu'il y aura d'important dans ce récit ; donnez-y seulement votre attention, & je vous dispense du reste ; pourvu que vous fassiez un usage tel que je le desiré, d'une histoire qui n'est ni faite à plaisir, ni contée

pour vous amuser. Les aventures en font, à la vérité, de date fort ancienne, & vous paroîtront peut-être imaginaires: mais il n'importe que vous ne les croiez pas, pourvu que vous les reteniez. Vous savez d'ailleurs vous taire, ou plutôt vous n'aimez pas trop à parler; voilà ce que je demande; car dans les choses que j'ai à vous communiquer, il s'en trouvera qui exciteront votre curiosité, d'autres qui choqueront la vraisemblance. Il faut, s'il vous plaît, vous précautionner contre l'une & l'autre; & vous imposer dès à présent un silence à l'épreuve de toute les surprises. Car il ne vous est plus permis de mêler désormais vos discours avec les miens, & le moindre mot dont vous les interrompiez me déroberoit à vos yeux pour jamais. Je vais donc commencer par pré-

venir vos desirs sur ce qui me regarde.

Je ne suis point ce que je vous paroïs, je n'ai pas de tout tems été ce que je suis : mais je subsisterai tant que durera le monde. Vous avez été déjà témoin de quelques effets de ma puissance, cependant elle est bornée; mais infiniment plus étendue que celle des Mortels. Ecoutez-moi sans vous effrayer : Ce que vous avez appris (de fabuleux selon vous) touchant les cabalistes, n'est ni entièrement vrai, ni tout-à-fait supposé : puisqu'il est constant que dans le vague des airs, au fond de la terre, & dans le sein des eaux, il y a de certaines intelligences qui participent à la nature humaine, principalement par leur penchant à la malignité. Et ces Esprits invisibles, au-lieu de régler les élémens qu'ils habitent, sont

souvent cause des désordres qu'on y remarque ; puisque les tremblemens de terre , le débordement des rivières , les orages , les tonnerres & les tourbillons sont les effets de leurs caprices , & non pas de ces causes naturelles que vos philosophes n'ont fait qu'embrouiller , en les voulant expliquer. Ce n'est point toutefois sans l'aveu d'une puissance supérieure , illimitée , éternelle , incompréhensible , qu'ils disposent du destin des choses d'ici-bas : mais ce seroit rebuter d'abord votre attention , que de m'étendre davantage sur ce sujet : il en a fallu toucher quelque chose , avant que de commencer mon histoire.

Je suis donc depuis un certain tems du nombre de ces Génies : mais ô Ciel ! que l'aventure qui me donna cette espèce d'immortalité , fut fatale à ce qui pouvoit
faire

faire le bonheur de ma vie , & qu'il m'en coûte de cuifans chagrins toutes les fois qu'un cruel souvenir la renouvelle. A ces mots , levant les yeux au Ciel , elle poussa quelques foupirs ; & malgré l'effort qu'elle fit pour les retenir , je vis couler le long de ses joues , & tomber sur sa belle gorge des larmes si naturelles , au milieu d'un silence touchant , que je fus sur le point de lui tenir compagnie. Elle se remit bientôt , & m'ayant témoigné par un regard plein de langueur , qu'elle n'étoit pas insensible à mon attendrissement : Gardez , dit elle , cette compassion obligante pour la suite de ce discours , vous y trouverez de quoi exercer tous les mouvemens de votre pitié , & cependant recevez la confiance entière que je vais vous faire de ce que je suis , comme vous le de-

M

vez ; méritez-la par votre discrétion. Soit que vous ajoutiez foi à ce que vous allez entendre , ou que vous me preniez moi & mon histoire pour des illusions , souvenez-vous que vous ne vous trouveriez pas bien d'abuser d'une confiance si avantageuse pour vous. A ces mots , après m'avoir encore regardé quelque tems avec beaucoup d'attention , elle s'avança vers moi ; & tirant doucement un côté de ma perruque pour me parler à l'oreille , il fallut , malgré tout mon respect , me pencher sur elle d'une manière assez familière. Son visage choit le mien , & il me parut tout animé d'une chaleur très-vive , & très-différente de cette insensibilité que je l'avois accusée de répandre sur moi , lorsqu'elle étoit sortie de l'eau.

Son haleine étoit pure & fraî-

che. & cette Divinité, que j'avois soupçonné un peu marécageuse, n'avoit rien qui sentît le borbier. Que ne m'est-il permis de révéler tout ce qu'elle me dit dans une confidence que j'eusse souhaité plus longue. Mais elle s'en laissa apparemment, & quitta ma perruque : il y auroit trop de contrainte, dit-elle, à continuer ainsi mon discours. Qu'on sorte, & qu'on nous laisse seuls. Je me tournai, & ne voyant personne dans le Sallon, je crus que cet ordre s'adressoit à moi ; & me levant déjà : Non, dit-elle, ne bougez, je parle à quelques-unes de mes Filles, qui causoient sur la cheminée dans le gobelet de porcelaine que vous voyez. Ce ne sont point des Fées qui me servent, ajouta-t-elle, voyant que je souriois : ces trois Mouches qui sont à présent sur le bord de

la fenêtre , font les Filles dont je vous parle : vous les verrez tantôt sous une figure plus agréable. Alors les Filles-d'Honneur s'envolèrent , & leur Maîtresse continua son discours de cette manière. Il ne m'est pas permis de lire absolument dans le fond des cœurs ; mais je connois presque toutes les pensées par les mouvemens subits ou violens qu'excitent la joie , la terreur , la haine ou l'amour. Un certain nombre de Génies soumis à mes volontés , m'informe de tout ce qui se passe assez loin à la ronde ; mais mon empire a ses limites. Je fais prendre à ces Esprits subalternes telle figure qu'il me plaît , & c'est par leur ministère que je fais , par exemple , tout ce qui se passe à votre Cour , & connois le caractère de tous ceux qui la composent. Quelle connoissance , dis-je , en moi.

même ! & que.... Paix , dit - elle : écoutez-moi. C'est d'ordinaire comme des Mouches , que mes émissaires vont faire leurs découvertes ; ils en font plus de diligence , & sont moins observés. Comptez donc que ces Mouches importunes , qui s'obstinent à revenir plus on les chasse , ne sont autre chose que de ces sortes d'espions : mais mon regne n'est pas de toute l'année : car dès que les hirondelles disparoissent , il s'évanouit avec moi , & comme si j'étois entièrement anéantie , je ne fais ce que je deviens jusqu'à leur retour ; & alors , sans savoir comment , je me retrouve dans mon premier état. Voilà une légère idée de ce que je suis : il faut maintenant vous dire ce que je fus. Souvenez - vous toujours , en écoutant un récit assez long , & plein d'événemens extraordinaires,

qu'il ne vous est pas permis de l'interrompre.

Il y a douze-cent ans que j'arrivai à la Cour de A ces mots , portant un doigt sur sa bouche , comme j'allois l'interrompre : prenez garde , dit-elle : c'est pour la dernière fois que je vous en avertis. J'avois , poursuivit-elle , environ vingt ans quand l'Ambassadeur de Childeric me conduisit à Troyes, Capitale alors de la nouvelle Monarchie des François. Mais pour l'intelligence des choses qui regardent mes aventures , il faut vous faire un abrégé de ce qui se passa depuis la fondation de cette Monarchie jusqu'au tems dont je vous parle.

Vous savez que le premier Roi de France fut Pharamond , ou plutôt vous le croyez sur la foi des Histoires. Celui qu'on veut dire s'appeloit Mellaubaudès ; &c

si vous en avez une idée conforme à ce que vous en ont dit , ou les Romains , ou des Ecrivains même plus sérieux , vous trouverez bien à décompter à l'égard de ses aventures , son caractère & sa figure. Mellaubaudès (que j'appellerai pourtant Pharamond , pour ne vous pas choquer par ce nom barbare) étoit Seigneur de la Petite-Pierre , lieu sauvage en ce tems-là , & habité par des brigands qui pilloient impunément tout ce qu'ils trouvoient de plus foible qu'eux. Pharamond à leur tête , profitant du désordre & des révolutions qui menaçoient l'Empire Romain , forma des desseins bien au-dessus de ses forces , mais non pas de son ambition. L'espoir du butin & la douceur du libertinage avoient tellement grossi son parti , qu'il quitta ses Montagnes , descendit dans l'Alsace

comme un torrent , & , l'ayant ravagée passa le Rhin , & pénétra jusques bien avant dans la Franconie Il y trouva un certain Ascarie , qui faisant , le même métier que lui , ne put souffrir de concurrent dans le projet de s'établir dans ces cantons. Il rechassa Pharamond au - delà du Rhin , qui , après avoir tenté inutilement de s'emparer des rives en-deçà de ce Fleuve , vint enfin s'établir dans les Pays situés entre la Lorraine , la Franche - Comté & la Champagne ; il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. Gondioche , le plus puissant de ceux qui lui pouvoient faire tête dans ces cantons , étoit occupé à s'affermir dans la Bourgogne , qu'il venoit d'enlever aux Romains ; & loin de s'opposer à l'établissement de Pharamond , il l'aima mieux pour voir fin que des ennemis comme eux.

Il se repentit bientôt de l'assistance qu'il lui avoit donnée. Stilicon , maître absolu de l'Empire d'Occident par la foiblesse d'Honorius , commençant à s'allarmer des soulevemens qu'il avoit lui-même causés pour se rendre nécessaire , envoya de nouvelles Légions dans les Gaules , pour faire cesser les murmures qui s'élevoient contre lui. Curion , qui les commandoit , attaqua Gondioche peu affermi dans ses nouveaux Etats , le poussa partout , & le contraignit de s'enfermer dans la Capitale des Bourguignons , sans que Pharamond , dont il avoit vainement imploré l'assistance à son tour , se mît en peine de le secourir. Il envoya lui reprocher son ingratitude . pour la dernière fois , & ne songea plus qu'à défendre jusqu'à l'extrémité quelque chose de plus

précieux , à son égard , que son Royaume , ou sa vie même , que rentermoient les remparts de Dijon. Pharamond , qui avoit donné le tems aux Romains de s'affoiblir en ruinant son voisin , craignit qu'ils ne tournassent leurs armes contre lui avec un pareil succès , s'il leur permettoit de l'opprimer entierement ; c'est pourquoi , laissant à son fils Clodion la poursuite des conquêtes qu'il avoit commencées du côté de la Champagne , il rassembla toutes ses forces , marcha contre les Romains à grandes journées , les surprit , & ayant forcé leur camp , leur défaite fut si entiere & si sanglante , que le seul prisonnier que l'on fit fut l'infortuné Curiion. Le vainqueur , chargé des dépouilles Romaines , entra triomphant dans la Ville qu'il venoit de délivrer , entouré d'aigles &

de faisceaux, & traînant après lui le Général Romain chargé de fers. La promptitude d'une si grande victoire avoit prévenu Gondioche dans le dessein d'y participer; il n'eut que le tems de recevoir son Libérateur à la porte de la Ville. Jusques-là les louanges & les acclamations d'un Peuple qu'il venoit de délivrer, avoient été les seuls objets de son attention; mais en arrivant au Palais où Gondioche l'avoit conduit, il vit la belle Rosemonde & il en fut ébloui. C'étoit l'effet ordinaire que produisoit une beauté, dont la mémoire se conserve encore parmi les hommes. Vous allez voir si la mémoire a mérité d'être éternisée par d'autres endroits. Pharamond l'aborda tout couvert d'une gloire acquise par la défaite & la honte des Romains. Quel spectacle pour une âme prévenue.

d'une haine mortelle contre eux ! Rosemonde n'y fut pas insensible , il parut à ses yeux comme un Héros , un Dieu , ou le plus charmant des Mortels : voici comme il étoit fait ce jour-là ; car il en restoit un portrait à la Cour de Childeric , quand j'y arrivai. Il étoit petit , mais fort gros ; ses épaules étoient hautes , sa taille courte & ses bras longs ; son visage étoit à-peu-près comme sa taille , hors quelque chose de féroce & de grand tout ensemble , qu'on pouvoit remarquer dans ses regards. Quant à son habillement , il portoit un turban garni de trois grandes plumes de Coq ; un manteau de drap verd , qui ne lui descendoit pas plus bas que la ceinture , couvroit un petit buffle de la même longueur. A ce manteau étoit attaché un capuchon de velours violet , qui lui pendoit

entre les épaules , & il avoit de petites bottines de chamois qui ne lui venoient qu'à mi - jambe. Voilà , dis - je en moi - même , le petit Mellaubaudès fort noblement mis , & d'un air bien auguste pour donner de l'amour , & il falloit que la belle Rosemonde ne fût pas La belle Rosemonde , poursuivit la Nymphé (comme si j'eusse parlé) en fut charmée , malgré la figure ridicule que vous trouvez au véritable portrait que j'en viens de faire : & l'âme de Pharamond , assez susceptible malgré sa férocité , ne put voir ce qu'il y avoit alors de plus parfait au monde à l'égard de la beauté , sans en être enflammé. Gondioche s'y étoit attendu ; mais il n'avoit pas cru que la personne de Pharamond dût faire le même effet sur elle : il en soupiroit de douleur & de jalousie dans le tems qu'un

desir de vengeance ranima la haine & les ressentimens de Rosemonde contre le nom Romain : elle s'y abandonna , & armant ses beaux yeux de tous leurs traits : Roi des François , dit-elle en les tournant vers Pharamond , couronne ce que Rosemonde te doit aujourd'hui pour la liberté & la vie , par un don qui ne lui sera gueres moins agréable que l'une ou l'autre. Je te demande le Général des Romains , rends - moi l'arbitre de sa destinée. Pharamond , qui venoit de se livrer lui-même , n'avoit garde de lui refuser son prisonnier. On fit venir le malheureux Romain , que Gondioche ne put voir dans l'état indigne où il étoit , sans ordonner qu'on lui ôtât ses fers. Arrête , Gondioche , dit la fiere Rosemonde , tu as trop peu de part au malheur de celui qui te mettoit

dans l'état d'où tu le veux tirer , pour être en droit de lui rendre ce généreux office : qu'on l'enferme , poursuivit-elle , dans les cachots , jusqu'à ce que je sois déterminée sur le genre de son supplice. Le pauvre Curion ne se démentit point , & soutenant sa disgrâce & son Arrêt avec une fermeté digne de l'ancienne Rome , il ne daigna seulement pas tourner ses regards sur celle qui donnoit ce cruel ordre.

Les Tournois & les Festins, que Pharamond aimoit à l'excès , furent les marques de la reconnoissance de Gondioche : mais il les donnoit avec répugnance à un homme qu'il commençoit de haïr ; car Rosemonde en donnoit de plus précieuses , & ne s'en contraignoit pas. Pharamond , maître dans la Cour de Gondioche , n'avoit pas plus d'égards pour sa

présence ; il ne le put souffrir , & se jeta sous prétexte de rassembler ses troupes : cependant ces deux Amans si différens dans leur figure , & si ressemblans dans leurs inclinations , préféreroient souvent des plaisirs barbares à la douceur d'une tendresse nouvelle. Le luxe des Romains qui traînoient dans leurs armées ce qui pouvoit servir à la pompe & aux spectacles , leur avoit fourni des Gladiateurs ; ils en virent les combats sanglans avec avidité , & Rosemonde ne s'en fût point rassasié , si on n'eût averti Pharamond , qu'on avoit aussi trouvé des Lions & des Tigres dans le camp de Curion. Alors on eût dit que le nom de ces bêtes cruelles réveilloit toute la cruauté de l'inhumaine. Elle en parut transportée ; & , levant les yeux au Ciel : Dieux tout justes , s'écria-t-elle , je vous rends grâces

du moyen que vous m'offrez de venger la mort des miens. Je n'ai plus à délibérer : heureuse si , avec Curion , je pouvois immoler tous les Romains aux mânes que j'espere appaiser par ce Sacrifice. Je jure qu'ils périroient comme lui , & n'auroient d'autre sépulture que les entrailles des bêtes. Qu'on lui fasse savoir , dit elle , que dans trois jours il sera exposé aux Lions , & que je ne diffère sa mort que pour lui faire plus long-tems sentir l'horreur du supplice qui l'attend. Quel diable , dis-je à part, possédoit cette Furie. . . . ? Je vais vous le dire , poursuivit la belle Nâïade ; cependant , ajouta-t-elle en souriant , vous voyez que je devine assez juste sur ce qu'on pense devant moi : mais il faudra que je promene un peu votre attention , & que je m'écarte de mon sujet , pour vous dire celui

de cette inhumanité de Rosemonde.

Elle étoit fille d'Até , qui l'avoit donnée en mariage à Radagaife. Ces deux hommes considérables & puissans dans cette partie des Gaules qui s'étend le long de la Moselle , l'avoient soulevée contre les Romains ; & ayant des intelligences dans Trèves , ils avoient appelé Gondioche pour se joindre à eux , & surprendre cette Ville. Le fils de Stilicon gouvernoit alors ces Provinces , & s'étoit établi dans Trèves ; il secondoit parfaitement le dessein que son Pere avoit eu de susciter des troubles à l'Empire de ce côté-là. Il étoit cruel & voluptueux , assemblage de qualités très - propres à dégoûter les Peuples du joug Romain : cependant comme ses violences & sa cruauté le tenoient dans une juste défiance

de tout , tout étoit plein de ses espions. Il fut averti de ce qui se tramoit dans la Ville ; & , après avoir tiré par les tourmens tout l'éclaircissement de la conjuration de ceux qu'il arrêta , il mit les choses en état de recevoir Até & Radagaïse. Ceux-ci , trompés par les signaux, s'emparèrent avec empressement d'une porte qu'on leur tint ouverte , & entrant des premiers se livrèrent imprudemment à leur ennemi. On s'en saisit , & la moitié de leurs troupes étant entrée , on les enferma , & les ayant tous passés au fil de l'épée , à la réserve des deux Chefs , on sortit sur le reste , qui reçut le même traitement , hors un petit nombre échappé à la faveur des ténèbres , ou à la lassitude de ceux qui avoient égorgé leurs compagnons. Mais par les cruautés où les Prisonniers se virent exposés :

ensuite , ils eurent lieu d'envier le destin de ceux que la premiere fureur des armes n'avoit pas épargnés. On les donna pendant plusieurs jours en spectacle dans les Arènes aux soldats Romains , où ils servoient de pâture aux bêtes , ou périssoient en combattant comme des Gladiateurs les uns contre les autres. Cependant , quoique le fils de Stilicon donnât chaque jour de ces misérables victimes à sa cruauté , il épargnoit Até & Radagaïse pour aller rendre à Rome un témoignage éclatant de sa victoire. Rosemonde , à la premiere nouvelle de leur défaite , avoit senti ce qu'ont de plus vif la douleur & le désespoir ; elle en fut tellement transportée , qu'elle ne craignit point de se mettre en la puissance du plus emporté de tous les hommes , pour tâcher de le fléchir en leur

faveur. Le traitement qu'on faisoit aux malheureux qu'on avoit pris , lui fit craindre quelque chose de funeste pour ceux qui étoient les auteurs de la révolte. Elle venoit d'épouser Radagaïse , & l'aimoit avec violence ; mais la tendresse qu'elle avoit pour son Pere alloit encore au-delà. D'abord qu'elle parut devant le fils de Stilicon , la voir , l'aimer & former le dessein de la posséder , ne furent qu'une même chose pour lui , il la releva de ses piés où elle s'étoit jetée : & n'ayant donné que les premiers momens à l'admiration de sa beauté , & à un certain respect que le sexe imprime , quand il possède ce rare avantage , il lui fit bientôt connoître à quel prix elle devoit espérer la vie de ceux pour qui elle venoit intercéder. La fiere Rosemonde sentit augmenter, à cette connoissance, toute

la haine dont elle étoit prévenue pour le nom Romain ; & oubliant le péril des fiens pour suivre les mouvemens de son indignation , elle ne répondit au Romain que par toutes les marques du mépris le plus outrageant : cela ne fit qu'irriter sa colere , & augmenter ses desirs. Il lui donna le reste de cette journée pour se déterminer , & protesta que le moindre refus qu'elle feroit le lendemain de répondre à sa passion , seroit la Sentence de son mari & de son pere ; que cependant il lui seroit permis de consulter l'un & l'autre sur une résolution qui ne leur devoit pas être indifférente. Il faudroit trop étendre mon récit en cet endroit , pour vous dire tout ce qui se passa , & tout ce qui se dit de tendre & de passionné dans cette triste entrevûe. Le tems fatal qu'on avoit donné

à Rosemonde étoit presque expiré, sans qu'elle eût pris d'autre résolution que celle de mourir avec ce qu'elle aimoit : extrémité moins dure que celle de vivre & de s'en séparer pour jamais. Celui qui vint savoir la dernière résolution de Rosemonde, n'en reçut que des imprécations contre son Maître. A cette réponse, le Ministre des volontés du Gouverneur commanda de dépouiller les Prisonniers, de les battre de verges, & ensuite de les traîner aux Arènes pour être livrés aux bêtes. La promptitude avec laquelle on lui obéit ne donna pas le tems à la désolée Rosemonde de se reconnoître ; elle se vit saisie par des Soldats pour être témoin du supplice de deux personnes qu'elle aimoit plus que sa vie. Jugez ce qu'elle devint, lorsqu'elle vit son pere & son mari dépouillés, près

de subirtoute l'horreur d'une mort ignominieuse. Elle n'en put soutenir le spectacle , & sur le point que les bourreaux levoient les bras sur eux : Arrêtez , s'écria-t-elle , qu'on me mene au Tyran. A ces mots , sans écouter que l'image affreuse d'un supplice qui la faisoit frémir , elle se précipita dans les bras du fils de Stilicon , sans savoir ce qu'elle faisoit , ou plutôt , elle ne trouva rien d'infâme ou d'horrible , que l'état où elle avoit vu ce qu'elle avoit de plus cher au monde : mais pendant qu'elle prenoit un patti si odieux pour les sauver , le Romain , livré tout entier aux transports d'une fortune si peu attendue , avoit oublié de suspendre son premier Arrêt , & les Ministres de ses ordres, trop empressés à les exécuter, ne furent point que la malheureuse Rosemonde avoit obtenu
la

la grâce de son pere & de son mari. L'un & l'autre fut déchiré par les bêtes, après avoir subi toute l'infamie du premier supplice. Elle n'eut pas le tems d'envisager ce qu'avoit de funeste & d'horrible l'état où elle se trouvoit à cette nouvelle. La garnison romaine étoit sortie pour voir ce sanglant spectacle dans les arènes, & pendant ce tems, la ville soulevée massacra tous les Romains qui y étoient restés, & le Gouverneur n'eut que le tems de prévenir leur furie par une prompte fuite. Gondioche parut au même tems, & trouvant les cohortes Romaines attachées à forcer les portes de la ville que les conjurés avoient fermées, il fondit sur elles, les tailla en pieces, entra dans la ville, la donna au pillage à ses troupes, & de tout le butin qui s'y fit, ne prenant pour lui

que ce qu'il y avoit de plus mauvais, il épousa l'indigne Rosemonde, & l'emmena dans ses États.

Voilà le sujet des ressentimens auxquels elle immola l'infortuné Curion, comme elle l'avoit juré. Pharamond non-seulement consentit à cette cruauté, mais donna des applaudissemens à la piété dont elle vengeoit sur un innocent la mort d'un pere & d'un mari, elle qui en avoit si bien récompensé le coupable. Gondioche, cependant, qu'ils avoient tous deux oublié parmi les douceurs qu'ils goûtoient dans l'amour & dans la cruauté, avoit rassemblé tout ce qu'il avoit de troupes, & marchoit pour punir une femme infidelle, & se venger d'une perfide qui ne l'avoit secouru que pour violer les droits de l'hospitalité & lui donner la

loi dans ses Etats ; mais Pharamond , heureux contre lui de toutes les manieres , défit ses troupes , le tua de sa propre main , s'empara de tous ses États , fut reçu de Rosemonde comme s'il eût triomphé du plus mortel de ses ennemis , & de la même main qu'il venoit d'ensanglanter par la mort de son mari , il reçut la sienne. Pendant que ces choses se passoient chez les Bourguignons , la réputation de Clodion s'étendoit aussi loin que ses conquêtes. Il s'étoit rendu maître de Châlons , de Reims & de Troyes , & avoit entrepris le siège de la plus forte place qu'occupoient les Romains. Tant de gloire donna de la jalousie à Pharamond , de la haine & de l'envie à Rosemonde. Elle venoit de mettre au monde un fils , douteux entre Gondioche & lui ; elle vouloit qu'il regnât ; & , pour

perdre le successeur légitime , elle trouva Pharamond avide des mauvaises impressions , & de tout l'ombrage qu'elle lui en vouloit donner. Clodion reçut ordre de suspendre les progrès de ses armes jusqu'à l'arrivée de son pere ; il n'y obéit pas , parce que les ennemis préparoient le secours d'une place qu'il étoit sur le point de prendre. Il la força , & ce succès ne diminua rien du crime qu'on lui fit de sa désobéissance. Son pere s'avançoit à grandes journées ; cette dernière victoire augmenta sa jalousie , & Rosemonde , qui s'étoit emparée de son esprit comme de son cœur , n'eut pas de peine à lui persuader qu'un jeune insolent enflé de gloire & de prospérités , le Soleil levant que les peuples & les soldats adoroient , & qui se croyoit déjà en droit de désobéir à son pere &

à son Roi , n'en demeureroit pas là , dès qu'il seroit ennuyé d'attendre sa Couronne. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer un homme qui se sentoit capable des sentimens & des desseins dont on accusoit son fils. Clodion cependant en étoit si éloigné qu'il quitta l'armée , & se rendit en diligence auprès de son pere. Quelle fut sa surprise , lorsqu'il se vit arrêter par son ordre , au lieu des louanges & des caresses qu'il en attendoit ! Il parla , pour se justifier , avec tant de grâce & de hauteur , que Pharamond , qui ne put le convaincre , sentit augmenter sa méfiance & sa haine pour son innocence , & l'injure qu'il lui faisoit. Il n'en étoit pas de même de Rosemonde , son cœur fut changé pour lui , dès qu'il parut & qu'il lui parla Le foible de son âme étoit la gloire , & elle la

trouva tout autrement charmante dans une figure comme celle de Clodion, qu'elle n'avoit fait dans Pharamond qui lui devenoit odieux; & comme l'impétuosité régloit tous les mouvemens de son cœur, elle résolut de s'en défaire, sans songer si cela la conduiroit au but de ses desirs. La fortune lui épargna ce crime, & Pharamond mourut d'apoplexie la même nuit. Rosemonde, entraînée par son nouvel entêtement, & pleine de confiance sur une beauté à laquelle rien n'avoit encore résisté, parut aux yeux de Clodion avec tous les charmes dont elle put animer les siens, & se fit un mérite de détester l'injustice & la dureté d'un mari qui venoit d'expirer, pour faire valoir un empressement qu'elle témoignoit si mal-à propos. Le fils de Pharamond la regarda avec

admiration : mais l'horreur qu'il avoit conçue pour des cruautés dont le bruit étoit parvenu jusqu'à lui , le défendit contre ses traits, ou plutôt il n'y avoit plus de place dans son cœur pour recevoir l'impression d'une beauté qui en avoit tant soumis. Il n'ôsa pourtant la revoir ; & , sans la punir avec la rigueur qu'on lui conseilloit , & que méritoient toutes les méchancetés dont on l'accusoit , il se contenta de l'enfermer dans le lieu le plus sauvage des forêts d'Ardene , où , dans l'horreur des remords , & les langueurs d'une longue prison , elle finit misérablement ses jours , peu plainte dans les derniers malheurs de sa vie , & moins regrettée après sa mort. Telles furent les aventures & le caractère de deux personnes fameuses , sans doute , dans l'histoire , mais d'une manière bien dif-

férente de ce que je viens de vous dire. Pour Clodion , après avoir affermi ce que son pere avoit usurpé ou conquis en Bourgogne , & mis ordre que le fils de Rosemonde ne fût pas en état de lui disputer un jour la succession de son pere , il tourna ses pas & ses pensées avec un empressement extrême vers la ville de Troyes. Il n'y fit pas un long séjour ; & ne trouvant pas de quoi l'occuper de ces côtés , il porta ses armes ailleurs , & fit de nouvelles conquêtes qu'il ne posséda pas tranquillement. Le fameux Aétius , Général des Romains , commençoit à rétablir par-tout les affaires de l'Empire ; & Clodion , le plus puissant de ceux qui s'étoient nouvellement établis sur ses débris , cédoit par-tout où il trouvoit en tête ce grand Capitaine : il voulut pourtant tenter la fortune auprès.

de Tongres, jusqu'où il avoit porté ses armes contre cet ennemi redoutable : mais elle lui fut si contraire dans une bataille où il avoit ramassé toutes ses forces, qu'il abandonna non-seulement le champ au vainqueur, mais la plus grande partie des pays qu'il venoit de conquérir ; & , repoussé jusques dans les limites de ses premiers Etats, il fut contraint d'y demeurer en repos plusieurs années. Ce fut pendant cet intervalle paisible qu'il épousa Clotilde fille de Gondioche & de Rosemonde : elle n'avoit rien de sa mere ; beaucoup de douceur, beaucoup de modestie, & fort peu de beauté établirent son mérite auprès de Clodion, qui sembloit en ce tems-là ne rien tant fuir, ni tant craindre que celles que la beauté distinguoit le plus. Il n'avoit pas toujours été de ce goût. Troyes,

une de ses premières conquêtes en guerre , fut le seul lieu où il en fit en amour. Cette Ville s'étant défendue jusqu'à l'extrémité, sans vouloir accepter les conditions les plus honorables , fut enfin forcée ; & Clodion , dans l'ardeur bouillante de la jeunesse & les premiers mouvemens de sa colere , étoit résolu d'y mettre tout à feu & à sang , lorsque Gertrude , fille du Gouverneur, trouva grâce devant ce Vainqueur irrité. Elle étoit blonde , son teint avoit de l'éclat , sa taille une grâce extrême , & sur un visage où brilloient tous les avantages de la première jeunesse , on voyoit régner l'innocence & la pudeur ; des regards timides qu'elle n'ôsa de long-tems tourner sur Clodion , avoient quelque chose de si attendrissant dans leur humilité , qu'ils obtinrent ce qu'ils de-

manderent, & ce qu'ils ne demandoient pas. Sa vie & sa liberté, avec celles d'un Peuple prêt à éprouver toutes les désolations de la guerre, ne furent pas tout ce que le fils de Pharamond lui accorda. Il étoit aimable en sa personne, & couvert de tant de gloire à son âge ! quel cœur pouvoit lui résister ? Celui de Gertrude ne se rendit pourtant de long-tems ; le respect, inséparable du véritable amour, étoit mêlé dans tous les témoignages que Clodion en donnoit à la modeste Gertrude ; cependant la délicatesse scrupuleuse de ses sentimens ne pouvoit souffrir qu'on la recherchât par des voies qui choquoient sa modestie. La disproportion étoit grande entre leurs naissances & leurs conditions ; cependant la résistance de Gertrude, fondée sur la noblesse de ses sentimens &

l'austérité de sa vertu , lui tint lieu de tout. Il promit de l'épouser , dès qu'il en feroit maître par le consentement ou la mort de son pere. Il partit à regret pour de nouvelles conquêtes , n'emportant de faveur d'une maîtresse adorée , que l'espoir de la posséder par des voies légitimes , & ce que les paroles les plus tendres , les soupirs & les pleurs lui donnerent de consolation à son départ. Gertrude avoit paru au comble de ses vœux , lorsque son Amant avoit enfin déclaré qu'il l'épouserait ; tout flattoit sa tendresse pour lui , & cette tendresse s'accordoit avec sa gloire : cependant au milieu de tant de bonheur elle paroissoit souvent accablée d'une profonde tristesse ; & dans ces heures charmantes où deux personnes qui s'aiment , oublient ensemble le reste de la terre , un

noir chagrin l'enlevoit aux douceurs que goûtoit son cœur. D'abord que Clodion fut parti, au lieu de l'éclat des hommages & des respects que lui attiroient la nouvelle fortune & le rang où elle étoit destinée, elle s'imposa un exil volontaire, & ne voulut que le plaisir secret d'être digne de ce qu'elle refusoit. Il y avoit alors auprès de Troyes une femme extraordinaire, & qui passoit pour Magicienne : elle s'appeloit Alboflede, quoique ce fut apparemment la même dont nos Auteurs & nos Traditions font tant de mention sous le nom de Mélusine ; & je ne comprends pas pourquoi la postérité affecte si souvent de changer les noms, plutôt que les lieux ou les circonstances de ce qu'elle reçoit des tems qui la précèdent.

Cette femme avoit établi sa

demeure dans une Isle que forme la Seine, deux lieues au-dessus de Troyes; sa maison, située sur le bord de la riviere avançoit sur une Galerie soutenue de piliers de marbre jusques bien avant dessus l'eau: il y avoit au-dessous des lieux propres & commodes pour le bain. Un Jardin rempli de fleurs curieuses, & orné des plus rares plantes, toujours soigneusement cultivé, s'étendoit le long du Fleuve. Peu de magnificence, mais un arrangement & une propreté extraordinaire rendoient tout cela délicieux dans sa simplicité. Il n'y avoit pas chez elle un seul Domestique qui fût visible, & cependant on y trouvoit toutes les commodités de la vie sans savoir comment ni par qui on étoit servi. Ce fut dans cette solitude enchantée que Gertrude voulut se dérober au com-

merce du monde pendant l'absence de son Amant; elle ne voulut qu'une seule de ses Femmes, & il ne fut permis qu'à un frere, qu'elle aimoit tendrement, de la voir. Alboflede avoit de l'amitié pour le pere de son Hotesse; on tenoit qu'elle lui avoit enseigné la Magie; d'autres, que leurs engagemens étoient d'une autre nature, & que Gertrude étoit sa fille: ce qui ne paroïssoit pas croyable, puisque ce qu'il y a de plus difforme & de plus horrible dans la vieillesse & la laideur se voyoient dans Alboflede, sans qu'il y eût personne qui se souvînt d'avoir seulement entendu dire qu'elle eût été autrement.

Elle étoit, à ce qu'on prétendoit, fille d'un ancien Druïde fort savant dans l'Astrologie, qui, ayant fait son horoscope, trouva

qu'elle devoit surpasser toutes les femmes en beauté & en légèreté. Il trouva ce dernier article de trop ; & ayant inutilement re-feuilleté tous ses Livres dans l'espérance qu'il s'y étoit mépris , il le trouva toujours , & fut tenté de noyer cette beauté future, pour s'épargner le chagrin de voir un jour une fille parvenue au suprême degré de coqueterie , que son étoile lui promettoit : mais le Druide ne savoit pas que c'étoit à l'égard du corps que son destin favorable lui accordoit tant de légèreté. Cependant cette beauté devint si parfaite , que tous ceux qui la voyoient en étoient éperdus ; mais personne n'en étoit plus entêté qu'elle-meme. Son pere , qui le connut , jugea que cette préoccupation étoit le premier effet de son penchant fatal aux engagements ; & voulant tirer

quelque utilité pour elle de cette foiblesse même, il l'avertit que la conservation des charmes dont elle étoit si folle, dépendoit de sa fierté, & que le premier commerce d'amour qu'elle auroit, la rendroit aussi laide qu'elle étoit belle; que l'unique moyen d'éviter ce malheur, étoit d'éviter tous les hommes; que, pour pouvoir les fuir, il ne falloit pas leur donner le tems de parler, & que, dès qu'on s'amusoit à les écouter, on ne pouvoit presque jamais s'empêcher de les croire. Il ne falloit pas tant de leçons pour une personne qui méprisoit tout ce qui n'étoit point elle-même. Le péril pourtant dont on lui dit que le commerce des hommes menaçoit ses appas, lui donna quelque alarme: en vain une foule d'Amans se déclaroit chaque jour pour elle; en vain les

échos répétoient sans cesse son beau nom, & en vain tous les arbres en étoient brodés : rien ne la touchoit que l'éclat de ses beaux yeux ; & de cette cohue de soupirans qui l'auroient obsédée éternellement, elle fut se débarrasser, ou par les rigueurs, ou par la fuite. Les Amans respectueux mouroient donc doucement de langueur, selon l'ordre & la coutume, sans lui donner beaucoup de peine : mais il s'en trouvoit de téméraires, & quelquefois d'importans, qui lui faisoient souvent exercer son talent. Elle fut ennuyée enfin de courir tant de fois sans en avoir envie, & d'être persécutée par les rivaux de sa propre beauté, lorsqu'elle étoit occupée à la contempler dans quelque onde tranquille. Le dépit qu'elle en eut la fit renoncer à tout le monde, pour jouir paissi-

blement du plaisir ingrat de s'adorer , & de se lorgner dans les lieux les plus écartés. L'Amour s'en offensa , & résolut de venger les Amans qu'elle abandonnoit , par le malheur le plus sensible qui pût lui arriver.

De mille charmes qui brilloient dans sa personne , le moindre étoit celui de ses cheveux ; ils étoient pourtant de la plus belle couleur du monde , si longs & si épais qu'ils la couvroient entièrement , quand elle vouloit. Un jour qu'elle les peignoit au bord d'une rivière où elle s'étoit baignée , un Cerf plus blanc que la neige , poursuivi par des Chasseurs , se lança dans l'eau ; & pendant que ceux qui le poursuivoient cherchoient un gué , il passa la rivière à la nage , & se vint doucement coucher auprès d'elle. Il paroissoit n'en pouvoir plus de

lassitude, & sembloit lui demander sa protection par des regards tristes & languissans. Jamais rien ne lui avoit paru si beau ni si digne de compassion: elle mit la main dessus pour le carresser & le consoler; mais elle ne l'eut pas plutôt touché, qu'elle le vit changer en homme. Sa surprise ne dura qu'un moment; car dans le péril qui la menaçoit. elle eut recours au moyen infailible qu'elle crut avoir pour s'en garantir. Elle étoit presque nue, & la pudeur ajoutant une nouvelle vitesse à sa légèreté ordinaire, elle voloit, au-lieu de courir: mais on eût dit que cet Amant téméraire, à qui l'Amour venoit de prêter ses aîles les plus rapides, avoit encore retenu sa qualité de Cerf; car tout ce que la Nymphe pouvoit faire étoit de le devancer de trois ou quatre pas. Le vent agi-

toit ses cheveux pendant cette course précipitée ; mais elle étoit trop jalouse de la moindre de ses beautés , pour les voir ainsi exposées aux yeux profanes qu'elle fuyoit ; & se jetant dans le premier Bois pour se dérober à ses regards , elle donna dans le piège fatal qu'elle vouloit éviter. A peine y eut-elle fait quelques pas , que ses beaux cheveux se prirent à tous les buissons de son passage ; chaque ronce en retint assez pour faire la fortune d'un Amant respectueux : mais celui qui la poursuivoit ne l'étoit pas assez pour se contenter de ces précieuses dépouilles. Elle fut enfin arrêtée par les branches d'un arbre où tous ses cheveux s'étoient embarrassés. Ce fut alors qu'elle eut beau prier , menacer & se défendre : par malheur celui à qui elle parloit n'étoit pas un perdeur

d'occasion ; il ne l'aimoit pas assez pour la craindre , & la trouva trop belle pour lui obéir. Enfin le cruel Dieu d'Amour , qui la vouloit punir , la livra à toute sa destinée. Je ne vous dirai point que les mauvais plaisans du tems disoient en contant cette Histoire , qu'elle ne s'étoit point trop désespérée après son aventure , & que le malheur ne lui parut pas si grand qu'on ne s'en dût consoler , s'il ne lui en avoit pas coûté tous ses appas ; mais , après cette perte , la vie lui devint odieuse : elle fuyoit les fontaines autant qu'elle les avoit cherchées avant cet horrible changement , & cependant un changement qui lui faisoit tant verser de larmes étoit purement imaginaire. Que toutes les précautions sont vaines , quand on les veut opposer à l'influence d'une étoile maligne ! C'est

souvent la sagesse qui nous précipite dans notre destin , lorsqu'elle croit nous en éloigner le plus par une prévoyance inutile.

Le pere d'Albostede l'avoit trompée pour la rendre sage ; toutes les menaces qu'il lui avoit faites de perdre sa beauté en perdant son innocence , étoient des malheurs supposés , & jamais elle n'avoit brillé de tant de charmes , que depuis qu'elle croyoit les avoir perdus. Elle n'avoit garde d'être détrompée ; & , au-lieu de s'en éclaircir , tous ces miroirs champêtres où elle avoit passé de si doux momens à s'entretenir avec ses beaux yeux , étoient devenus son aversion la plus grande. Elle pleuroit nuit & jour un malheur qui n'étoit que dans son imagination ; mais en est-il de plus grands que ceux qui sont de cette nature ? Les Fées enfin

eurent pitié d'elle , & , voulant la soulager , mirent le comble à sa disgrâce. Elle en rencontra une dans le fort de son désespoir , qui , pour la consoler , promit de lui accorder tel don qu'elle lui demanderoit : mais en même tems elle lui dit de prendre bien garde à ce qu'elle allait demander , parce que , l'ayant obtenu , l'octroi en étoit irrévocable. Hélas ! quel nouveau piège pour la malheureuse Albofede ! Pouvoit - elle songer à autre chose qu'à ce qui l'occupoit éternellement ? Elle voulut ... qu'on la changeât dans l'instant depuis les piés jusqu'à la tête , & qu'on rendît sa figure aussi différente de ce qu'elle étoit qu'il seroit possible. Il lui fut accordé , & à peine avoit-elle achevé de parler , qu'elle devint si affreuse que la Fée en eut peur , & s'enfuit. Peu de tems après cette métamorphose

métamorphose , une autre Fée se présenta sur son passage , comme elle cherchoit à se mirer quelque part. La Fée lui offrit encore un don ; elle eut quelque peine à s'arrêter pour former un souhait , tant son empressement étoit grand. La grâce qu'elle demanda enfin , fut de pouvoir vivre , dans toute la beauté où elle étoit , autant d'années qu'elle avoit de cheveux à la tête. La petite Déesse haussa les épaules à cette requête insensée ; mais elle ne put se dispenser de l'accorder. Elle ne fut pas plutôt confirmée , comme elle crut , dans la possession d'une beauté dont elle avoit établi la durée sur cette quantité prodigieuse de cheveux qu'elle croyoit lui être revenu avec ses appas , qu'elle courut avec ardeur à la première fontaine , pour jouir du plaisir de se revoir après une

si longue absence : mais elle n'y vit qu'une vieille si ridée & si contrefaite , qu'elle en eut horreur. Cette figure, qui représentoit tout ce qu'il y a de dégoûtant dans la décrépitude , avoit pour tout ornement trois vilains cheveux gris à la tête : elle ne se reconnut pas d'abord à cet affreux portrait : mais lorsqu'elle lui vit tous les mêmes gestes , que son étonnement lui faisoit faire , elle ne douta point de son malheur , & elle pensa se laisser tomber dans l'eau où elle se miroit , dès qu'elle se connut. Enfin , après avoir renouvelé les premiers regrets qu'elle avoit donnés à la perte de sa beauté, elle se consola un peu de ce qu'elle n'avoit plus que trois années à vivre dans l'horreur d'elle-même. Sa plus douce occupation étoit de compter tous les momens qui l'approchoient de

son dernier terme , de se cacher pendant le jour dans les antres les plus écartés , & d'errer la nuit parmi les déserts & les forêts les plus sombres. Dans ce misérable train de vie , elle étoit enfin parvenue au douzième mois de sa dernière année , & comptoit n'avoir plus que quelques jours à traîner l'odieuse figure où son destin l'avoit condamnée , lorsqu'après avoir erré pendant une nuit fort obscure au travers des rochers & des précipices , où elle tentoit inutilement de se perdre , elle arriva enfin auprès de cette même Isle où elle s'est établie depuis : elle crut y voir un feu qui répandoit une si grande clarté sur les objets d'alentour , qu'on les distinguoit comme en plein jour. Sa plus grande aversion , après elle-même , étoit pour la lumière ; cependant elle fut saisie d'une

curiosité si violente de savoir d'où cela procédoit , qu'elle passa la riviere pour s'en éclaircir. Elle trouva un petit Nègre endormi qui portoit un carcan garni de pierreries si brillantes , qu'elles éblouissoient : elle fut long-tems sans ôser seulement s'approcher de lui , car il lui parut encore plus laid qu'elle n'étoit elle-même. A la fin vaincue par un desir extrême de s'emparer d'un trésor qui n'étoit attaché que par un brin de fil , elle s'en approcha , prête à s'évanouir par sa laideur , & plus encore par son haleine : elle défit le carcan : mais comme elle voulut s'éloigner avec ce précieux butin , le petit monstre s'éveilla. Il parut cent fois plus laid après qu'il eut ouvert les yeux : elle voulut fuir , mais elle avoit perdu avec sa beauté toute sa vitesse. Le Maure , sans empressement pour

le vol qu'elle lui venoit de faire ,
lui dit que le bijou étoit encore
plus précieux qu'elle ne croyoit ;
il lui permit de se l'attacher au-
tour du cou , à condition qu'elle
le repasseroit la riviere à l'inf-
tant. Cette loi ne lui parut pas
dure , elle n'avoit plus que quel-
ques jours à vivre , & cependant
elle fut ravie d'être en posses-
sion de ce merveilleux carcan.
Elle entra dans l'eau , entourée de
mille rayons de lumiere : mais
quel fut son étonnement , lorsque
tout cet éclat fut effacé par celui
de sa premiere beauté , qu'elle
vit briller dans l'eau ! Sa joie ne
dura gueres , elle étoit trop im-
modérée pour cela : quel fut son
désespoir , lorsque le petit vilain
lui proposa , ou de rendre le car-
can , ou de se donner à lui. !
Elle lui jeta d'abord à la tête ,
pleine d'indignation & de mé-

pris , ce trésor , tout précieux qu'il étoit : mais s'étant voulu revoir dans l'eau ensuite , elle frémit , & tourna les yeux sur le Maure. Il étoit détestable depuis la tête jusqu'aux piés : cependant , après avoir bien marchandé , elle racheta sa beauté. Son nouveau petit mari étoit grand Magicien ; mais il n'en savoit pas assez pour casser entierement l'Arrêt des Fées ; car dès que le jour fut venu , Alboflede parut avec toute sa laideur. Pour adoucir ce dernier chagrin , le petit Sorcier , après avoir trempé l'unique cheveu de sa Maîtresse dans le jus d'une herbe qui le rendit si fort , que rien ne le pouvoit rompre , ni arracher , lui enseigna son Art : elle connoissoit l'avenir , commandoit aux Élémens , & quand il lui plaisoit , elle exerçoit le pouvoir de la Magie dans toute

son étendue. Occupée de tant de connoissances relevées , elle revint insensiblement de cette foiblesse extrême qu'elle avoit eue pour sa beauté ; & le petit Nègre , qui n'avoit eu de curiosité pour elle que pendant le moment que cette beauté lui étoit revenue , lui laissa son Isle & ses enchantemens , & disparut.

Cette Fable vous aura peut-être semblé d'une digression trop longue au milieu de l'Histoire véritable que vous écoutiez : reprenons-en le fil.

Clodion avoit succédé à son pere , comme j'ai déjà dit. Il y avoit six mois qu'il étoit éloigné de sa chere Gertrude (six siècles pour une passion comme la siennne) ; elle n'étoit point sortie un seul moment de son souvenir pendant tout ce tems , & l'absence qui affoiblit souvent la ten-

dresse la plus fidelle (sur-tout au milieu des grandes occupations) n'avoit fait qu'augmenter la sienne. Il se mit en chemin plein du desir de revoir & de rendre heureux ce qu'il adoroit ; charme sans doute le plus doux qu'on puisse goûter en aimant. Il se la figuroit , à chaque pas qu'il approchoit d'elle , abîmée de douleur pour son absence , & mourante de langueur & d'impatience pour son retour. Quel plaisir de faire cesser tant d'inquiétudes en devenant heureux ! Un homme possédé de ces flatteuses idées , va d'ordinaire bien vite : aussi prévint-il par son arrivée le bruit même de son départ pour Troyes. Sa surprise de n'y point trouver Gertrude , fut égale à celle qu'il avoit cru lui causer par sa présence inopinée : il n'y avoit que son frere qui fût le parti qu'elle avoit

pris. Clodion , allarmé de ce que
personne ne lui en pouvoit dire
des nouvelles , fit chercher ce
frere , qu'on eut bien de la peine
à déterrer , tant il sembloit que
tout conspirât à le désespérer
dans son impatience : mais lorf-
qu'avec tout l'empressement &
le désordre que l'amour mêlé de
crainte inspire , il lui eut fait cent
questions à la fois sur sa sœur , &
qu'il le vit interdit & confus , il
ne douta point qu'elle ne fût
morte , & s'abandonna au dé-
sespoir & à la fureur tout ensem-
ble. Le frere de sa Maitresse en
craignit les effets , & s'étant ex-
cusé sur la défense qu'elle lui avoit
faite de révéler le lieu de sa re-
traite , il s'offrit de l'y conduire.
Jamais tant de joie n'avoit succé-
dé à un état aussi cruel que celui
où les frayeurs de Clodion l'a-
voient réduit ; on lui redonnoit

la vie , en l'assurant de celle de sa chere Maitresse : c'étoit assez pour tout pardonner. On prépara un bateau avec les Rameurs les plus forts & les plus experts qu'on put trouver , il s'y rembarqua avec son seul Conducteur ; & , toujours rempli de la gentillesse qu'il y auroit à surprendre agréablement sa Maîtresse , il retint tous ceux que son frere vouloit envoyer pour l'avertir de leur arrivée. Cependant ceux qui conduisoient le bateau le faisoient aller d'une vitesse extrême , tandis qu'il n'avançoit presque point au gré du plus impatient des hommes. Il étoit si transporté de l'espérance de voir en peu de momens sa charmante Gertrude , qu'il ne se pouvoit contenir , & sollicitoit les Rameurs , déjà excédés par les efforts qu'ils faisoient, de les redoubler encore. Tantôt il embrassoit

le frere de sa Maitresse , & tantôt il lui reprochoit la cruauté de l'avoir laissé un moment dans une incertitude qui lui avoit presque coûté la vie , mais au-lieu de répondre à ses caresses , & à cent questions tendres & confuses qu'il lui faisoit sur sa sœur , il garda toujours un silence obstiné , & sembla tenté à chaque fois que Clodion l'embrassa , de se jeter dans la riviere avec lui. Enfin, tandis que le Prince admiroit la froideur morne & chagrine dont on recevoit ses caresses , son petit bateau aborda sous cette galerie qui s'avançoit sur le Fleuve. Dans le tems qu'il sautoit à terre , il crut entendre quelques gémissemens dans la Maison : tout alarmoit son amour. Il appela le frere de Gertrude pour le conduire , qui , sortant du bateau avec beaucoup de lenteur & de répu-

gnance , le jeta de nouveau dans la surprise. A mesure qu'ils avançaient , cette voix plaintive sembloit se hausser ; à la fin ce furent des cris si aigus & si perçans , qu'il ne douta plus qu'on ne fit quelque violence à la personne qui les pouffoit. Il enfonça la porte du lieu d'où ils partoient , & vit à terre sa fidelle Gertrude entre les bras d'une vieille , & auprès d'elle une petite créature qu'elle venoit de mettre au monde. Il demeura immobile à l'aspect de la vieille & de l'enfant , dans le tems que la mere, revenue de l'évanouissement où l'avoit jeté la dernière douleur , ouvroit foiblement les yeux. Ciel ! quel objet les frappa , & que la vûe de celui qu'elle aimoit plus que sa vie lui parut affreuse dans l'état où elle étoit ! Un second évanouissement la déroba à

l'horreur des réflexions , pendant que l'étonnement , la jalousie & la fureur rendoient de beaux combats dans l'âme de Clodion. Ils ne durèrent pas long - tems , sa Maîtresse revint par de nouvelles douleurs ; ses cris pitoyables , & l'agitation violente qu'elles lui causerent , firent céder l'indignation de son Amant à un reste de tendresse , & déjà il se mettoit en devoir d'assister Albosède fort occupée à la secourir dans ses convulsions , lorsqu'après de nouveaux efforts , elle donna un compagnon au petit enfant dont elle venoit d'accoucher. Ce témoignage redoublé d'une infidélité outrée , le changement que souffrit son visage dans ces tourmens , & le spectacle désagréable d'une disgrâce arrivée en sa présence , effacèrent en un instant de l'âme de Clodion tout ce qui l'avoit in-

téressé pour elle. Il regagna son petit bateau , aussi occupé de la bisarrerie de son aventure pendant le retour , qu'il l'avoit été de son impatience en l'allant chercher. Il se contenta d'avoir été la dupe du premier engagement de son cœur , sans en vouloir publier la honte par un éclat inutile.

Comme il faisoit préparer toutes choses pour s'éloigner des lieux qui lui auroient sans cesse renouvelé l'idée d'une aventure qu'il vouloit oublier , il vit un jour Albostede au milieu d'un cabinet où il s'étoit enfermé pour écrire. La surprise que lui causerent sa figure & sa présence inopinée , cédoit à une espece de respect dont il ne put se défendre pour elle , lorsqu'elle lui parla en ces termes : La malheureuse Gertrude n'est plus , elie fut innocente

de l'infidélité dont tu crois avoir vu les témoignages ; mais il ne m'est pas permis d'en dire davantage pour la justifier ; c'est au tems seul qu'il est réservé de rétablir sa réputation : cependant sois persuadé que nul d'entre les hommes n'a séduit son innocence , ni triomphé de sa vertu , & Clodion , seul de tous les mortels. . . . Clodion , s'écria le Prince , en l'interrompant brusquement , n'est peut-être pas , sans le savoir , pere des enfans qu'il a vu naître ! cependant j'en aurai soin , sans examiner qui l'est ; & je dirai de plus que je ne suis pas insensible au malheur de leur mere , malgré tout ce qui devroit l'effacer pour jamais de mon souvenir. Oublie-la , dit-elle , puisque tu ne t'en souviendrois que pour outrager sa mémoire : mais apprends que ce qu'elle laisse , sera peut-

être un jour arbitre de la destinée des tiens. A ces mots, il vit briller quelque chose de si merveilleux dans les regards de celle qui lui parloit, qu'il fut contraint d'en détourner les siens, & ne la vit plus lorsqu'ils la rechercherent : mais achevons succinctement ses aventures & son regne. Il tourna dès lors toutes ses pensées vers la guerre, rebuté de toutes celles de l'amour ; & ce ne fut que quinze ou vingt ans après qu'il fit le mariage dont je vous ai parlé, & dans lequel les tendresses du cœur n'avoient assurément point de part ; mais il vouloit des successeurs : cependant il n'en eut point, quoique la vertueuse Clotilde lui eût donné un fils & une fille dès les premières années. Il en passa quelques-unes tranquillement, goûtant la douceur du repos dans un ménage heureux.

L'ambition & la guerre allumée de toutes parts , l'en tirèrent pour la porter partout où il crut profiter du désordre où étoient pour lors les affaires de l'Empire. Le succès ne fut pas toujours heureux pour lui dans cette entreprise : le grand Aétius avoit arrêté sur le penchant de sa ruine cette vaste Puissance que son propre poids sembloit entraîner , & partout où Clodion l'eut en tête , ce fut à son désavantage. Cependant ce qu'il y avoit d'Aventuriers qui cherchoient la gloire ou la fortune venoient servir sous lui, sûrs que le mérite n'y demeurerait point sans récompense. Parmi ceux qui s'y étoient signalés avec le plus de distinction , il avoit honoré de son estime , & comblé de bienfaits un jeune inconnu qui n'avoit pas manqué une occasion de se faire remar-

quer. Sa personne étoit agréable , & profitant du penchant que le Roi avoit pour lui , son assiduité le rendit l'objet de ses libéralités & de l'envie des Courtisans ; car la faveur n'a non plus de bornes dans son accroissement , que la disgrâce n'en a lorsqu'elle commence à persécuter. Le nom seul du nouveau Favori étoit toute la connoissance qu'on avoit de lui , il se faisoit appeller Meroué. Le Roi , pour combler sa fortune , lui fit épouser une sœur aînée de sa femme , dont il n'avoit pas voulu , parce qu'elle étoit belle.

C'étoit l'usage dès ce tems-là , de mener la Cour à la guerre , lorsque le Roi y alloit ; & comme les événemens en sont incertains , les Dames , au-lieu d'assister aux victoires & aux triomphes , voyoient quelquefois le contraire.

Ces noces célébrées auprès de

Laon penferent être fatales aux François. Clodion s'étoit avancé pour couvrir cette Place que les Romains sembloient menacer. Le vigilant Aétius ne douta point que l'éloignement de son camp , & les réjouiffances où les ennemis s'abandonneroient , ne lui donnassent lieu de les surprendre. Il ne fut point trompé , & tombant fur eux à la pointe du jour , il les trouva accablés de vin & de sommeil , fans gardes & fans défenses. Méroué fut le premier en état de les recevoir , & , courant au quartier du Roi à la première allarme , rallia ce qu'il put à la hâte , le dégagea d'une foule d'ennemis qui l'avoient déjà environné ; & , après l'avoir sauvé fut assez heureux pour tirer encore sa nouvelle épouse du dernier des malheurs : la Reine tomba heureusement pour elle entre

les mains du Général ennemi. Elle fut traitée avec tout le respect dû à son caractère , & renvoyée trois jours après avec une escorte honorable. Ce fut le dernier échec que reçut Clodion : Aétius , attiré ailleurs pour la défense de l'Empire , lui donna le tems de se remettre.

Les conseils de Mérouré , aussi sage qu'il étoit vaillant , n'aidèrent pas peu Clodion à établir une puissante Monarchie en peu d'années. Il avoit une opinion si avantageuse de tout ce qui regardoit son Favori , qu'il ne le pouvoit croire , lorsqu'il avouoit franchement qu'il croyoit sa naissance obscure , toutes les fois qu'il lui en parloit. Je n'en rougirai point , Seigneur , lui disoit-il : nous ne sommes pas maîtres de cet endroit de notre fortune. Content de mériter que ma nais-

fance réponde à celle où vous m'avez élevé , je vous dirai qu' tout ce que j'en fais , est qu'une vieille femme, horriblement laide, m'a fait élever dans un endroit délicieux. Elle m'en a chassé, dès qu'elle a cru que j'étois en état de me produire par mon mérite , ou de trouver une mort glorieuse dans les armes. Les premières que j'ai portées ont été à votre service ; un papier fermé que cette Vieille m'a donné pour vous rendre , & que j'ai cru de trop peu de conséquence pour vous l'ôser présenter , vous en dira peut-être davantage. Clodion , le regardant avec une attention merveilleuse pendant ce discours , ouvrit , avec émotion , le papier qu'il lui présenta , & y lut ces mots :

*Mèroué , Fils de Gertrude ,
tient le jour d'un Père immortel :*

le témoignage d'Alboflede doit suffire pour confirmer cette vérité.

Clodion ayant rêvé quelques momens après cette lecture , embrassa tendrement Mérroué , & lui dit , en souriant , qu'il n'étoit point question de son pere ; que , mortel ou immortel , il n'en avoit pas trop bien usé pour la pauvre Gertrude ; mais qu'il lui pardonnoit sa part de l'injure pour l'amour d'un fils si accompli. Son estime & sa confiance pour lui allerent toujours en augmentant , & Mérroué regnoit effectivement pendant les dernieres années du regne de son Maître : mais il les rendoit glorieuses par les avantages signalés qui étendirent ses Etats pendant la guerre ; il les rendit heureuses par une paix qui donna le repos & l'abondance aux Sujets de sa nouvelle domination.

Clodion mourut à Reims, où il avoit établi le siège de sa Royauté, ayant confié l'Etat & son fils même, à Méroüé, pendant la foiblesse de son âge. Il reçut l'un & l'autre de ces grands dépôts, avec intention de s'acquitter par ses soins & sa fidélité de tout ce qu'il devoit à la mémoire de Clodion; mais bien-tôt la fortune en disposa autrement. Il fut obligé de se mettre à la tête d'une puissante armée, pour s'opposer aux Barbares, qui, après avoir désolé les terres de l'Empire, sous la conduite d'Attila, s'étoient répandus dans toutes les Provinces voisines; le danger étoit pressant: la confiance que les troupes avoient en la valeur & la conduite de Méroué leur fit mépriser ce péril: mais ils ne voulurent marcher contre un ennemi si redoutable, que sous un Roi. Ils mé-

prisoient la stupidité du fils de Clodion , déjà en âge de porter les armes , & cependant indignement arrêté sous la conduite de sa mere : il fallut céder. Méroué fut élevé sur un bouclier au milieu de l'armée , & proclamé Roi des François avec toutes les cérémonies d'une pompe militaire ; le ciel sembla par toutes sortes d'heureux succès approuver cette injustice. Il joignit ses troupes à celles du grand Aétius ; & ces deux fameux Capitaines , ayant défait une partie de l'armée barbare auprès d'Orléans , qu'ils avoient assiégée ; après l'avoir encore affoiblie par plusieurs combats , joignirent enfin le Roi des Huns dans les plaines de Châlons , où il avoit rassemblé & déployé cette multitude innombrable de Combattans , & l'attaquerent avec tant de valeur & de succès , que la
terre

terre fut couverte d'un million de morts.

Cependant la veuve de Clodion , allarmée au premier bruit de l'ingratitude & de la perfidie dont elle accusoit l'ambition de Méroué , n'eut point d'égard aux protestations qu'il faisoit de n'avoir accepté le titre de Roi que pour le conserver à son fils. Elle se sauva avec ce fils & une fille , sans s'amuser aux pleurs de sa sœur ni aux assurances qu'elle lui donna de la fidélité de son mari ; rien ne put la rassurer. Elle avoit donc été trouver Attila avant sa dernière défaite , lui avoit confié la personne & la fortune du Prince , & après avoir reçu des assurances de châtier l'Usurpateur , & de rétablir son fils , elle méditoit de se retirer chez les Bourguignons , où la mémoire de Gondioche avoit encore des

Partisans. Mais ayant appris la défaite d'Attila , dans laquelle le bruit couroit que son fils avoit péri , elle se détermina enfin à chercher un asyle auprès d'Aé-rius, de qui elle avoit déjà éprouvé la générosité. Elle se rendit à la ville d'Aquilée, comme ce grand homme venoit d'y ramener l'armée Romaine , tandis que Méroué , ayant rétabli la tranquillité dans ses états , étoit aussi de retour dans sa Capitale des François. Il fut touché du parti que l'injuste défiance de Clodion lui avoit fait prendre ; mais la nouvelle de la mort du fils de Clodion étant alors confirmée de toutes parts , il se consola enfin dans la possession d'une Couronne qui sembloit désormais lui appartenir par la loi même de son premier Fondateur , aussi bien que par le choix des François.

Depuis ce tems-là il n'eut plus rien à souhaiter de la fortune, les prospérités prévenoient ses vœux, & tous ses projets étoient accompagnés de succès heureux. Son épouse lui donna un successeur, lorsqu'il fut assez affermi dans ses Etats, pour n'avoir que ce bonheur à désirer; il en visita toutes les Provinces, comblé par tout de bénédictions & de louanges. Il sembloit chercher à établir le siège de sa domination au milieu d'une paix heureuse, dans quelque lieu digne de la magnificence dont il méditoit de l'embellir. Troyes enfin le déterminna : il regardoit cette Ville comme le lieu de sa naissance. La situation n'en étoit pas heureuse; mais la foiblesse des grands-hommes est de vouloir combattre la nature, & de vaincre toutes les difficultés par l'art & la profu-

sion , plutôt que de soumettre leur orgueil aux conseils ou aux propositions des autres , quelque raisonnables qu'ils les connoissent.

Méroué donna beaucoup de tems à la recherche inutile de la fameuse Alboflede , rien ne put lui en donner des nouvelles ; il visita souvent ce séjour extraordinaire où elle avoit rendu tant d'oracles , & ce fut là que , pour en éterniser la mémoire , il déploya sa magnificence , en épuisant tout ce que pouvoient l'art & l'invention pour rendre cette petite Isle la merveille la plus rare qui fût alors dans le monde.

On prétend que de certaines tablettes écrites de la main d'Alboflede , s'étoient trouvées dans le tems qu'on travailloit à l'embellir ; qu'entre plusieurs prédictions , elles contenoient l'aven-

ture de Gertrude , qui , se baignant aux bords de cette Isle , fut surprise par le Dieu du Fleuve ; qu'elle en eut les jumeaux dont Mérroué étoit l'aîné , & que , tandis qu'elle donnoit ses soins à sa premiere enfance , l'autre fut rendu à son pere. Le peuple reçut comme une vérité tout ce qui se répandit d'avantageux sur la naissance de son Roi.

Mais pendant que Mérroué établissoit à Troyes le séjour enchanté de sa demeure , & la foi d'une origine que les esprits-forts de ce tems-là traitoient de fabuleuse , voyons ce que devinrent chez les Romains les restes infortunés de la famille de Clodion.

Le jeune Valentinien étoit alors Empereur , Prince si abandonné à tous les excès où son mauvais naturel & ses plaisirs

l'entraînoient , que le vertueux Aétius , avec toute l'autorité que ses services lui donnoient sur son esprit , pouvoit à peine s'opposer à ses violences.

L'accueil que Clotilde & sa fille trouverent dans l'asyle que leur donna ce grand-homme , surpassa leur espérance. Aquilée étoit alors le siège de l'Empire ; car depuis que Rome , abandonnée par le foible Honorius , avoit été livré à la fureur des Barbares , ses successeurs sembloient avoir entièrement déserté une Ville si long-tems maîtresse de l'Univers. Aétius n'oublia rien de ce que la magnificence & la politesse d'une Nation qui traitoit les autres de Barbares , pouvoit contribuer pour adoucir les malheurs d'une grande Reine : mais pour lui assurer sa protection il falloit avant toutes choses lui trouver un asyle

contre une puissance supérieure. La fille de Clodion étoit d'une beauté peu commune ; ainsi le premier soin d'Aétius fut de la cacher aux yeux de son Maître. Une maison agréable & magnifique qu'il avoit à quelques milles d'Aquilée , fut la retraite des Princesses ; elles y étoient servies avec tout le respect & tous les égards qui étoient dûs à leur caractère : & si les malheurs de Clotilde eussent été d'une autre nature , c'étoit sans doute dans cette douce & tranquille retraite qu'elle eût pu les oublier : mais elle venoit de perdre un fils , objet de sa tendresse & de ses plus cheres espérances. Elle se voyoit fugitive dans une Cour où sa fille (reste unique de la race de Clodion) n'ôsoit seulement paroître , condamnée à passer ses beaux jours dans une

solitude éternelle , ou à commettre ses charmes & son innocence à la discrétion du plus emporté de tous les hommes. Cette situation parut si cruelle à la malheureuse Reine , que son courage fier & orgueilleux ne le put supporter ; & rongée d'un chagrin perpétuel , elle y succomba enfin , & mourut entre les bras d'une fille désolée , que , dans un âge si tendre , & une fortune si déplorable , elle laissoit sans aucun appui que la générosité d'un homme qui avoit autrefois été l'ennemi de sa Maison.

La mort de Clotilde toucha sensiblement Aétius : mais le triste état où elle laissoit la Princesse redoubla sa tendresse pour elle , & l'intéressa tellement dans sa fortune , qu'il l'adopta. Ce n'étoit point la faire descendre du rang où elle étoit née , & vous savez

ce que c'étoit qu'un Citoyen Romain dans le tems de la République ; Aétius étoit Patrice , & dans celui du Bas-Empire , cette Dignité, d'où l'on montoit souvent au thrône , n'étoit pas tenue pour inférieure à celle des Rois. Il ne se repentit point de cet excès de générosité ; tant de noblesse & de vertus brilloient dans les sentimens de la Princesse , que la seule inquiétude du Romain étoit de voir son mérite enseveli dans l'indigne obscurité où les fureurs de Valentinien l'obligeoient de la cacher : mais il résolut enfin de l'en tirer. Maxime , jeune Sénateur , étoit ce qu'il y avoit alors de plus digne d'elle à la Cour ; il étoit de tous les plaisirs de l'Empereur , sans participer aux désordres où ses débauches le plongeoient. Aétius , le voyant avec plaisir se distinguer au milieu d'une Jeu-

nessé corrompue , autant qu'il s'étoit distingué dans les périls de la guerre , jeta les yeux sur lui pour hériter de ses richesses immenses , & posséder un trésor encore plus précieux dans la chere fille qu'il lui destinoit. Maxime connut tout son bonheur dès qu'il la vit , & la fille de Clodion ne vit rien à dédaigner dans l'offre d'un cœur comme le sien : le tems ne fit qu'augmenter la passion de l'un , & la tendresse & l'estime de l'autre.

Valentinien consentit au mariage de son Favori avec une étrangere , & aux instantes prieres d'Aétius : il promit même qu'il n'assisteroit pas à leurs nœces. Cet honneur avoit quelquefois été fatal aux Romains qui épousoient de belles femmes.

Jamais hymen ne s'étoit célébré sous des auspices plus heureux

en apparence ; & c'est de ce mariage que l'infortunée Zénéyde est née , dernière d'un sang malheureux , que le courroux du Ciel n'a point cessé de persécuter. A ces mots , de nouvelles larmes coulerent des yeux de la belle Zénéyde ; car je me doutai bien alors que c'étoit elle ; & tandis qu'une douleur si vive , après tant de siècles , m'intéressoit pour elle , je trouvois quelque chose de si singulier à me voir tête-à-tête avec la petite fille du bon Roi Clodion , que je fus sur le point d'en faire un éclat de rire , qui n'auroit pas été de saison. Je regardois de tous mes yeux une personne qui , par son âge , pouvoit avoir été grand'mere d'un Patriarche , & qui , par sa beauté & sa fraîcheur , pouvoit passer pour la Déesse du Printems. Elle connut d'abord ma pensée , & continuant

son discours : La fin de cette Histoire , dit-elle , vous éclaircira un mystere qui vous embarrasse : mais , avant que d'y venir , je serai obligée d'allonger mon récit par des particularités d'aventures qui vous en paroîtront détachées en quelque maniere ; mais je tâcherai , en vous les contant , de les rendre le moins ennuyeuses que je pourrai.

Aétius espéra que la faveur de Maxime garantiroit sa femme des insultes que sa beauté avoit à craindre des emportemens de Valentinien. Ma mere parut à sa Cour comme un nouvel Astre : elle effaça même l'impératrice Eudoxie , qui jusques-là n'y avoit rien vû qu'elle n'eût effacé. Mais au milieu des louanges dont cette nouvelle Beauté faisoit retentir le Palais , Valentinien demeura muet ; & le plus susceptible de tous les hommes , fut le seul qui

ne marqua point d'attention pour elle. Maxime en loua les Dieux : mais Aétius , qui connoissoit le cœur perfide de son Maître , en tira un mauvais augure , & jugea dès-lors qu'il ne falloit exposer que rarement à ses yeux une beauté si dangereuse. Ma mere reçut avec joie une proposition qui convenoit à son humeur , & mettoit en repos l'esprit d'un homme qu'elle aimoit tendrement. Elle prit congé de la Cour dès le jour qu'elle y fut présentée , & il ne tint pas à elle que ses charmes n'en fussent exilés d'une distance capable de la sauver de ce qu'ils en avoient à craindre. L'Empereur cependant , qui les avoit tous sentis jusqu'au fond du cœur dès le premier moment de sa vue , sentit par son absence augmenter ses desirs & son impatience ; car chez lui les

premiers mouvemens d'une passion étoient toujours le dessein de la satisfaire. Les égards qu'il avoit encore pour les services d'Aétius l'avoient obligé à dissimuler pour un tems tout ce que cette fatale vue avoit allumé d'injustes feux dans son âme ; mais après avoir tenté toutes sortes de moyens pour la faire revenir à la Cour , que l'Impératrice même l'en eût sollicitée , & que la guerre piquante qu'il faisoit chaque jour à Maxime sur sa jalousie , fût aussi inutile que tout le reste , il se lassâ de la contrainte où le tenoit une si longue dissimulation , & se préparoit aux extrémités , lorsque , sur le point qu'il l'alloit enlever , un affranchi de Maxime , dépositaire des secrets de son Maître , vint révéler un mystère à Valentinien qui lui fit changer de dessein. Il lui apprit

que ma mere avoit donné une bague à son mari , qu'il tenoit si chere , qu'il ne la quittoit jamais ; qu'ils étoient convenus que , quelque ordre qu'il lui pût envoyer de paroître à la Cour , elle n'y obéiroit pas , à moins que de voir ce gage de leur tendresse. Ce fut sur cet avis que l'artificieux & cruel Empereur , forma le projet d'un stratagème qui ne lui réussit que trop. La passion dominante de Maxime étoit le jeu , Valentinien le savoit ; & ayant ordonné en secret à ce qu'il y avoit de plus adroit à ce pernicieux métier dans sa Cour , d'entreprendre son Favori , & de tâcher de le réduire à prendre de l'argent sur sa bague , ils y réussirent. La chose étoit difficile ; il s'étonna qu'on ne voulût plus jouer sur sa parole , & qu'on refusât des pierres de plus grand prix qu'une

bague dont il s'obstinoit à ne se point défaire ; mais il étoit piqué de sa perte : & l'Empereur n'étant point de la partie , il ne soupçonna d'aucune supercherie ceux contre lesquels il jouoit. Il ne s'en fut pas plutôt défait , à condition de la racheter après le jeu , qu'il reçut ordre de l'Empereur , lorsqu'il y étoit le plus échauffé , de se rendre incessamment avec Aétius à quelques Légions , campées à une journée d'Aquilée , qu'on disoit s'être mutinées. Maxime donna dans le piège avec tant d'ardeur & d'empressement , qu'il partit sans aller seulement chez lui. A peine étoit-il hors de la Ville , que sa femme reçut la malheureuse bague des mains du scélérat affranchi ; cependant malgré ce témoignage convainquant des volontés de son mari , elle balança long-tems , avant que de

pouvoit se résoudre à l'aller trouver dans un lieu aussi suspect que le Palais de Valentinien : mais tout conspirait à son malheur. L'affranchi de son mari , qu'elle savoit être le confident de ses plus secretes pensées , se chargeoit de la conduire , & c'étoit chez Eudoxie qu'il l'assura que Maxime l'attendoit. Elle ne connoissoit point le Palais : jugez de son étonnement , lorsqu'elle se vit dans l'appartement de l'Empereur , au lieu de celui d'Eudoxie , & qu'elle ne trouva que Valentinien dans un lieu où elle cherchoit son mari. Elle tourna de toutes parts ses yeux effrayés : mais au lieu de cette foule qui accompagnoit d'ordinaire le Maître de ces lieux , elle ne vit qu'une solitude qui la fit trembler. Elle connut qu'elle étoit trahie , & voulant se retirer avec précipi-

tation , elle trouva tous les passages fermés. Valentinien tâcha de la rassurer ; & s'approchant d'elle avec une profonde soumission , il ne lui fit voir d'abord dans ses yeux & dans ses discours , que des marques d'une passion très - respectueuse : elle n'en fut point rassurée. Le perfide employa ensuite tout ce qu'ont de flatteur & d'insinuant , pour la foiblesse du sexe , l'amour , l'ambition , le désespoir , & les pleurs : mais elle n'en conçut qu'une plus grande indignation pour lui. Bientôt le Tyran rentra dans son naturel , & ce fut alors que les prières , les pleurs , & le désespoir , auxquels l'infortunée s'abandonna à son tour , furent aussi inutiles que ses cris , & tous les efforts qu'elle employa contre sa violence.

Cependant , Maxime ayant eu

des nouvelles en chemin que tout étoit paisible où il alloit , revint sur ses pas ; & voulant en rendre compte à l'Empereur avant toutes choses , il fut surpris de trouver les portes de son appartement désertes , au-lieu d'y rencontrer cette presse fervile dont elles étoient d'ordinaire obsédées. Elles s'ouvrirent dans le tems qu'il s'en approchoit , & il en vit sortir son épouse. Jamais l'affreuse Gorgone ne parut avec tant d'horreur & de surprise aux yeux de ceux qu'elle changeoit en rochers , que ma mere s'offrit alors au siens ; & on eût dit que cette vue , jadis si chere , venoit de faire le même effet en lui. Il demeura éperdu , immobile , & sans sentiment , tandis que ma mere , frappée comme d'un coup de foudre , de voir que le premier témoin de son désordre étoit ce-

lui de qui elle vouloit se cacher pour jamais , baissa les yeux ; & détournant un visage où le désespoir étoit peint , elle s'éloigna de lui avec tant de précipitation , qu'elle étoit dans son appartement , avant qu'il fût revenu de son étonnement. L'innocente & malheureuse Princesse ne voulut point se donner le tems d'envisager toute l'horreur de sa destinée ; elle envoya prier Aétius de se rendre auprès d'elle en diligence , & ayant fait préparer un bain , elle s'y mit , & se coupa les veines. Il arriva comme elle commençoit à sentir les premières défaillances , elle eut encore assez de force pour lui conter son aventure ; & lui ayant remis la fatale bague qui l'avoit séduite , elle parut consolée d'expirer entre les bras de son pere , & de pouvoir réparer par sa mort l'ou-

trage innocente qu'elle avoit fait à son mari. Aétius, pénétré lui-même de la douleur la plus vive, ne put de long-tems consoler Maxime : il appréhendoit tout de son impétuosité & de ses ressentimens : il craignit qu'il ne se portât à une vengeance qu'il ne crut pas permise contre la personne du Prince ; il craignit d'un autre côté, que l'Empereur n'en demeurât pas-là , & que , pour sa propre sûreté, il ne portât l'injustice & la tyrannie jusqu'à l'extrémité contre un homme qu'il avoit trop offensé pour le laisser vivre. Mon pere dissimula son désespoir autant qu'il le put , il feignit même d'entrer dans tout ce que son ami lui dit pour l'appaiser ; & peu de tems après , il porta sa douleur & ses ressentimens à la guerre qui venoit de recommencer entre le successeur d'Attila & les Romains.

En partant, Aétius fit à son Maître, sur la noirceur de ce dernier crime, des reproches qui ne furent pas trop bien reçus. Il conjura l'Impératrice de me prendre sous sa protection jusqu'à son retour, & partit avec Maxime : la victoire, à son ordinaire, l'accompagna par-tout. Mais tandis qu'il triomphoit des ennemis de l'Empire, Valentinien le désoiloit. Il ne mit plus de bornes à ses cruautés & à ses violences, pendant l'absence de celui qu'il commençoit à regarder comme un censeur importun de ses actions. Maxime sentoît une joie decrette dans le fond de son cœur à chaque nouvelle qui en arrivoit, pendant qu'il en coûtoit des larmes au généreux Aétius; car bien loin que le tems eût étouffé dans l'âme du fier Romain le ressentiment d'une si cruelle injure, la

violence qu'il se faisoit en la dissimulant, augmentoit sa haine implacable contre le Tyran. Dieux ! de quels moyens se servit-il pour l'assouvir, & que ne peut point la fureur de se venger dans les âmes qu'elle possède ? Maxime savoit trop qu'il n'y falloit pas songer tant que le fidele Aétius veilleroit à la sûreté de son indigne Maître : mais décidé à se perdre lui-même, ou à se venger, il ne balança point dans la résolution d'immoler son ami au desir furieux de laver dans le sang de son Maître, l'affront qu'il en avoit reçu. Aétius redoubloit ses reproches à chaque Lettre qu'il lui envoyoit : mais celles que Maxime écrivoit à l'Empereur étoient d'un autre style : la flatterie (appas aussi dangereux pour les scélérats & les tyrans, qu'il l'est quelquefois pour les Héros) étoit une insinua-

tion infallible pour persuader que le Général des Romains ne prenoit la liberté de censurer les défauts imaginaires de son Empereur , que parce qu'il portoit envie à ses vertus ; qu'il étoit à craindre que le desir d'être en sa place ne le pousât à rendre son nom odieux aux Légions , plutôt que cette tendresse qu'il affectoit pour la liberté des Romains & le repos de l'Etat ; & qu'enfin un sujet , que les Soldats adoroient , étoit toujours en possession de ne l'être plus , dès que son ambition prendroit le dessus de la fidélité. Cet artifice , tout grossier qu'il étoit , réussit auprès d'un esprit ingrat & timide. Aétius fut rappelé sous prétexte d'un danger pressant qui menaçoit son Maître , & le commandement de l'armée fut remis à Maxime. Le fameux Romain ne fut pas plutôt arrivé

arrivé à la Cour, qu'il fut assassiné aux pieds de l'Empereur, où il s'étoit jeté pour le sauver. La nouvelle en vint bientôt à l'armée; aussi tôt une partie des Légions courut à sa vengeance, tandis que dans Aquilée tout se souleva contre Valentinien, & ce furent ses propres Gardes qui l'immolèrent aux mânes du grand Aétius, & à la sûreté publique. Mon père fut aussitôt proclamé Empereur par le Sénat & l'Armée. A peine cette fortune put-elle le consoler de n'avoir pas porté lui-même le coup mortel dans le cœur du perfide qu'il n'avoit pu sacrifier à sa vengeance, sans envelopper dans sa perte le plus grand & le plus vertueux de tous les hommes. Lorsqu'il prit possession de l'Empire, j'étois encore trop jeune pour être sensible aux malheurs de ma famille, je l'éto

encore moins aux révolutions qui changèrent en ce tems-là ma fortune. Je ne me souviens que d'avoir toujours été élevée comme fille de l'Empereur, & je regardois Eudoxie comme ma mere. Maxime l'avoit épousée peu de tems après son élévation à l'Empire ; on ne sait si ce fut par politique ou par amour, il y avoit des raisons pour l'un & pour l'autre. Enfin la mémoire odieuse de son prédécesseur, & une forte inclination qu'il avoit pour la vertu, rendirent bien-tôt son regne si agréable aux Romains, qu'il jouissoit d'une tranquillité heureuse !, lorsque Childéric, fils de Méroué, vint à sa Cour. J'étois alors instruite des aventures de ma mere, j'y avois souvent donné des larmes, & j'avois conçu pour Méroué & toute sa race une aversion égale au roit que je crus

qu'elle avoit fait à la nôtre : cependant le Prince Childéric venoit me demander lui-même en mariage. Mérroué , le plus prudent des hommes , voulut , par l'alliance des Romains , assurer à son successeur la possession d'un Etat qu'il n'avoit cessé d'augmenter depuis qu'il le gouvernoit. Il commençoit à sentir les infirmités de l'âge , & il prévit que son fils , plus porté au penchant qui l'entraînoit vers les plaisirs , qu'il ne paroïssoit appliqué aux choses sérieuses , auroit besoin d'un protecteur tel que l'Empereur des Romains pour se maintenir sur un trône moins affermi que puissant.

Avant l'arrivée du jeune Prince , j'étois pour lui dans les dispositions de haine que je viens de dire ; & lorsque le sujet de son voyage fut connu , je ne pouvois

supporter la pensée de me voir unie avec un sang si fatal à ma famille , sans en frémir : mais sa présence changea un peu ces sentimens. Tout étoit aimable dans sa personne ; grand & noble dans son air , ses manieres étoient insinuantes & polies , son esprit plein de vivacité & d'agrément : mais toutes ces qualités aimables ne firent qu'effacer de mon âme l'aversion dont j'étois prévenue , sans y produire aucun mouvement plus favorable pour lui.

Comme je n'avois pas encore douze ans , ma grande jeunesse fut peut-être cause qu'il n'eut pas d'attention pour une beauté dont on vouloit déjà me flatter ; peut-être aussi me négligeoit-il , par la seule raison que je lui étois destinée. Cependant son pere ne fut pas fâché du séjour qu'il fut obligé de faire à la Cour Romaine ,

en attendant que mon âge permît la célébration d'un hymen qu'il avoit fort à cœur. Il espéra que ce caractère de grandeur & de vertu, dont le nom Romain étoit encore en possession, laisseroit dans l'esprit du Prince des impressions opposées à celles qu'il y voyoit à regret. Childeric, pour ne point perdre de tems jusqu'à notre mariage, porta ses vœux partout où il trouva des objets dignes de ses soins & de ses inconstances; il faisoit chaque jour des conquêtes, des infidélités & des jaloux: l'Empereur même ne fut point exempt des allarmes que ce dangereux étranger donnoit aux maris des plus belles Romaines. Son étoile, fatale au lien conjugal, commença de troubler, par sa maligne influence, l'heureuse paix qui avoit régné dans la famille de Maxime depuis

son mariage avec Eudoxie. Elle n'avoit plus cet éclat dont brille la première jeunesse, mais elle avoit encore beaucoup de beauté. Les assiduités, & enfin les regards d'un homme, dont toutes les Beautés se disputoient la conquête, furent des hommages qui flatterent sa vanité, peut-être plus qu'ils ne touchèrent son cœur. Maxime, qui l'aimoit passionnément, s'en apperçut; la raillerie aigre étoit son fort, & il disoit publiquement à l'Impératrice toutes les duretés que sa nouvelle jalousie lui fournissoit sur un engagement si disproportionné à son âge. Il n'y a point d'endroit si sensible pour les femmes qui n'ont pas encore renoncé à la jeunesse. Elle en fut piquée jusqu'au vif, & sentit déjà un repentir de l'avoir fait succéder dans son cœur au cruel Valenti.

nién , qui dans toutes ses fureurs ne l'avoit jamais si maltraitée à son gré. Mais lorsque dans les piquoteries qu'ils eurent en secret , il eut l'imprudence de lui reprocher qu'elle se livroit à Childeric avec la même facilité qu'elle l'avoit épousée , lui qui avoit fait assassiner son premier mari ; sa rage parvint au dernier excès : mais elle la renferma dans le fond de son cœur , résolue que ce reproche offensant coûteroit la vie à celui qui se vantoit de l'avoir fait perdre à son époux. Elle se raccommoda avec Maxime , pour pouvoir mieux le perdre ; il n'étoit plus question de ce qui les avoit brouillés , tout ce qui regardoit Childéric s'évanouit dans son âme , pour y laisser régner le desir de la vengeance dans toute son ardeur. Au contraire , elle le pressa de hâter son mariage , &

de renvoyer incessamment un jeune étourdi qui n'avoit pas mérité l'allarme qu'il en avoit prise. Mais dans ce tems-là on reçut les nouvelles de la mort de Méroué ; & son successeur , plus pressé de posséder une Couronne qu'une Maîtresse qui n'étoit pas de son choix, partit avec précipitation , remettant la conclusion de son hymen avec moi , jusqu'après son couronnement.

Ce fut peu de tems après , que l'Empire Romain (sujet à des révolutions fréquentes dans sa décadence) éprouva enfin celle qui causa sa ruine entière.

Eudoxie , livrée sans cesse à sa haine & au desir de se venger , sous prétexte de venger la mort d'un époux , communiqua son dessein à un foible parti qui subsistoit à peine dans l'obscurité , reste indigne des compagnons de

débauches , ou des ministres des cruautés de Valentinien. En ce tems-là Genséric , successeur d'Attila , si souvent vaincu par le grand Aétius , & enfin chassé des terres de l'Empire peu avant la mort du fameux Général , ayant rassemblé une armée de Goths & de Vandales , pratiquoit des intelligences dans Rome , & s'y avançoit. Maxime en eut avis , & dans le tems qu'il rassembloit ses Légions pour s'opposer à ses desseins , il apprit que , s'en étant déjà rendu maître , il tournoit ses armes vers Aquilée , & qu'il s'y avançoit à grandes journées. A cette nouvelle , l'Arrêt prononcé par le destin contre les restes du plus vaste Empire qui fut jamais , mis tout en confusion pour faire succomber les Romains à un ennemi si méprisable pour eux. La consternation se répandit dans

les Troupes , l'effroi dans le Sénat , & le désordre dans la Ville : alors les complices du dessein de l'Impératrice prirent leur tems , plusieurs ayant mis le feu en plusieurs endroits de la Ville , avertirent par ce signal les Conjurés : Ils souleverent aussi tôt la populace contre Maxime , qu'ils accusoient d'avoir livré Rome à la fureur des Barbares , par sa lâcheté & sa nonchalance : ce ne fut plus qu'un cri contre lui. Il vint cependant avec plus d'audace & de fermeté que de prudence se mêler parmi ces furieux. Il tua de sa main les plus échauffés & les plus téméraires : mais loin de réprimer leur fureur , ils lui lancerent mille traits. Il se retira dans le Palais pour n'être pas enveloppé , mais il fut poursuivi avec tant d'opiniâtreté & d'ardeur , qu'il tomba percé de plusieurs coups

aux piés de l'inhumaine Eudoxie , qui s'étoit avancée plutôt pour assouvir sa haine & satisfaire sa vengeance , que pour sauver un mari qui lui tendoit inutilement les bras. Victime sans doute immolée par la Justice céleste aux mânes du grand Aétius , & non pas à l'expiation du parricide d'un Maître ingrat , & d'un cruel Empereur.

Mais Eudoxie ne goûta pas long-tems le plaisir d'une vengeance barbare. Genséric parut auprès d'Aquilée , encore toute émue de son propre désordre. Elle lui ouvrit ses portes : mais détestant l'horrible attentat , dont il apprit qu'une femme étoit coupable envers son mari , & frémissant de l'exemple dangereux qu'un Peuple soulevé contre son Maître donnoit à l'Univers , il entra dans la Capitale des Romains comme

dans une place forcée , la livra à la fureur , à la brutalité & l'avarice des Soldats ; rien n'y fut épargné , excepté le dedans du Palais , où le Roi des Vandales s'étoit d'abord rendu. Il ne daigna pas voir la cruelle Eudoxie , & peu de jours après , on m'emmena avec elle à la suite de Genséric : triste jouet d'une fortune acharnée , s'il le faut dire , contre une famille aussi auguste que peu digne de ses caprices & de ses persécutions.

Dieux ! dans quel état pouvoit être une créature de mon âge au milieu de l'horreur , de la confusion , & des cris qui retentissoient de tous côtés. L'aspect affreux des Soldats qui s'approchent de moi pour me conduire au Char où l'on avoit déjà mis Eudoxie , acheva de m'ôter toute connoissance. Heureuse si je n'étois jamais revenue de cet évanouissement !

La belle Nymphe parut si saisie à ces mots, que je craignis de la voir dans l'état dont elle venoit de parler. Ce fut inutilement qu'elle voulut continuer son discours, elle ne fut plus maîtresse d'une foule de soupirs qui l'interrompoient; & cédant à sa douleur, après m'avoir fait connaître le trouble où elle étoit par un regard tout languissant, elle porta la main à un cordon d'or & de soie qui étoit auprès d'elle. J'entendis, dès qu'elle l'eut tiré, un son plus harmonieux que si on eût touché avec la dernière délicatesse des Thuorbes & des Claveffins, pendant qu'une vapeur parfumée, s'élevant tout-à-coup, dans le lieu où nous étions, m'en déroba les objets. Elle se dissipa enfin peu-à-peu, & ne laissa qu'une odeur inconnue qui me parut plus agréable que tout ce que

j'avois jamais senti : mais pendant cette espece de brouillard , la Déesse étoit disparue ; le canapé même où elle s'étoit couchée ne paroissoit plus. Ah ! c'en est fait , dis - je alors ; & puisqu'on commence à démeubler , bientôt ce Palais avec tous ses ornemens enchantés s'évanouira , & je me trouverai seul au milieu de la prairie , ou sous quelque buisson , incertain si j'aurai rêvé , ou véritablement vu tout ceci.

Mais je n'eus pas le tems de m'arrêter sur ces réflexions ; une figure toute charmante parut à mes yeux au bruit d'un concert de Hautbois & de Violons , qui jouoient quelque chose d'aussi ravissant que les plus belles Chaconnes de Lully. Celle qui venoit d'entrer , & qui par ses airs sembloit se préparer à danser , étoit masquée ; son habillement

étoit peu différent de ceux de l'Opéra , hors que sa jupe étoit plus courte par-devant , & que toutes les pierreries en étoient plus belles & plus brillantes. Dès qu'elle leva les bras , & qu'elle s'ébranla pour faire le premier pas , un certain frissonnement d'admiration me saisit , tant je trouvai de grâces dans ce seul mouvement : Dieux ! dis-je , si le visage qu'elle nous cache étoit digne de cette taille , qu'il y auroit de danger pour ceux qui le verroient ! Tout le tems qu'elle dansa , je fus si transporté , qu'elle auroit été contente de l'approbation que je lui donnois , si elle eût remarqué tous les changemens de mon visage , & toutes les fois que je levois les yeux au Ciel. Ses piés tournés à charmer , la justesse de leurs pas & de son oreille , sa grâce & sa légèreté ,

tout cela me parut si extraordinaire, que la crainte de le voir finir troubla le plaisir du plus charmant spectacle qui fut jamais. O Hérode, m'écriai-je, quand elle eut fait sa révérence, si la fille de ta Maitresse eût dansé de cet air devant toi, toutes les têtes de ta Cour étoient à son service, & honteux de la borner à la moitié de ton Royaume, dans le don que tu lui promis, elle eût été souveraine de ton cœur & de tes Etats. La Danseuse n'entendit pas mon compliment, & je ne fais comment elle disparut pour faire place à une nouvelle décoration.

Trois Dames entrèrent avec ce qu'il faut pour prendre du Thé ou du Caffé. Celles qui portoient la table la placèrent devant moi, & se rangerent de chaque côté; & la troisième ayant posé l'équi-

page dessus , me fit une profonde révérence à sa maniere : car au lieu de plier les genoux & de s'abaisser , elle pencha la tête en arriere , & tenant les bras étendus , elle s'inclina un peu à la renverse. Cette cérémonie me parut assez sauvage , & je crus d'abord qu'elle tomboit en défaillance ; mais s'étant redressée dans le moment , elle se tint devant moi les mains croisées l'une sur l'autre. Elle avoit les cheveux fort noirs , ses yeux étoient brillans , son teint vif & rembruni , & de tout cela il se formoit un certain air spirituel & animé , qui fait souvent autant de chemin que les beautés les plus achevées. Celle qui étoit à ma droite avoit les cheveux du plus beau couleur de feu du monde , ses yeux étoient noirs , ses sourcils bruns , & jamais rousse n'eut les couleurs si éblouissan-

tes ; sa gorge & ses bras étoient de la même blancheur , & ses regards étoient si éveillés , que je les trouvai pleins d'enjouement & de vivacité , quand je tournai les yeux sur elle , & je la vis sourire comme si elle m'eût connu toute sa vie. L'autre étoit blonde , bien prise dans sa taille , quoiqu'elle eût assez d'embonpoint : son geste étoit naturel & gracieux , de grands yeux bleus chargés d'une douce langueur , un air tendre mais un peu sérieux , & sa tête qu'elle penchoit nonchalamment , me firent juger que l'insensibilité n'étoit pas son défaut. Leurs parures & leurs habits étoient à-peu-près comme ceux qu'on porte aujourd'hui , si ce n'est que leurs coëffurés me parurent encore plus élevées , & qu'au lieu de rubans elles avoient de grandes aigrettes placées en

différens endroits , qui à chaque mouvement de tête faisoient le plus agréable effet du monde : leurs corps étoient échancrés en pointe par-devant, & découvroient un peu plus la gorge & les épaules. Après avoir donné quelque attention à ces trois Beautés, je tournai les yeux sur ce qu'on avoit mis devant moi. C'est-là qu'il y auroit eu un champ fertile pour les faiseurs de Descriptions ; mais vous dédaignez, s'il m'en souvient, ces ornemens ennuyeux & frivoles, dont on allonge les narrations : c'est pourquoi je ne vous dirai rien de la magnificence d'un équipage, où ce qu'il y avoit de moins précieux étoient des cuilliers d'or enrichies de gros diamans par les bouts. J'examinai pourtant avec admiration la table, le cabaret, la jatte & les gobelets ; mais ce fut plutôt par politesse que par

curiosité : je n'en avois alors que pour les Princesses qui me tenoient compagnie. Je les regardai donc encore une fois avec plus d'attention que la première , & je remarquai qu'elles avoient chacune une serviette au bras. Je trouvai dans les regards de la Nymphé aux cheveux roux un accueil aussi gracieux & aussi agaçant que celui dont elle m'avoit honoré d'abord ; l'autre étoit toujours dans sa tendre langueur , & celle qui étoit devant moi me demanda si j'avois agréable qu'on servît du Thé. Ce fut alors que je m'apperçus de mon incivilité , & me levant avec précipitation , je fis signe , après une profonde révérence , que je la remerciois. Parlez , Monsieur , dit elle , parlez sans vous contraindre ; vous pouvez , en l'absence de la Divinité qui préside ici , rompre un silence

qu'elle ne vous imposoit qu'à regret, & nous n'avons pas comme elle le don de lire dans les pensées : il faut, s'il vous plaît, expliquer les vôtres. J'avoue que je fus ravi de cette permission : car quoique je ne sois pas grand parleur, jamais rien ne m'avoit tant coûté que de me taire, depuis qu'on me l'avoit ordonné. M'adressant donc à la petite Brune qui venoit de parler :

Non, Mademoiselle, lui dis-je, je n'abuserai point des honneurs que vous voulez me faire, en les recevant : mais je vous conjure de me dire, premièrement si je suis bien éveillé ; en second lieu, si, me prenant pour un nouveau Don Quichotte, on croit que je sois d'humeur à me laisser servir par des Demoiselles de votre air, & enfin, ce qu'est devenue la divine personne qui m'a conduit en ces

lieux , & celle qui m'a fait l'honneur de danfer devant moi. Il y auroit , répondit-elle , un moyen assuré de vous prouver que tout ceci n'est pas un songe ; il ne faudroit que vous couper le petit doigt , ou vous ôter un œil , qu'on vous remettroit dans deux ou trois jours : mais je ne crois pas , continua-t-elle en souriant , que vous vous obstiniez à douter de ce que vous voyez , jusqu'à exiger de ces preuves. Pour la Nymphé , elle est à présent à Poissy , & connoissant que les choses qu'elle avoit à vous dire , renouvelleroient encore plus sensiblement sa douleur , que celles qu'elle vous a déjà apprises , elle m'a ordonné d'achever un discours que ses pleurs avoient si souvent interrompu : ainsi si vous aimez mieux m'écouter dès-à-présent , que de prendre le rafraîchissement qu'elle vous envoie ,

ZENEYDE. 383

mes Compagnes me laisseront
avec vous pour obéir à ses ordres.
A ces mots , les deux Dames qui
avoient apporté la table , l'en-
leverent & ce qui étoit dessus , &
sortirent , tandis que la belle Brune
prit un siège auprès de moi ; &
sans rêver un seul moment aux
choses qu'elle avoit à dire , elle
continua ainsi l'Histoire de Zé-
néyde.

F I N.



F. I. N.

